Cory

Doctorow

Dans la dèche au Royaume Enchanté

folio SF

SHOUT
SHARE
IT

Annotation

« J’ai vécu assez longtemps pour voir le remède à la mort, assister à l’ascension de la Société Bitchun, apprendre dix langues étrangères, composer trois symphonies, réaliser mon rêve d’enfance d’habiter à Disney World et assister non seulement à la disparition du lieu de travail, mais du travail lui-même. »

Ainsi débute l’histoire de Julius, un jeune homme d’environ cent cinquante ans. Il a tout pour être heureux dans ce meilleur des mondes possibles, pourtant, sa vie va basculer, et l’utopie se transformer en enfer…

Avec ce premier roman, Cory Doctorow fait preuve d’un grand talent et se révèle comme l’un des auteurs de science-fiction à suivre ces prochaines années. *Dans la dèche au Royaume Enchanté* est de ces œuvres denses et novatrices qui nous font prendre conscience que le futur, c’est déjà demain.

- Cory Doctorow
  - Prologue
  - 1
  - 2
  - 3
  - 4
  - 5
  - 6
  - 7
  - 8
  - 9
  - 10

Cory Doctorow
Dans la dèche au Royaume Enchanté

Prologue

J'ai vécu assez longtemps pour voir le remède à la mort, assister à l'ascension de la Société Bitchun, apprendre dix langues étrangères, composer trois symphonies, réaliser mon rêve d'enfance d'habiter à Disney World et assister non seulement à la disparition du lieu de travail, mais du travail lui-même.

Je n'aurais jamais cru voir un jour Dan la Bougeotte décider de se mettre en temps mort jusqu'à la fin thermique de l'univers.

Dan se trouvait dans sa deuxième ou troisième jeunesse lorsque j'ai fait sa connaissance, vers la fin du XXIe siècle. C'était un cow-boy de haute taille dont l'âge apparent tournait autour des vingt-cinq ans, avec des rides au coin des yeux à force de les plisser, un cou brûlé par le soleil, des bottes usées jusqu'à la corde et extrêmement confortables. J'étais au milieu de ma thèse de chimie, mon quatrième doctorat, tandis que lui, pour se reposer quelque temps de ses activités de Sauveur du Monde, décompressait sur le campus de Toronto en transmettant son image-mémoire à un étudiant en anthro sans le sou. On s'est rencontrés au Troquet de l'université – le TDU, ou Troudu pour les habitués –, très fréquenté par ce vendredi soir d'été. Progressant d'un centimètre ou deux à chaque mouvement de foule, je me frayais un chemin à une lenteur de corail vers un tabouret au bar éraflé, bar dont, entouré de toutes sortes de mégots et de bouteilles vides, il occupait un des rares sièges, qu'il ne comptait manifestement pas libérer de sitôt.

À un moment de mon incursion, il a penché la tête vers moi en haussant un sourcil blanchi par le soleil. « Si tu te rapproches encore un peu, petit, va falloir commencer à réfléchir au contrat de mariage. »

Vu mon âge apparent, autour de la quarantaine, j'ai envisagé de prendre la mouche parce qu'il m'avait appelé « petit », mais après l'avoir regardé dans les yeux, j'ai décidé qu'il avait assez de temps-réel pour m'appeler petit quand ça lui chantait. J'ai reculé un peu en m'excusant.

Il a allumé un clope et soufflé une grosse volute de fumée acre au-dessus de la tête du barman. « Te bile pas. Je suis sans doute un peu trop habitué à mon espace personnel. »

Je ne me souvenais plus de la dernière fois où j'avais entendu quelqu'un sur-monde parler d'espace personnel. Avec un taux de mortalité nul et un taux de natalité non nul, le monde accumulait une épaisse couche de population, même avec les migrations et les temps morts. « Vous avez vadrouillé ? » ai-je demandé… il avait le regard trop perçant pour avoir raté un seul instant de vécu en temps mort.

Il a gloussé. « Ah non, pas moi. Je suis dans le genre de connerie macho qu'on ne rencontre que sur-monde. Les vadrouilles, c'est pour le *fun,* moi, j'ai besoin de travailler. » Son verre a tinté en contrepoint.

Il m'a fallu un moment pour lancer une Visualisation Tête Haute avec son score whuffie. J'ai dû redimensionner la fenêtre : mon affichage standard ne pouvait contenir autant de zéros. Je me suis efforcé de n'avoir l'air de rien, mais il a vu mes yeux se relever un bref instant et s'écarquiller malgré eux. Il a essayé de produire une petite grimace de modestie gênée, mais y a renoncé au profit d'un grand sourire plein de fierté.

« J'essaye de ne pas trop y accorder d'attention. Certaines personnes se montrent particulièrement reconnaissantes. » Il a dû voir mes yeux se relever une nouvelle fois pour accéder à son historique whuffie. « Attends, ne va pas… Je t'en parlerai, il faut vraiment que tu saches.

« Mince, tu sais, c'est trop facile de se passer d'hyperliens, dans la vie. On croit qu'ils vont beaucoup vous manquer, mais en fait, non. »

C'est à ce moment-là que j'ai percuté. C'était un missionnaire… un de ces habitants de la frange servant d'émissaires à la Société Bitchun dans les zones reculées du monde où, pour une raison ou une autre, les gens voulaient mourir, souffrir de la faim et s'étouffer avec les déchets pétrochim. Allez comprendre pourquoi, ces communautés survivaient plus d'une génération : dans la Société Bitchun elle-même, nous survivons en général à nos détracteurs. Les missionnaires ne bénéficiaient pas d'un taux de réussite particulièrement élevé – il fallait se montrer terriblement convaincant pour entrer en contact avec une culture qui résistait déjà à la propagande depuis presque un siècle –, mais quand vous convertissiez tout un village, vous amonceliez tout le whuffie que ses habitants avaient à donner. Le plus souvent, les missionnaires finissaient restaurés d'une sauvegarde quand on n'en avait plus de nouvelles depuis une dizaine d'années. Je n'en avais encore jamais rencontré en chair et en os.

« Combien de missions avez-vous réussies ? ai-je demandé.

— Ça y est, t'as compris, hein ? Je viens de terminer ma cinquième en vingt ans… Des contre-révolutionnaires cachés depuis une génération dans le vieux site du NORAD à Cheyenne Mountain. » Il s'est frotté la barbe du bout des doigts. « Leurs parents se sont terrés une fois toutes leurs économies volatilisées et ils n'avaient besoin de rien de plus tech que des fusils. Ils en avaient un paquet, par contre. »

Il m'a alors raconté une histoire fascinante, détaillant la manière dont, peu à peu, il s'était fait accepter des montagnards, puis avait gagné leur confiance, avant de trahir celle-ci de diverses manières subtiles et salutaires : en introduisant l'Énergie Libre dans leurs serres, puis une ou deux cultures transgéniques, en soignant ensuite deux

morts, les poussant ainsi lentement, peu à peu, vers la Société Bitchun, jusqu'à ce qu'ils ne se souviennent plus de la raison pour laquelle ils n'avaient pas voulu en faire partie. La plupart se trouvaient désormais hors-monde, explorant les pseudo-frontières avec une énergie et des fournitures illimitées, se mettant en temps mort pour passer les périodes ennuyeuses qu'ils rencontraient en chemin.

« J'imagine que ce doit être un choc trop grand pour eux de rester sur-monde. Ils nous considèrent comme leurs ennemis, tu sais… Ils avaient dressé toutes sortes de plans en prévision du jour où nous viendrions les envahir et les emmener : du poison dans des dents creuses pour se suicider, des pièges, des points de rendez-vous et de repli pour les survivants. Ils ne peuvent pas s'empêcher de nous haïr, même si on n'est même pas au courant de leur existence. Hors-monde, ils peuvent faire comme s'ils vivaient toujours à la dure. » Il s'est à nouveau frotté le menton, ses cals durs râpant sa barbe. « Mais pour moi, la vraie vie à la dure, c'est ici, sur-monde. Ces petites enclaves sont chacune comme une histoire divergente de l'humanité… et si nous avions pris l'Énergie Libre, mais pas le temps mort ? Si nous avions pris le temps mort, mais seulement pour les gens atteints d'une maladie mortelle, pas pour les gens qui craignent de s'ennuyer pendant les longs trajets ? Ou pas d'hyperliens, pas d'adhocratie, pas de whuffie ? Chacune est différente et merveilleuse. »

J'ai la stupide habitude de discuter juste pour le plaisir, et je me suis retrouvé à dire : « Merveilleuse ? Oh, ouais, bien sûr, rien de plus chouette que, mmh, disons, mourir, crever de faim, geler, griller, tuer, la cruauté, l'ignorance, la souffrance et la misère. Moi, ça me manque, en tout cas. »

Dan la Bougeotte a ricané. « Tu penses que la sobriété manque à un alcoolo ? »

J'ai donné un coup sur le bar. « Ohé ! Ça n'existe plus, les alcoolos ! »

Il a allumé un autre clope. « Mais tu sais ce qu'*est* un alcoolo, pas vrai ? La sobriété ne lui manque pas, parce qu'il ne se rappelle pas à quel point tout était net, ni la manière dont la douleur rendait la joie plus douce. On ne peut pas se souvenir à quoi ressemblait de travailler pour gagner sa vie, de s'inquiéter au cas où cela ne suffirait *pas,* de savoir qu'on pourrait tomber malade ou se faire renverser par un bus. On ne se souvient pas à quoi ressemblait de prendre des risques, et on ne se souvient sûrement pas à quoi cela ressemblait quand ces risques payaient. »

Il n'avait pas tort. Moi qui n'étais que dans mon deuxième ou troisième âge adulte, j'avais déjà envie de tout laisser tomber pour faire quelque chose, *n'importe quoi d'autre.* Il n'avait pas tort… mais je ne voulais pas le reconnaître. « Que vous dites. Pour moi, je prends un

risque quand j'entame une conversation dans un bar, quand je tombe amoureux… Et le temps mort ? Deux personnes de ma connaissance viennent juste de s'y mettre pour dix mille ans ! Vous n'allez pas prétendre que ça ne comporte aucun risque ! » Pour tout dire, presque tous les gens que j'avais connus quand j'avais quatre-vingt et quelques années étaient en temps mort, en vadrouille ou juste *partis.* J'ai connu la solitude, à l'époque.

« Mon gars, c'est se suicider d'une manière nulle à chier. Vu la manière dont on est partis, ils pourront s'estimer heureux que quelqu'un ne se contente pas de les débrancher au moment de les réanimer. Au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, ça commence à être un peu encombré, dans le coin. »

J'ai émis des « peuh » et des « sornettes » en m'essuyant le front avec une serviette prise sur le bar – les soirs d'été, il régnait dans le Troudu une chaleur obscène. « Oui oui, tout comme ça commençait à être un peu encombré dans le monde il y a cent ans, avant l'Énergie Libre. Trop de gaz à effet de serre, d'armes nucléaires, de chaleur ou de froid. Mais on a rectifié le tir, et on le rectifiera encore le moment venu. Je serai là dans dix mille ans, vous pouvez y compter, mais je pense que j'y arriverai par le chemin le plus long. »

Il a penché la tête à nouveau pour réfléchir. S'il n'avait été qu'un simple étudiant de troisième cycle, j'aurais supposé qu'il greppait d'autres faits à l'appui de sa prochaine repartie. Mais lui, j'ai compris qu'il se limitait à y réfléchir, à l'ancienne.

« Je pense que si je suis encore là dans dix mille ans, je serai complètement cinglé. Dix mille ans, mec ! Il y a dix mille ans, la chèvre était du dernier cri. Tu penses vraiment être un humain un tant soit peu reconnaissable dans cent siècles ? Être une post-personne, très peu pour moi. Un jour, en me réveillant, je vais me dire : " Eh bien, je crois que j'en ai assez vu ", et ce jour-là sera mon dernier. » Ayant compris où il voulait en venir, j'avais cessé de l'écouter vraiment pour préparer ma réponse. J'ai sans doute eu tort. « Mais pourquoi ? Pourquoi ne pas se contenter d'un temps mort de quelques siècles, voir s'il se passe quelque chose d'intéressant et, dans le cas contraire, se rendormir encore quelques siècles ? Pourquoi faire une chose aussi *définitive ? »*

Il m'a mis dans l'embarras en y réfléchissant ostensiblement à nouveau, me donnant l'impression de n'être qu'un poltron éméché et désinvolte. « Parce que rien d'autre ne l'est, j'imagine. J'ai toujours su qu'un jour j'arrêterais de bouger, de chercher, de me débattre, que j'en aurais fini. Un jour viendra où il ne me restera plus rien à faire, à part m'arrêter. »

Sur le campus, on l'appelait Dan la Bougeotte à cause de son look

de cow-boy et de son style de vie, et il s'est débrouillé pour participer à chacune de mes conversations pendant les six mois qui ont suivi. J'ai pingué son whuffie plusieurs fois, et j'ai remarqué qu'il grimpait avec régularité au fur et à mesure que Dan accumulait davantage d'estime de la part des gens qu'il rencontrait.

J'avais plus ou moins claqué tout le whuffie amoncelé par mes symphonies et mes trois premières thèses en me bourrant méchamment la gueule au Troudu, en accaparant les terminaux des bibliothèques et en importunant les profs, jusqu'à avoir épuisé tout le respect que les uns et les autres m'avaient accordé un jour. Seul Dan, pour une raison ou pour une autre, continuait à m'offrir des bières et des repas, à m'inviter au cinéma.

J'en ai retiré le sentiment d'être spécial… tout le monde n'a pas un pote aussi exotique que Dan la Bougeotte, le missionnaire de légende ayant visité les quelques endroits encore fermés à la Société Bitchun. Je ne sais pas vraiment pourquoi il traînait avec moi. Il a affirmé une fois ou deux aimer mes symphonies, et il avait lu ma thèse d'ergonomie sur l'application en milieu urbain des techniques de contrôle de foule utilisées dans les parcs d'attractions. Mais en fait, je pense que c'était parce qu'on s'amusait bien à s'asticoter l'un l'autre.

Je lui parlais du vaste tapis de l'avenir déroulé devant nous, de la certitude que nous rencontrerions un jour ou l'autre une intelligence extraterrestre, des frontières inimaginables ouvertes à chacun de nous. Il me racontait que se mettre en temps mort indiquait clairement qu'on avait épuisé son réservoir personnel d'introspection et de créativité, et que sans lutte il n'existait pas de véritable victoire.

C'était une bonne dispute, qu'on pouvait recommencer mille fois sans jamais la régler. J'arrivais à lui faire admettre que le whuffie recréait la véritable essence de l'argent : dans l'ancien temps, quelqu'un de fauché mais de respecté ne mourait pas de faim ; à l'inverse, quelqu'un de riche mais de détesté n'arrivait jamais à s'acheter paix et sécurité. En mesurant ce que représentait réellement l'argent – le capital personnel auprès de ses amis et voisins –, on jugeait le succès avec davantage de précision.

Puis il m'a conduit par une piste subtile et balisée avec soin à reconnaître que oui, s'il pourrait arriver qu'on rencontre un jour des extraterrestres aux manières étranges et fabuleuses, pour le moment, le monde affichait une homogénéité quelque peu déprimante.

Par un beau jour de printemps, j'ai soutenu ma thèse devant deux humains incarnés et un prof dont le corps était en révision mais dont la conscience s'adressait à nous par l'intermédiaire des haut-parleurs reliés à l'ordinateur dans lequel elle résidait. Tous trois l'ont aimée. J'ai récupéré mon parchemin et je me suis mis à la recherche de Dan dans les rues fraîches et puantes de fleurs.

Il était parti. L'étudiant en anthro qu'il torturait avec ses histoires d'ancien combattant m'a dit qu'ils avaient fait ses valises dans la matinée et qu'il s'était dirigé vers la ville close de Tijuana où il comptait s'attaquer aux descendants d'une section de Marines américains installée là pour se couper de la Société Bitchun.

Je suis donc allé à Disney World.

Par égard pour Dan, j'ai fait le vol en tempsréel, dans la minuscule cabine réservée à ceux d'entre nous qui refusent obstinément qu'on les congèle et les empile comme des sardines durant les deux heures du trajet. Il n'y avait que moi à voyager en tempsréel, mais une hôtesse de l'air m'a consciencieusement servi un jus d'orange de la taille d'un échantillon d'urine ainsi qu'une omelette au fromage acre et caoutchouteuse. J'ai regardé par les hublots les nuages infinis pendant que le pilote automatique contournait la turbulence, et je me suis demandé quand je reverrais Dan.

1

Ma copine avait quinze pour cent de mon âge, et j'étais assez vieux jeu pour que ça m'embête. Elle s'appelait Lil, et c'était une Disney World de deuxième génération, ses parents appartenant à l'adhocratie originale qui avait repris la gestion de Liberty Square et de Tom Sawyer Island. Elle avait, au sens propre, grandi dans Walt Disney World, ce qui se voyait.

Ça se voyait car elle se montrait élégante et efficace dans ses moindres détails, de ses cheveux d'un roux éclatant jusqu'à sa rigoureuse comptabilité de chacun des engrenages des Animatroniques dont elle avait la responsabilité. Ses parents se trouvaient dans des vases canopes à Kissimmee{Petite ville proche d'Orlando, en Floride, et donc du Monde de Walt Disney alias Walt Disney World. *(Toutes les notes sont du traducteur.)*}, en temps mort pour quelques siècles.

En ce mercredi lourd et humide, nous laissions pendre nos jambes par-dessus la rambarde de l'embarcadère du bateau à aubes Liberty Belle tout en regardant le drapeau confédéré flotter mollement au clair de lune au sommet de Fort Langhorn, sur Tom Sawyer Island. Le Royaume Enchanté était complètement fermé, son dernier visiteur ayant été refoulé par la porte située au-dessous de la gare de Main Street, USA, aussi pouvions-nous pousser un gros soupir de soulagement, ôter une partie de nos costumes et nous détendre ensemble au chant des cigales.

J'avais plus d'un siècle, mais ça restait toujours un peu magique pour moi d'avoir le bras autour des fines et tièdes épaules d'une fille, à respirer l'air chaud et humide au clair de lune tandis que les tourniquets nous masquaient la bousculade des équipes de nettoyage. Lil a posé sa tête sur mon épaule avant de me faire un baiser de papillon sous le menton.

« Her name was McGill, me suis-je mis doucement à chanter.

— But she called herself Lil », a-t-elle poursuivi, m'expédiant son haleine chaude sur les clavicules.

« And everyone knew her as Nancy»{*Elle s'appelait McGill*

Mais se présentait sous le nom de Lil

Et tout le monde la connaissait sous celui de Nancy. (Rocky Raccoon.)}, ai-je conclu.

J'avais été surpris qu'elle connaisse les Beatles : après tout, ce n'était déjà plus du neuf dans mon jeune temps. Mais ses parents l'avaient pourvue d'une éducation approfondie, quoique éclectique.

« Une tournée d'inspection, ça te dit ? » a-t-elle demandé. C'était une de ses tâches préférées : une fois les hordes de touristes parties, explorer, toutes lumières allumées, chaque centimètre carré des

attractions placées sous sa garde. Elle et moi aimions voir les rouages de la magie. Peut-être était-ce la raison pour laquelle je ne cessais de critiquer notre relation.

« Je suis un peu flagada. Restons assis encore un moment, tu veux bien ? »

Elle a poussé un soupir théâtral. « Bon, d'accord, papy. » Elle a levé la main pour me pincer doucement le mamelon, et j'ai sursauté de manière satisfaisante. Je pense que la différence d'âge l'ennuyait aussi, même si elle me taquinait parce que je laissais celle-ci m'affecter.

« Je pense pouvoir arriver à me traîner jusqu'à la Haunted Mansion, si tu me donnes un instant pour reposer mon rhumatisme. » Je l'ai sentie sourire contre ma chemise. Elle adorait la Mansion, elle aimait essayer de faire baisser les yeux aux bustes en marbre qui suivaient votre passage du regard dans la bibliothèque et activer les fantômes de la salle de bal pour danser avec eux sur le sol poussiéreux.

J'aimais aussi, mais je préférais rester assis avec elle à regarder l'eau et les arbres. Je me préparais au départ quand un petit *ding* a retenti dans ma cochlée. « Zut. Un appel.

— Réponds que tu es occupé.

— J'en ai bien l'intention, ai-je promis avant de prendre l'appel en subvocal. Ici Julius.

— Salut Julius. C'est Dan. T'as une minute ? »

Je connaissais un millier de Dan, mais j'ai aussitôt reconnu la voix, même si notre dernière cuite au Troudu remontait à quatre ans. J'ai coupé le subvocal pour annoncer : « Lil, il faut que je le prenne. Ça ne t'embête pas ?

— Oh, *non,* pas du tout », a-t-elle répliqué d'un ton sarcastique.

Elle s'est redressée, a sorti sa pipe à crack et l'a allumée.

« Dan, ai-je subvocalisé. Ça fait un bail.

— Ouais, mon pote, c'est sûr. » Sa voix s'est fêlée sur un sanglot.

Je me suis tourné vers Lil à qui j'ai décoché un tel regard qu'elle en a lâché sa pipe. « Je peux aider ? » a-t-elle demandé doucement mais sans perdre un instant. Je lui ai fait signe que non avant de basculer le téléphone en mode vocal. Ma voix a résonné avec une puissance surnaturelle dans le silence que seuls troublaient les grillons.

« Où es-tu, Dan ? ai-je demandé.

— Ici à Orlando. Je suis coincé sur Pleasure Island.

— Très bien. Retrouve-moi à, euh, à l'Adventurer's Club, à l'étage, sur le canapé près de la porte. J'y serai dans… » J'ai interrogé Lil du regard : elle connaissait mieux que moi les routes réservées aux castmembers. Elle m'a montré dix doigts, aussi ai-je conclu : « … dix

minutes.

— D'accord, a-t-il répondu. Désolé. »

Il avait retrouvé le contrôle de sa voix. J'ai coupé la communication.

« Qu'est-ce qui se passe ? a demandé Lil.

— Je ne sais pas trop. Un vieil ami à moi est arrivé dans le coin. Il a l'air d'avoir des problèmes. »

Tendant l'index dans ma direction, Lil a mimé le geste de presser une détente. « Voilà, a-t-elle dit. Je viens de télécharger le meilleur itinéraire pour Pleasure Island dans ton répertoire public. Tiens-moi au courant, d'accord ? »

Je me suis dirigé vers l'utilidor situé près du Hall Of Presidents et en ai dévalé les escaliers baignant dans le bourdonnement du réseau de transport souterrain. J'ai emprunté le tapis roulant jusqu'au parking des castmembers, d'où j'ai lancé ma voiturette en direction de Pleasure Island.

J'ai retrouvé Dan sur le canapé en L placé sous des rangées de faux trophées dotés d'étiquettes humoristiques. Au rez-de-chaussée, des castmembers manipulaient les masques et idoles Animatroniques pour bavarder avec les visiteurs.

Dan avait plus de cinquante ans d'âge apparent, avec un peu de ventre et une barbe de plusieurs jours. Les cernes sous ses yeux lui donnaient un air de raton laveur et il restait mollement avachi sur le canapé. En approchant de lui, j'ai pingué son whuffie et constaté avec surprise qu'il approchait désormais de zéro.

« Mon Dieu, Dan, ai-je dit en m'asseyant à côté de lui, tu as vraiment une sale mine. »

Il a hoché la tête. « Les apparences peuvent être trompeuses. Mais, en l'occurrence, elles mettent dans le mille.

— Tu veux en parler ?

— Pas ici, hein ? J'ai entendu dire qu'ils annonçaient la nouvelle année à grands coups de cloche tous les soirs à minuit, et je ne suis pas sûr de pouvoir le supporter en ce moment. »

Je l'ai conduit à ma voiturette dans laquelle nous sommes revenus au logement que je partageais avec Lil, à Kissimmee. Il a fumé huit cigarettes pendant les vingt minutes du trajet, se les fichant dans la bouche l'une après l'autre, remplissant mon petit véhicule de nuages odorants. Je ne cessais de lui jeter des coups d'œil dans le rétroviseur. Il gardait les yeux fermés et, ainsi détendu, il semblait mort. J'avais du mal à croire qu'il s'agissait bien là du copain que j'avais jadis connu débordant de vie et de dynamisme.

J'ai contacté Lil en douce par téléphone. « Je le ramène à la maison, ai-je subvocalisé. Il a vraiment l'air mal en point. Je ne sais

pas trop pourquoi.

— Je vais préparer le canapé, a-t-elle répondu. Et du café. Je t'aime.

— Pareil, petite. »

Il a ouvert les yeux alors que nous approchions de notre petite et vulgaire maison de style rustique. « T'es un pote, Jules. » J'ai esquissé un geste de dénégation. « Non, vraiment. Quand je me suis demandé qui appeler, tu es le seul qui m'est venu à l'esprit. Tu m'as manqué, mon gars.

— Lil me dit qu'elle va préparer du café. Tu as l'air d'en avoir besoin. »

Lil attendait sur le canapé, avec une couverture pliée et un oreiller posés sur la desserte à côté d'une cafetière et de mugs Disneyland Pékin. Elle s'est levée, la main tendue. « Lil, s'est-elle présentée.

— Dan. Ravi. »

J'ai compris qu'elle pinguait son whuffie et surpris son air de désapprobation étonnée. Nous autres anciens d'avant le whuffie savons son importance, mais pour les gamins, c'est le *monde*. Quelqu'un sans whuffie est automatiquement suspect. Je l'ai vue se ressaisir aussitôt, sourire et s'essuyer discrètement la main sur son jean. « Du café ? a-t-elle proposé.

— Oh, que oui », a dit Dan avant de s'affaler sur le canapé.

Elle lui a servi une tasse qu'elle a posée sur un dessous-de-verre sur la table basse. « Je vous laisse discuter entre hommes, a-t-elle lancé en se dirigeant vers la chambre.

— Non, attends, a dit Dan. Si tu permets. Je pense que ça pourrait m'aider de parler aussi à quelqu'un… de plus jeune. »

Se composant le masque de serviabilité enjouée que tous les castmembers de deuxième génération pouvaient afficher en un instant, elle s'est installée dans le fauteuil, a sorti sa pipe et allumé un caillou. J'étais passé par ma période crack avant sa naissance, juste après qu'on commence à en trouver du décaf, et je me sentais toujours vieux quand je les voyais fumer, ses copains et elle. Dan m'a surpris en tendant la main vers la pipe, qu'il a rendue après avoir fortement tiré dessus.

Il a refermé les yeux, puis s'est enfoncé les poings dedans et a bu un peu de café. De toute évidence, il essayait de déterminer par où attaquer.

« En fait, je n'en serais pas là si je ne m'étais pas cru plus courageux que je ne le suis en réalité, a-t-il annoncé.

— On est tous comme ça, ai-je dit.

— Je pensais vraiment pouvoir y arriver. Je savais qu'un jour je n'aurais plus rien à faire ou à voir. Je savais que j'en finirais un jour.

Tu te souviens, on se disputait là-dessus. J'ai juré que j'arriverais au bout et que ce jour-là, ce serait la fin. Et voilà, j'y suis. Il ne reste plus un seul endroit surmonde qui ne fasse pas partie de la Société Bitchun. Il ne reste plus rien auquel je veuille participer.

— Prends quelques siècles de temps mort, alors. Repousse ta décision.

— Non ! » a-t-il crié, nous faisant sursauter. « Je suis *fini*. C'est *terminé*.

— Fais-le, dans ce cas, a dit Lil.

— Je ne peux *pas*. », a-t-il sangloté avant de s'enfouir le visage dans les mains.

Il a pleuré comme un bébé, à gros sanglots ronflants qui lui secouaient tout le corps. Lil est allée dans la cuisine chercher des mouchoirs en papier qu'elle m'a passés. Je me suis assis près de Dan pour lui tapoter maladroitement le dos.

« Mon Dieu, a-t-il dit dans ses mains. Mon Dieu.

— Dan ? » ai-je doucement appelé.

Il s'est redressé et a pris le mouchoir en papier, s'est essuyé le visage et les mains. « Merci. J'ai essayé, vraiment essayé. Je viens de passer trois ans à Istanbul à écrire des articles sur mes missions, sur les communautés. J'ai fait quelques études complémentaires et quelques interviews. Ça n'intéressait personne. Même pas moi. J'ai fumé beaucoup de hasch. Ça ne m'a avancé à rien. Et donc, un matin, en me levant, je suis allé au bazar dire adieu aux amis que je m'y étais fait. Puis je suis entré dans une pharmacie pour demander qu'on me prépare une injection létale. Le type m'a souhaité bonne chance et je suis rentré chez moi. Je suis resté assis tout l'après-midi avec la piqûre, puis j'ai décidé que la nuit portait conseil, et, quand je me suis levé le lendemain matin, ça a recommencé pareil. Alors j'ai fait un peu d'introspection et j'ai vu que je n'avais pas le cran. Je n'avais tout simplement pas le cran. On m'a cent fois menacé d'un fusil et mille fois pressé un couteau sur la gorge, mais je n'avais pas le cran de presser ce bouton.

— C'était trop tard », a dit Lil.

Dan et moi nous sommes tournés vers elle.

« C'était trop tard de dix ans. Regarde-toi. Tu es pitoyable. Si tu te tuais maintenant, tu ne serais qu'un loser qui est arrivé au bout du rouleau et qui craque. Il y a dix ans, tu serais parti au sommet, comme un champion qui prend définitivement sa retraite. » Elle a reposé son mug avec un bruit plus violent que nécessaire.

Parfois, Lil et moi nous trouvons exactement sur la même longueur d'onde. À d'autres moments, elle semble sur une autre planète. Alors que je n'arrivais qu'à rester figé d'horreur, elle se plaisait à discuter du moment adéquat pour le suicide de mon copain.

Mais elle avait raison. En voyant Dan hocher lourdement la tête, j'ai compris qu'il s'en était rendu compte aussi.

« Trop peu, trop tard, a-t-il soupiré.

— Eh bien, ne reste pas là comme ça, a-t-elle répliqué. Tu sais ce qu'il te reste à faire.

— Quoi ? » ai-je demandé, irrité malgré moi par son ton.

Elle m'a regardé comme si je me montrais délibérément stupide. « Il faut qu'il remonte au sommet. Qu'il se requinque, se désintoxique, se trouve un boulot productif. Qu'il fasse remonter son whuffie, aussi. *Ensuite,* il pourra se tuer dignement. »

Je n'avais jamais rien entendu d'aussi stupide. Mais Dan, le sourcil dressé, la regardait en réfléchissant de toutes ses forces. « Quel âge tu as, déjà ? a-t-il demandé.

— Vingt-trois ans.

— J'aurais aimé être aussi malin à cet âge. » Il a soupiré et s'est redressé. « Je peux loger ici en attendant d'y arriver ? »

J'ai regardé Lil d'un air interrogateur. Elle a réfléchi un instant avant de hocher la tête.

« Bien sûr, mon pote, bien sûr », ai-je dit en donnant à Dan une tape sur l'épaule. « Tu as l'air crevé.

— C'est rien de le dire.

— Bonne nuit, alors », ai-je conclu.

2

L'adhocratie fonctionne bien, dans l'ensemble. Les parents de Lil avaient repris la direction de Liberty Square avec un groupe d'autres personnes intéressées et compatibles. Ils faisaient du bon boulot, raflaient un max de whuffie, et tous ceux qui tenteraient de s'emparer de Liberty Square s'attireraient tant de mépris des visiteurs qu'ils se retrouveraient le bec dans l'eau. Ou bien useraient d'une manœuvre si vicieuse et si radicale qu'ils dégageraient les parents de Lil et leurs copains pour faire du meilleur travail qu'eux.

Elle pouvait toutefois se diviser. Il y avait des prétendants au trône, un groupe ayant travaillé avec l'adhocratie originale avant de partir vers d'autres horizons : certains étaient allés à l'école, d'autres avaient tourné des films, écrit des livres ou collaboré au lancement de Disneyland Pékin. Quelques-uns s'étaient mis en temps mort pour plusieurs décennies.

Ces gens étaient revenus à Liberty Square avec un leitmotiv : moderniser les attractions. Il n'existait pas de conservateurs plus acharnés du Royaume Enchanté que les adhocs de Liberty Square, qui préservaient la technologie vieillissante quand le Parc changeait presque du jour au lendemain. Ces nouveaux/anciens se trouvaient sur la même longueur d'onde que le reste du Parc, bénéficiaient de son soutien et semblaient pouvoir réussir leur coup.

Il incombait donc à Lil de s'assurer de l'absence de bogues dans les quelques attractions de Liberty Square : le Hall Of Presidents, le bateau à vapeur Liberty Belle et la splendide Haunted Mansion, vraisemblablement l'attraction la plus *cool* à sortir de l'esprit enfiévré des Imagineers Disney de l'époque.

J'ai retrouvé Lil dans les coulisses du Hall Of Presidents, en train de bricoler Lincoln II, l'Animatronique de secours. Lil s'efforçait d'avoir toujours deux exemplaires de chaque chose en état de fonctionner, juste au cas où. Elle savait remplacer un robot HS par celui de secours en cinq minutes chrono, délai maximal permis par le contrôle de foule.

Dan était arrivé deux semaines plus tôt et, même si je ne l'avais guère vu depuis, sa présence ne passait pas inaperçue dans nos vies. Une nouvelle odeur flottait dans notre petite maison rustique, une odeur plutôt agréable de réjuv, d'espoir et de perte, un petit rien à peine décelable dans le parfum dégagé par les fleurs tropicales dodelinant devant notre porche. Mon téléphone sonnait trois ou quatre fois par jour : Dan m'annonçant son retour d'une promenade dans le Parc où il cherchait un moyen d'accumuler du capital personnel.

Il mettait à cette tâche un enthousiasme et un dévouement communicatifs qui m'attiraient dans son mode d'existence à-fond-la-caisse-et-tant-pis-pour-la-casse.

« Tu as raté Dan de peu », m'a informé Lil qui, la tête dans la poitrine de Lincoln, tenait un autosoudeur et une loupe. Ainsi courbée, avec ses cheveux roux soigneusement noués en chignon, la sueur luisant sur ses bras minces couverts de taches de rousseur et son odeur de transpiration féminine mêlée à celle de lubrifiant pour machines, elle me faisait regretter l'absence d'un matelas quelque part en coulisses. Je me suis contenté de lui tapoter l'arrière-train, geste d'affection auquel elle a réagi par un tortillement appréciateur. « Il a l'air d'aller mieux. »

Sa réjuv l'avait ramené à un âge apparent de vingt-cinq ans, celui qu'il avait dans mon souvenir. Bien que décharné et tanné, il gardait ce dos voûté par la défaite qui m'avait surpris lors de nos retrouvailles à l'Adventurer's Club. « Qu'est-ce qu'il voulait ?

— Il s'est mis à fréquenter Debra… il voulait s'assurer que je savais ce qu'elle fabrique. »

Membre de la vieille garde et ancienne camarade des parents de Lil, Debra avait passé dix ans à Disneyland Pékin à programmer des simulateurs. Si on la laissait faire, elle détruirait chacun des merveilleux Rube Goldberg{Du nom d'un dessinateur américain célèbre pour ses représentations de mécanismes compliqués accomplissant des tâches simples de manière très alambiquée.} du Parc pour les remplacer par des simulateurs parallélépipédiques d'un blanc immaculé montés sur d'immenses servomécanismes articulés.

Le problème était que Debra faisait vraiment preuve de *beaucoup* de talent dans la programmation des simulateurs. Sa rénovation du manège des Grands Films pour le parc Disney's Hollywood Studios était impressionnante : la séquence de la Guerre des Étoiles avait déjà inspiré une centaine de sites Web de fans, sites visités par des millions de personnes.

Elle s'était appuyée sur ce succès pour décrocher auprès de l'adhocratie d'Adventureland la rénovation des Pirates des Caraïbes, aux coulisses regorgeant de références : coffres à trésor, coutelas et beauprés. C'était une perspective terrifiante : les Pirates constituant la dernière attraction personnellement supervisée par Walt, nous la pensions jusqu'ici intouchable. Mais Debra avait construit une simulation Pirates à Pékin, basée sur Cheng I Sao, la reine pirate chinoise du XIXe siècle, simulation qui, estimait-on, avait sauvé le Parc de l'anonymat et de la ruine. L'itération de Floride incorporerait les points forts de son cousin chinois – la communication entre eux et avec les visiteurs des simulateurs pilotés par I. A. (visiteurs qu'ils accueilleraient chaque fois par leur nom pour leur raconter des

histoires appropriées de piraterie en haute mer), la spectaculaire traversée de la nécropole aquatique avec son bric-à-brac en train de pourrir au fond de l'eau, les stimulantes inclinaisons et embardées du simulateur dans une tempête aussi impressionnante que violente – mais à la mode occidentale, avec des bouffées de sauce aux piments jamaïcains dans l'atmosphère, de coulants accents afro-antillais et des duels à l'épée menés à la manière des pirates sillonnant les eaux bleues du Nouveau Monde. On entasserait des simulateurs identiques dans l'espace occupé jusqu'à présent par le volumineux manège et les dioramas, ce qui permettrait de quintupler la capacité en diminuant d'un facteur deux le temps de rotation.

« Et alors, qu'est-ce qu'elle fabrique ? »

Lil est ressortie des entrailles mécaniques d'Abe pour m'adresser une moue d'inquiétude comique. « Elle réhabilite les Pirates, et elle abat un boulot incroyable. Ils sont en avance sur le planning, ils ont un bon bouche à oreille sur le Réseau et les groupes types en font dans leur culotte. » Tout air comique a alors disparu de son visage, découvrant une authentique inquiétude.

Elle s'est détournée pour refermer Lincoln, puis l'a fusillé du doigt. L'automate a commencé à suivre sa routine en douceur et en silence, à l'exception du léger bourdonnement et gémissement de ses servomoteurs. Lil a mimé le geste de tourner un bouton, et la bande-son s'est fait entendre tout bas : « Les armées d'Europe, d'Asie et d'Afrique ne pourraient de leurs forces *communes* s'ouvrir un chemin jusqu'au Blue Ridge ou boire une gorgée de notre rivière de l'Ohio. Si la destruction doit être notre lot, alors il nous faut en être l'auteur… et la mener à bien. » Elle a mimé le geste de baisser le volume, et Lincoln s'est tu.

« Vous l'avez dit, monsieur le Président », a lancé Lil avant de le fusiller à nouveau du doigt pour l'éteindre. Elle s'est penchée pour ajuster le pardessus d'époque fait main de l'automate, puis a remonté avec soin sa montre de gousset avant de la glisser dans la poche de son gilet.

J'ai passé le bras autour des épaules de Lil. « Tu fais de ton mieux…, lui ai-je assuré. Et c'est du bon boulot. » Je m'étais laissé aller à parler à la manière des castmembers, en exprimant d'insipides déclarations. Je m'en suis aussitôt aperçu et j'ai rougi d'embarras. J'ai longuement et fortement serré Lil dans mes bras en cherchant un meilleur moyen de la réconforter. Ne trouvant rien à dire qui convenait, je l'ai tenue encore un peu contre moi avant de la lâcher.

Elle m'a regardé de côté avant de hocher la tête. « Tout va bien se passer, évidemment, a-t-elle affirmé. Je veux dire, au pire, Debra fera très, très bien son boulot et rendra la situation encore meilleure qu'elle ne l'est aujourd'hui. Ce n'est pas si mal. »

Ce qui constituait un revirement complet par rapport à la dernière fois où nous avions abordé le sujet, mais on ne dépasse pas le siècle d'existence sans apprendre à quel moment faire remarquer ce genre de choses… et à quel moment s'en abstenir.

Ma cochlée a sonné midi et une VTH est apparue comme toutes les semaines pour me rappeler d'effectuer une sauvegarde. J'ai fait au revoir de la main à Lil, qui sortait Ben Franklin II de sa niche, et me suis éloigné en direction d'un terminal de liaison satellite. Quand je m'en suis trouvé assez près pour bénéficier d'une large bande passante sécurisée, je me suis préparé à la sauvegarde. Ma cochlée a carillonné derechef et j'ai répondu.

« Oui », ai-je subvocalisé d'un ton impatient. Je déteste qu'on me dérange pendant une sauvegarde… l'une de mes peurs récurrentes est d'oublier complètement de l'effectuer et de me retrouver vulnérable toute une semaine, jusqu'au rappel suivant. J'avais perdu l'habitude de prendre des habitudes au cours de mon adolescence, m'en remettant entièrement aux rappels automatisés plutôt qu'aux choix conscients.

« C'est Dan. » J'entendais en fond sonore le bruit du Parc tournant à plein régime : les rires des enfants, les brillants laïus enregistrés des Animatroniques, le piétinement de milliers de chaussures. « Tu peux me retrouver à la Tiki Room ? C'est plutôt important.

— Ça peut attendre un quart d'heure ? ai-je demandé.

— Bien sûr… À dans un quart d'heure. »

J'ai coupé la communication et lancé la sauvegarde. Une barre d'état s'est affichée sur une VTH, vidant les parties purement numériques de ma mémoire, puis ma mémoire organique. Mes yeux se sont révulsés et ma vie a défilé devant eux.

3

La Société Bitchun avait acquis beaucoup d'expérience dans la restauration des sauvegardes… l'humanité disposant du remède contre la mort, les gens vivaient de manière plutôt imprudente. Certains se faisaient rafraîchir vingt-cinq fois par an.

Pas moi. L'opération m'horripile. Mais pas assez pour la refuser. Tous ceux à qui elle posait des problèmes philosophiques étaient tout simplement, eh bien, *morts* une génération plus tôt. La Société Bitchun n'avait pas besoin de convertir ses détracteurs, il lui suffisait de leur survivre.

Ma première mort a eu lieu peu après mon soixantième anniversaire. Je faisais de la plongée sous-marine à Playa Coral, près de Varadero, sur l'île de Cuba. Bien entendu, je ne me souviens de rien, mais j'ai reconstitué les événements à partir de mes habitudes sur ce site et des journaux de plongée de mes compagnons.

Je glissais dans les grottes à homards avec une bouteille et un masque d'emprunt. J'avais aussi emprunté une combinaison, mais je ne la portais pas… À cette température proche de celle du sang, je trouvais l'eau divine et n'avais aucune envie de dresser des barrières entre ma peau et elle. Les grottes, constituées de corail et de rochers, s'enroulaient et se tordaient comme des intestins. Chaque trou et chaque recoin donnait accès à une cavité grossièrement sphérique d'une beauté étrangère sans égale. Des homards géants trottinaient sur les parois et dans les trous. Des bancs de poissons au brillant de pierres précieuses fonçaient et exécutaient d'impressionnantes manœuvres de précision quand je les dérangeais dans leurs activités. C'est en général sous l'eau que je réfléchis le mieux, et je me laisse souvent aller à de dangereuses rêveries dans les profondeurs. En temps normal, mes compagnons de plongée s'assurent que je ne me blesse pas, mais cette fois-là je me suis éloigné d'eux pour me glisser dans un trou minuscule. Où je suis resté bloqué.

Mes compagnons de plongée se trouvant dans mon dos, j'ai tapé sur ma bouteille avec le manche de mon couteau jusqu'à ce que l'un d'eux me pose la main sur l'épaule. Voyant ce qui se passait, ils ont tenté de me dégager, mais ma bouteille et mon gilet de flottaison étaient complètement coincés. Les autres ont échangé des signaux, discutant en silence du meilleur moyen de me libérer. Je me suis mis soudain à me débattre et à agiter les jambes avant de disparaître dans la grotte, sans mon gilet ni ma bouteille. J'avais apparemment tranché le tuyau de mon détendeur en voulant couper les sangles de mon gilet. Après avoir brusquement absorbé un peu d'eau de mer, je m'étais retrouvé libre dans la grotte, à rouler dans un énorme champ de corail

de feu étiolé. J'ai encore inspiré de l'eau avant de battre frénétiquement des pieds en direction d'une petite ouverture dans le plafond de la grotte, d'où mes compagnons m'ont retiré peu après, bleu noyé sauf aux endroits zébrés de rouge par les piqûres du corail.

À l'époque, se sauvegarder était bien plus compliqué : l'opération prenait presque une journée et se déroulait dans une clinique spéciale. Par chance, je l'avais effectuée juste avant de partir à Cuba, quelques semaines auparavant. Ma précédente sauvegarde avait trois ans et datait de l'achèvement de ma deuxième symphonie.

La restauration a eu lieu au centre hospitalier de Toronto dans un clone développé au plus vite. De mon point de vue, je m'étais allongé dans la clinique de sauvegarde et relevé une seconde après. Il m'a fallu près d'un an pour surmonter l'impression que le monde se livrait à mes dépens à une monstrueuse plaisanterie, pour me convaincre que ce corps noyé que j'avais vu était bel et bien le mien. Dans mon esprit, il s'agissait d'une renaissance au sens figuré tout autant qu'au sens littéral : la période manquante était assez importante pour que j'éprouve des difficultés à fréquenter mes amis *ante mortem*.

J'avais raconté cette histoire à Dan au cours de notre première amitié, et il avait aussitôt réagi au fait que j'étais parti une semaine à Disney World faire le tri dans mes sentiments, me réinventer, partir dans l'espace, épouser une folle. Il a trouvé très curieux que je me sois toujours réinitialisé à Disney World. Lorsque je lui ai dit que j'irais y vivre un jour, il m'a demandé si ça signifierait que j'aurais fini de me réinventer. Parfois, en passant mes doigts dans les douces boucles rousses de Lil, cette remarque me revenait en mémoire et je poussais de gros soupirs de satisfaction en m'émerveillant de la prescience de mon ami Dan.

Au moment de ma deuxième mort, la technologie avait pas mal évolué. J'avais soixante-treize ans et je m'étais effondré sur la glace au beau milieu d'un match interne de hockey, victime d'une grave attaque cérébrale. Le temps qu'on me débarrasse de mon casque, l'hématome avait broyé mon cerveau en une masse pulpeuse gorgée de sang. M'étant montré négligent dans mes sauvegardes, j'ai perdu presque un an. Mais on m'a réveillé en douceur, avec un résumé généré par ordinateur des événements s'étant déroulés dans l'intervalle, et un conseiller m'a contacté tous les jours pendant un an jusqu'à ce que je me sente à nouveau à l'aise dans mon corps. Une fois de plus, ma vie s'est réinitialisée, et je me suis retrouvé à Disney World, où je me suis méthodiquement débarrassé des relations que j'avais nouées pour recommencer de zéro à Boston. Là, j'ai vécu au fond de l'océan à travailler sur les moissonneuses en métal lourd, projet qui m'a conduit *in fine* à ma thèse de chimie à l'université de Toronto.

Après avoir été abattu dans la Tiki Room, j'ai pu apprécier les pas de géant effectués par la restauration durant la dernière décennie. Je me suis réveillé dans mon lit en ayant aussitôt conscience des circonstances de mon troisième décès selon divers points de vue extérieurs : les caméras de sécurité d'Adventureland, les souvenirs synthétisés extraits de la sauvegarde de Dan, et une reconstitution générée par ordinateur. Je me suis réveillé en me sentant exceptionnellement calme et joyeux, et en sachant que cela provenait de certains pré-réglages temporaires de neurotransmetteurs effectués au moment de la restauration.

Dan et Lil se trouvaient à mon chevet. Des cheveux échappés de sa queue de cheval entouraient le visage fatigué et souriant de Lil. Elle a pris ma main pour en embrasser les phalanges. Dan m'a adressé un sourire généreux et j'ai senti m'envahir le sentiment chaleureux et réconfortant d'être entouré de personnes m'aimant sincèrement. J'ai cherché les mots appropriés pour la situation, décidé d'improviser, ouvert la bouche et dit, à ma grande surprise : « J'ai envie de pisser. »

Dan et Lil se sont souri. J'ai réussi tant bien que mal à me lever pour me diriger, nu et à pas lourds, vers la salle de bains. Mes muscles semblaient d'une souplesse merveilleuse, emplis d'une énergie toute neuve. Après avoir tiré la chasse, je me suis penché pour me tenir les chevilles, puis j'ai tendu le cou pour toucher le sol avec la tête, éprouvant la superbe flexibilité de mon dos, de mes jambes, de mes fesses. Il me manquait une cicatrice sur le genou, ainsi que les nombreuses rides qui se croisaient sur mes doigts. Dans le miroir, je me suis vu un nez et des lobes plus petits et plus gais. Mes pattes-d'oie avaient disparu, tout comme les rides entre mes sourcils. J'avais une barbe d'un jour partout : sur la tête, le visage, le pubis, les jambes et les bras. J'ai promené mes mains sur mon corps dont la nouveauté chatouilleuse m'a fait glousser. J'ai un instant été tenté de l'épiler intégralement, juste pour conserver à jamais ce sentiment de nouveauté, mais les pré-réglages de neurotransmetteurs se dissipaient et mon meurtre commençait à m'inquiéter.

Je me suis noué une serviette autour de la taille avant de revenir dans la chambre. Les arômes de détergent, de fleurs et de réjuv me picotaient le nez avec la vitalité du camphre. Dan et Lil se sont levés à mon entrée pour m'aider à regagner mon lit. « Eh bien, ça *craint* », ai-je lancé.

Après le terminal de liaison satellite, j'étais parti directement par les utilidors : trois plans de coupe de caméras de sécurité, l'un au terminal, le deuxième dans le tunnel, et le dernier à la sortie du passage souterrain entre Liberty Square et Adventureland. J'avais l'air déconcerté et un peu triste quand j'ai franchi la porte pour commencer à me frayer un chemin dans la foule avec une espèce de démarche à la

fois traînante, sinueuse et rapide mise au point au cours de mes recherches sur le terrain destinées à ma thèse sur le contrôle des foules. J'ai fendu la cohue de mi-journée en direction du long toit de la Tiki Room, recouvert de bandes d'aluminium scintillant coupées et peintes pour ressembler à de longues herbes.

Des plans flous, désormais, du point de vue de Dan, sur lesquels je m'approche en passant près d'un groupe d'adolescentes dotées de coudes et de genoux supplémentaires et vêtues de pèlerines à contrôle environnemental recouvertes de logomarques du parc Epcot. L'une d'entre elles porte un casque colonial acheté à la boutique Jungle Traders, attenante au Jungle Cruise. Le regard de Dan se porte sur l'entrée de la Tiki Room, où patiente une courte file d'hommes d'un certain âge, puis revient sur les adolescentes juste au moment où la fille au casque colonial sort un élégant petit pistolet organique, semblable à une espèce de pénis muni d'une queue qui s'enroule autour de son bras. Tranquillement, le sourire aux lèvres, elle lève le bras et fait avec le pistolet le geste exact qu'effectue Lil quand elle me télécharge quelque chose, et l'arme bondit en avant. Le regard de Dan se porte à nouveau sur moi. Je tombe, mes poumons me sortent de la poitrine et s'étalent devant moi comme des ailes, du cartilage vertébral et des viscères éclaboussent les visiteurs en face de moi. Un morceau de mon badge nominatif, transformé en shrapnel, frappe au front Dan, qui cligne des yeux. Quand il regarde à nouveau, le groupe d'adolescentes n'a pas bougé, mais celle au pistolet a disparu depuis longtemps.

La reconstitution est beaucoup moins confuse. Tout le monde y est grisé à part moi, Dan et la fille. Nous sommes surlignés en jaune et évoluons au ralenti. Je sors du passage souterrain tandis que la fille s'éloigne de l'Arbre des Robinson Suisses pour rejoindre son groupe d'amies ; Dan fait un mouvement dans ma direction. La fille lève le bras et presse la détente. La balle intelligente autoguidée, réglée sur ma chimie corporelle, vole bas, près du sol, slalomant entre les pieds des gens, à une vitesse à peine inférieure à celle du son. Lorsqu'elle m'atteint, elle remonte en hurlant pour se précipiter dans ma colonne vertébrale, et explose dès qu'elle entre dans ma poitrine.

La fille a déjà parcouru pas mal de chemin en direction du passage entre Adventureland et Main Street, USA. La reconstitution accélère, suit la fille alors qu'elle se fond dans la foule, se penche et louvoie, avance vers le passage couvert du Château de Cendrillon. Elle disparaît, pour réapparaître quarante minutes plus tard, à Tomorrowland, près du nouveau complexe Space Mountain, où elle disparaît à nouveau.

« Quelqu'un a identifié la fille ? » ai-je demandé après avoir ainsi revécu les événements. La colère commençait à bouillonner en moi.

Mes nouveaux poings se sont serrés pour la première fois, paumes tendres, doigts sans cals.

Dan a secoué la tête. « Aucune des nanas du groupe dans lequel elle était ne l'avait vue avant. Son visage était l'une des Sept Sœurs… Tu peux toujours espérer. » Les Sept Sœurs étaient une collection à la mode de visages griffés. Une adolescente sur deux en portait.

« Et Jungle Traders ? ai-je demandé. Ils ont une trace de l'achat du casque colonial ? »

Lil a froncé les sourcils. « Nous avons étudié leurs ventes des six derniers mois : seules trois clientes correspondent à l'âge apparent de la fille, et elles ont toutes trois des alibis. Elle l'avait sans doute volé.

— Pourquoi ? » me suis-je enfin enquis.

En esprit, j'ai vu mes poumons jaillir de ma poitrine, comme des ailes, comme une méduse, et mes vertèbres partir comme des shrapnels. J'ai vu le sourire de la fille, narquois et presque sexuel, au moment où elle pressait la détente.

« La fille n'a pas choisi une victime au hasard, a expliqué Lil. La balle était bel et bien réglée sur toi. Ta meurtrière s'est donc approchée de toi à un moment ou à un autre. »

Exact. Ce qui signifiait qu'elle était venue à Disney World au cours des dix dernières années. Voilà qui limitait nettement le nombre de suspectes…

« Qu'est-ce qu'elle est devenue après Tomorrowland ? ai-je demandé.

— On n'en sait rien, a répondu Lil. Il y a eu un problème de caméras. On l'a perdue de vue et elle n'a jamais réapparu. »

Elle semblait énervée et en colère… elle prenait très à cœur les pannes du Royaume Enchanté.

« Pour quelle raison voudrait-on me tuer ? » ai-je demandé en détestant l'apitoiement qui perçait dans ma voix. Ce n'était pas parce qu'on ne m'avait encore jamais assassiné que je devais en faire un drame.

Le regard de Dan s'est perdu dans le vague. « Il arrive que les gens agissent pour des raisons parfaitement raisonnables à leurs yeux mais que personne d'autre ne peut espérer comprendre. J'ai assisté à quelques meurtres et, après coup, on ne leur trouvait aucun sens. » Il s'est frotté le menton. « Il vaut parfois mieux s'intéresser au caractère plutôt qu'au motif : qui *pourrait* faire une chose pareille ? »

Exact. Il nous suffisait d'enquêter sur tous les psychopathes ayant visité le Royaume Enchanté durant la dernière décennie. Ce qui réduisait considérablement le champ des suspects. J'ai activé une VTH pour vérifier l'heure. Quatre jours s'étaient écoulés depuis mon meurtre. J'approchais d'une période de travail aux tourniquets de la Haunted Mansion. J'aimais effectuer cette tâche une ou deux fois par

mois, juste pour garder les pieds sur terre : cela m'aidait à rester en contact avec la réalité pendant que j'évoluais dans l'atmosphère raffinée de mes simulations de contrôle de foule.

Je me suis levé pour aller prendre de quoi m'habiller dans le placard.

« Mais qu'est-ce que tu fais ? s'est inquiétée Lil.

— J'ai une période de travail, je vais être en retard.

— Tu n'es pas en état de bosser », a décrété Lil en me tirant par le coude.

Je me suis libéré d'une secousse.

« Je vais bien… je suis comme neuf. » J'ai ri sans joie. « Je ne vais pas laisser ces salauds continuer à perturber mon existence. »

Ces salauds ? ai-je pensé… Depuis quand avais-je décidé qu'ils étaient plusieurs ? Mais je savais que je ne me trompais pas. Mon assassinat ne pouvait en aucun cas avoir été préparé par une seule personne : il avait été mené à bien avec trop de précision et de minutie.

Dan est allé se placer dans l'embrasure de la porte. « Du calme, a-t-il dit. Tu as besoin de repos. »

J'ai fixé sur lui un regard malheureux. « C'est à moi d'en décider », ai-je répliqué. Il a libéré le passage.

« Je t'accompagne, alors, a-t-il conclu. Juste au cas où. »

J'ai pingué mon whuffie. Il avait gagné quelques pourcents – du whuffie de compassion – mais redescendait : Dan et Lil irradiaient la désapprobation. Qu'ils aillent se faire foutre.

Je suis monté dans ma voiturette et Dan s'est précipité sur le siège passager tandis que j'embrayais et démarrais.

« Tu es sûr que ça va ? » a-t-il demandé quand j'ai failli partir en tonneaux en tournant au bout de notre impasse.

« Pourquoi ça n'irait pas ? ai-je répondu. Je suis comme neuf.

— Drôle de manière de le formuler. Certains diraient que tu *es* neuf. »

J'ai grogné. « On ne va pas recommencer là-dessus. Je me sens moi-même et personne d'autre que moi ne peut en dire autant. Qui se soucie que j'aie été restauré d'une sauvegarde ?

— Je dis juste qu'il y a une différence entre *toi* et une copie exacte de toi. Tu ne crois pas ? »

Je voyais bien qu'il relançait un de nos vieux débats juste pour me distraire, mais je n'ai pas pu résister à la tentation, et rassembler mes arguments m'a bel et bien permis de me calmer un peu. Dan était ce genre d'ami qui vous connaissait mieux que vous ne vous connaissiez vous-même. « Tu veux donc dire que quand on est rayé de la carte puis recréé atome pour atome, on n'est plus soi-même ?

— Pour les besoins de la discussion, oui, bien sûr. Être détruit et

recréé n'est pas la même chose que ne pas être détruit du tout, tu ne crois pas ?

— Révise ta mécanique quantique, mon pote. Tu es détruit et recréé des milliards de fois par seconde.

— À un très, très petit niveau…

— Et alors ?

— D'accord, je te le concède. Mais tu n'es pas vraiment une copie atome pour atome. Tu es un clone, avec un *cerveau* copié… Ce n'est pas la même chose qu'une destruction quantique.

— Voilà quelque chose de très sympa à dire à quelqu'un qui vient de se faire assassiner, mon pote. Les clones te posent un problème ? »

Et nous voilà lancés.

Les castmembers de la Mansion se sont montrés d'un enjouement et d'une sollicitude écœurants. Chacun d'eux a tenu à venir toucher l'épaule raide d'amidon de mon costume de majordome, à me dire que s'il ou elle pouvait faire quoi que ce soit pour moi… Je leur ai adressé à tous un sourire figé en essayant de me concentrer sur les visiteurs, sur la manière dont ils attendaient, sur le moment où ils arrivaient et la façon dont ils se dispersaient à la sortie. Dan rôdait à proximité, effectuait à l'occasion le tour complet de huit minutes et vingt-deux secondes, s'immisçant entre moi et les autres castmembers.

Il se trouvait dans les parages au moment de ma pause. Je me suis remis « en civil » et nous nous sommes promenés dans les rues pavées. Lorsque nous avons dépassé le Hall Of Presidents et tourné le coin, j'ai remarqué du changement dans la zone d'attente. Dan a grogné. « Ils l'ont déjà fait », a-t-il dit.

J'ai regardé plus attentivement. Les tourniquets étaient bloqués par un panneau sur lequel, déguisé en Ben Franklin à l'aide d'une perruque et de lunettes à double foyer, Mickey tenait une truelle. « Désolés pour le désordre, disait le panneau. Nous rénovons pour vous assurer un meilleur service. »

J'ai repéré un des camarades de Debra en train de sourire avec suffisance derrière ce panneau, un type qui avait commencé sa vie avec l'apparence trapue d'un Chinois du Nord, mais s'était fait allonger les os et rehausser les pommettes afin de sembler presque aussi délicat qu'un elfe. Un coup d'œil à son sourire m'a suffi pour comprendre : Debra avait pris pied dans Liberty Square.

« Ils ont présenté au comité de pilotage des plans pour le nouveau Hall une heure après que tu t'es fait descendre. Les plans ont beaucoup plu au comité ainsi qu'au Réseau. Ils promettent de ne pas toucher à la Mansion.

— Tu n'en avais pas parlé, lui ai-je vertement reproché.

— On a pensé que tu en tirerais des conclusions hâtives. Le

moment était mal choisi, mais rien n'indique qu'ils ont engagé le tireur. Tout le monde a un alibi, ils ont même proposé de soumettre leurs sauvegardes en guise de preuves.

— Parfait, ai-je dit. Parfait. Ils avaient donc *juste par hasard* des plans pour un nouveau Hall. Et ils les ont soumis *juste par hasard* après qu'on m'a tiré dessus, quand tous nos adhocs étaient trop occupés a s'inquiéter pour moi. Tout ça n'est qu'une énorme coïncidence. »

Dan a secoué la tête. « On n'est pas stupides, Jules. Personne ne croit à une coïncidence. Debra est le genre de personne à garder un tas de plans sous le coude, juste au cas où. Ça ne fait pas pour autant d'elle une meurtrière, juste une opportuniste bien préparée. »

Je me sentais épuisé et nauséeux. J'étais un castmember assez professionnel pour chercher un utilidor avant de m'effondrer tête basse contre une paroi. Un sentiment de défaite s'est infiltré en moi, m'a saturé.

Dan s'est accroupi près de moi. J'ai relevé les yeux vers lui. Il arborait un sourire ironique. « Pour le moment, a-t-il dit, supposons que Debra l'a bel et bien fait, qu'elle t'a piégé pour arriver à s'emparer du Hall. »

J'ai souri malgré moi. C'était son numéro d'explications, le numéro auquel il se livrait, à l'époque, chaque fois que je tombais dans un de ses pièges rhétoriques. « D'accord, supposons.

— Pourquoi, premièrement, te ferait-elle descendre toi plutôt que Lil ou l'un des vrais anciens, deuxièmement, s'attaquerait-elle au Hall Of Presidents plutôt qu'à Tom Sawyer Island ou même à la Mansion, et troisièmement, enchaînerait-elle avec une action si éminemment suspecte ?

— D'accord », ai-je répliqué, ravi du défi. « Premièrement : je suis assez important pour que ça perturbe mais pas assez pour mériter une enquête détaillée. Deuxièmement : Tom Sawyer Island est trop visible, on ne peut la réhabiliter sans que les gens voient la poussière depuis le rivage. Troisièmement : Debra vient de passer dix ans à Pékin, où la subtilité n'a guère d'importance.

— C'est vrai, a convenu Dan. C'est vrai. »

Il a ensuite déversé un torrent de réponses et, pendant que je mettais au point les miennes, m'a aidé à me relever et m'a fait regagner ma voiturette, sans cesser un instant d'argumenter, si bien que le temps que je m'aperçoive que nous n'étions plus dans le Parc, je me suis retrouvé chez moi, puis dans mon lit.

Avec tous les Animatroniques du Hall au placard pour la durée de la rénovation, Lil a disposé de plus de temps qu'elle ne savait en occuper. Elle a traîné dans notre petite maison, elle est restée avec moi dans le salon à fixer les fenêtres d'un regard vide en respirant

superficiellement l'air oppressant et surchauffé de Floride. J'avais mes notes de travail sur la gestion des files d'attente pour la Mansion, et je les parcourais sans trop savoir qu'en faire. Quand il lui arrivait de répliquer ma VTH afin de me regarder travailler, Lil me présentait des suggestions basées sur sa longue expérience.

Augmenter le débit sans gâcher la visite était délicat. Mais chaque seconde que j'arrivais à retrancher du délai entre la file d'attente et la sortie permettait de faire passer soixante personnes supplémentaires en raccourcissant de trente secondes le temps d'attente total. Et plus la Mansion aurait de visites, plus le whuffie des associés de Debra souffrirait si elle essayait de s'en prendre à celle-ci. J'ai donc consciencieusement étudié mes notes, ce qui m'a permis de découvrir un gain potentiel de trois secondes dans la séquence du cimetière en faisant pivoter les wagonnets Doom Buggy vers la gauche lorsqu'ils descendaient de la fenêtre du grenier : en élargissant le champ de vision des visiteurs, je pouvais leur présenter plus rapidement toutes les scènes.

J'ai parcouru une simulation informatique de la modification, puis ai implémenté cette dernière après la fermeture en demandant aux autres adhocs de Liberty Square de venir la tester.

C'était encore une lourde et humide soirée d'hiver, avec une obscurité prématurée. Les adhocs sont venus avec suffisamment d'amis et de parents pour qu'on puisse simuler une file d'attente aux heures creuses, et nous avons tous attendu l'ouverture des portes en suant dans la zone pré-spectacle, au milieu des hurlements de loup et autres cris effrayants émis par les haut-parleurs invisibles.

Les portes se sont ouvertes sur une Lil revêtue d'une tenue pourrissante de bonne, les yeux soulignés de noir, la peau poudrée afin de sembler d'une pâleur mortelle. Elle nous a détaillés froidement avant de déclamer : « Maître Gracey réclame davantage de corps. »

Pendant que nous entrions tous dans la pénombre fraîche du salon, où flottait une odeur de moisi, Lil s'est débrouillée pour me pincer affectueusement les fesses. En me tournant pour lui rendre la pareille, j'ai vu par-dessus son épaule le camarade délicat comme un elfe de Debra, si bien que mon sourire s'est évanoui.

L'homme a croisé un instant mon regard, ce qui m'a permis de lire dans le sien… un mélange de cruauté et d'inquiétude dont je n'ai su que penser. Il a aussitôt détourné les yeux. Je m'attendais, bien entendu, à la présence d'espions de Debra dans la foule, mais comme cet elfe regardait, j'ai résolu de produire le meilleur spectacle possible.

Améliorer le spectacle de l'intérieur requiert de la subtilité. Lil avait déjà fait coulisser le mur à panneaux qui conduisait à la salle extensible numéro deux, la dernière mise en service. Une fois tout le monde à l'intérieur, j'ai essayé d'orienter les regards en modifiant mon

langage corporel, par des poses d'attention subtile dirigée vers les nouveaux projecteurs. Quand la bande-son remastérisée est sortie de derrière les gargouilles-chandeliers, aux coins de la salle octogonale, je me suis légèrement incliné vers la stéréoimage en mouvement. Et un instant avant que les lumières s'éteignent d'un coup, j'ai levé de manière ostentatoire les yeux vers le plafond de gaze, en remarquant que les autres prenaient exemple sur moi, si bien qu'ils regardaient quand le cadavre éclairé aux UV est tombé du plafond d'un noir d'encre pour tressauter au bout du nœud coulant passé autour de son cou.

La foule est entrée en file indienne dans la seconde zone d'attente, où elle a pris place à bord des wagonnets. Un faible brouhaha de conversations émerveillées a accompagné notre progression sur le tapis roulant. Je me suis installé dans un wagonnet et, un instant plus tard, quelqu'un s'est glissé à côté de moi. L'elfe.

Il a tenu à éviter tout contact visuel, mais je le sentais qui m'observait du coin de l'œil pendant que nous dépassions le lustre flottant et arrivions dans le corridor où les portraits nous suivaient littéralement du regard. Deux ans plus tôt, j'avais accéléré cette séquence et ajouté quelques pivotements aléatoires aux wagonnets, gagnant vingt-cinq secondes sur le temps total et augmentant le débit horaire maximal de deux mille trois cent soixante-cinq à deux mille six cents, démonstration de faisabilité qui a conduit à toutes les secondes que j'ai réussi à retrancher par la suite. Le violent tangage du Doom Buggy nous a mis par inadvertance en contact, l'elfe et moi, et, quand je lui ai effleuré la main en voulant saisir la barre de sécurité, elle m'a parue froide et moite de sueur.

Il était nerveux ! Il était nerveux, *lui* ! Et quelle raison avait-il donc à ça ? C'était moi qu'on avait assassiné… peut-être était-il nerveux parce qu'on l'avait chargé d'achever cette tâche. Je me suis mis à l'observer moi aussi du coin de l'œil en essayant de repérer des renflements suspects sur ses vêtements moulants, mais il faisait trop sombre pour ça dans l'intérieur de plastique noir grenelé du Doom Buggy. Dan occupait le wagonnet suivant, avec l'un des castmembers habituels de la Mansion. J'ai contacté sa cochlée et subvocalisé : « Tiens-toi prêt à sauter dehors à mon signal. » Quiconque quittait son véhicule coupait un rayon infrarouge qui immobilisait tout le système. Je savais pouvoir compter sur Dan pour m'obéir sans longues explications, ce qui me permettait de surveiller de près le camarade de Debra.

Nous avons dépassé le couloir de miroirs pour pénétrer dans celui des portes, où des mains monstrueuses se glissaient sur les seuils, tirant sur les gonds, tandis que des gémissements enregistrés se mêlaient à un martèlement. J'ai réfléchi : si je voulais tuer quelqu'un

dans la Mansion, quel serait l'endroit le plus approprié ? L'escalier du grenier – la séquence suivante – semblait convenir. Une froide lucidité s'est emparée de moi. L'elfe me tuerait dans l'obscurité de l'escalier, jetterait mon corps par-dessus bord au moment du virage aveugle en direction du cimetière, et la messe serait dite. Y arriverait-il si je le regardais droit dans les yeux ? Il semblait déjà horriblement nerveux. J'ai pivoté sur mon siège pour plonger mon regard dans le sien.

Il a grimacé un petit sourire en me saluant d'un hochement de tête. Je ne l'ai pas quitté des yeux, les poings serrés, prêt à tout. Nous avons descendu l'escalier face à face en écoutant les vociférations des voix du cimetière et le bruyant croassement du grand corbeau à yeux rouges. Surpris par le tremblement de l'Animatronique du jardinier, que j'ai aperçu du coin de l'œil, j'ai laissé échapper un petit cri subvocal et été précipité en avant quand les wagonnets se sont soudain immobilisés.

« Jules ? a demandé Dan dans ma cochlée. Tout va bien ? »

Il avait perçu mon involontaire exclamation de surprise et sauté hors de son Doom Buggy, interrompant tout mouvement. L'elfe me regardait avec un mélange de surprise et de pitié.

« Oui, ça va, ça va. Fausse alerte. » J'ai contacté Lil et lui ai subvocalisé que tout allait bien et qu'il fallait redémarrer le plus vite possible.

J'ai terminé le voyage les mains sur la barre de sécurité, les yeux fixés au loin devant moi, en ignorant résolument l'elfe. J'ai consulté le chronomètre que j'avais déclenché. Ma démonstration était une catastrophe : au lieu de réduire de trois secondes, j'en avais ajouté trente. J'ai eu envie de pleurer.

Je suis descendu du Doom Buggy et me suis rapidement extrait de la file de sortie pour aller lourdement m'appuyer sur la clôture du cimetière d'animaux en regardant celui-ci sans le voir. La tête me tournait : je ne me contrôlais plus, sursautant à la moindre ombre. Je mourais de peur.

Sans raison. Bon, d'accord, on m'avait assassiné, mais qu'est-ce que ça m'avait coûté ? Quelques jours d'« inconscience » pendant qu'on installait ma sauvegarde dans mon nouveau corps, un miséricordieux trou de mémoire entre mon départ du terminal de sauvegarde et mon décès. Je n'étais pas de ces cinglés prenant la mort *au sérieux*. Ce n'était pas comme si on m'avait infligé quelque chose *d'irréversible*.

Entre-temps, j'avais, *moi,* fait quelque chose d'irréversible : j'avais creusé un peu plus profond la tombe de Lil, mis en danger l'adhocratie, et pire encore, la Mansion elle-même. Je m'étais comporté comme un idiot. Le goût du hamburger englouti au dîner me

remontant dans la gorge, j'ai avalé ma salive pour évacuer la boule de nausée.

J'ai senti quelqu'un près de mon coude et, croyant que Lil venait me demander ce qui s'était passé, je me suis retourné avec un sourire penaud aux lèvres… pour me retrouver face à l'elfe.

Il m'a tendu la main en prenant la parole avec la monotone absence d'accent de ceux qui se servent d'un module linguistique. « Salut. On ne se connaît pas, mais je voulais te dire à quel point j'apprécie ton travail. Je m'appelle Tim Fung. »

Je lui ai serré la main, toujours froide et particulièrement moite dans la chaleur compacte de la nuit floridienne. « Julius », ai-je répondu, surpris de donner l'impression d'aboyer à ce point. *Doucement,* ai-je pensé, *inutile de précipiter l'escalade des hostilités.* « C'est gentil à toi. J'aime bien ce que vous avez fait avec les Pirates. »

Il a souri, d'un sourire sincère et embarrassé, comme si l'un de ses héros venait de lui tresser des lauriers. « Vraiment ? Je les trouve plutôt bien : la deuxième fois, on a bien plus d'occasions de fignoler, de clarifier vraiment la vision. À Pékin… eh bien, c'était excitant, mais on a travaillé dans la précipitation, tu comprends ? Il a vraiment fallu qu'on se batte, je veux dire. Tous les jours, une nouvelle bande de squatters voulait démolir le Parc. Debra m'envoyait porter les enfants sur mon dos, juste histoire de maintenir notre whuffie à flot pendant qu'elle expulsait les squatters. On a apprécié de pouvoir peaufiner les plans, de les réexaminer sans tout ce cirque. »

Bien évidemment, j'avais entendu parler de cette histoire : les adhocs ayant construit Pékin avaient littéralement dû livrer bataille. Beaucoup d'entre eux avaient été tués, et à de nombreuses reprises. Debra elle-même l'avait été tous les jours pendant une semaine, et restaurée dans une série de clones préparés d'avance, en effectuant les bêta-tests d'une des attractions. Ça prenait moins de temps que de corriger les simulations CAO. Debra avait la réputation de chercher à profiter de la moindre occasion.

« Je commence à découvrir à quoi ressemble le travail sous pression », ai-je confié en désignant du menton la Mansion. J'ai eu le plaisir de le voir embarrassé, puis horrifié.

« On ne toucherait *jamais* à la Mansion, a-t-il assuré. Elle est *parfaite !* »

Dan et Lil sont arrivés pendant que je préparais une réplique. Tous deux semblaient inquiets… maintenant que j'y repensais, tous deux semblaient extrêmement inquiets pour moi depuis ma résurrection.

Dan avait une démarche bizarre, empruntée, comme s'il s'appuyait sur Lil. Ils ressemblaient à un couple. Une irrationnelle brûlure de jalousie m'a traversé. J'étais émotionnellement à bout. Dès

que Lil s'est retrouvée à proximité, j'ai toutefois pris sa grande main balafrée dans la mienne avant de serrer la jeune fille contre moi d'un air protecteur. Elle avait remplacé son costume de bonne par ses vêtements personnels : une salopette intelligente dont le tissu microporeux respirait au même rythme qu'elle.

« Lil, Dan, je vous présente Tim Fung, qui vient de me raconter la guerre sur le projet Pirates de Pékin. »

Lil a salué d'un geste et Dan a serré la main de Fung d'un air grave. « Ça n'a pas été un travail facile », a-t-il reconnu.

J'ai alors eu l'idée de lancer quelques consultations de whuffie. C'était habituellement ma première réaction quand je rencontrais un inconnu, mais je n'avais toujours pas retrouvé mes points de repère. J'ai pingué l'elfe. Il avait beaucoup de whuffie équivoque : du respect recueilli auprès de gens partageant très peu de mes opinions. Je m'y attendais. Mais je ne m'attendais pas à ce que son score whuffie pondéré, celui qui conférait de la crédibilité supplémentaire au genre de personnes que je respectais, soit si haut… supérieur au mien. Du coup, j'ai encore davantage regretté mon comportement chaotique. Être respecté par l'elfe – par *Tim*, comme il ne fallait pas que j'oublie de l'appeler – aurait beaucoup de poids dans les camps d'importance.

Le score de Dan augmentait petit à petit, mais son profil restait lamentable. Il avait accumulé pas mal de whuffie équivoque, à l'origine duquel je suis remonté avec curiosité : mon meurtre, quand les gens de Debra l'avaient généreusement récompensé pour avoir eu le bon sens de rassembler les morceaux de mon corps et de les emporter hors scène, minimisant ainsi la perturbation devant leur merveilleux Pirates.

Je rêvassais, m'égarant dans le genre de rêverie intermédiaire qui m'avait valu la mort dans les récifs de Playa Coral, et dont je suis sorti en sursaut en m'apercevant que les trois autres ignoraient poliment ma mémoire tampon saturée. J'aurais pu remonter dans ma mémoire à court terme pour retrouver les grandes lignes de la conversation, mais cela aurait prolongé l'interruption. Au diable. « Alors, Tim, comment ça se passe au Hall Of Presidents ? » ai-je demandé.

Lil m'a décoché un regard d'avertissement. Elle avait cédé le Hall aux adhocs de Debra car c'était le seul moyen d'éviter de sembler porter une attention puérilement minime au tout-puissant whuffie. Elle devait désormais maintenir l'illusion d'une coopération bon enfant… ce qui impliquait de ne pas piquer d'informations sensibles à Debra en regardant par-dessus son épaule, de ne pas sauter sur le moindre prétexte pour dénigrer son travail.

Tim nous a gratifiés du même demi-sourire que celui par lequel il m'avait salué. Sur ses traits lisses et pointus, cela semblait presque irrésistiblement mignon. « On s'en sort bien, je pense. Debra louchait

sur le Hall depuis des années, à l'époque, avant de partir en Chine. On remplace tout par des liaisons satellite à large bande avec des gestalts des vies de chacun des présidents : unes de journaux, discours, biographies synthétisées, papiers personnels. Ça revient à avoir chaque président *à l'intérieur* de soi, à récupérer l'image-mémoire de chacun en quelques secondes. Debra dit qu'on va vous flasher les présidents dans la tête ! » Ses yeux ont étincelé dans le crépuscule.

Ayant récemment eu le droit à mon propre flashage cérébral, la description de Tim a touché une corde sensible. Ma personnalité semblait un peu perdue dans mon esprit, comme mal fixée. Paradoxalement, y adjoindre la gestalt d'une cinquantaine de présidents paraissait séduisant.

« Ouah, ai-je dit, ça semble géant. Qu'est-ce que vous avez l'intention de faire du bâtiment ? » Le Hall arborait une calme dignité patriotique copiée sur celle d'une centaine de bâtiments officiels des défunts États-Unis d'Amérique. Y toucher reviendrait à redessiner la bannière étoilée.

« Ce n'est pas vraiment mon domaine, nous a confié Tim. Je suis programmeur. Mais je peux demander à un des concepteurs de vous filer quelques plans, si vous voulez.

— Ce serait super, a dit Lil en me prenant par le coude. Mais je crois qu'on devrait rentrer, maintenant. »

Lille a commencé à me tirer à l'écart. Dan m'a pris l'autre coude. Derrière Lil, le Liberty Belle brillait dans le crépuscule comme un fantomatique gâteau de mariage.

« Dommage, s'est désolé Tim. Mes adhocs vont travailler toute la nuit sur le nouveau Hall. Je suis sûr qu'ils auraient aimé que vous passiez. »

L'idée s'est emparée de moi. J'irais dans le camp ennemi, je m'assiérais près de leur feu, j'apprendrais leurs secrets. « C'est une idée *géniale* ! » me suis-je exclamé, trop fort. Ma tête bourdonnait un peu. Les mains de Lil sont retombées le long de son corps.

« Mais on se lève tôt, demain matin, a-t-elle contré. Tu travailles à huit heures, et il faut que j'aille en ville pour les courses. » Elle mentait, mais pour me faire comprendre que mon idée ne lui semblait pas bonne. Ma foi était cependant inébranlable.

« Je suis de l'équipe de huit heures ? Aucun problème… je serai là. Je prendrai une douche vite fait le matin au Contemporary avant de revenir en monorail à temps pour me costumer. D'accord ? »

Dan a tenté sa chance. « Mais, Jules, on voulait dîner à la Table Royale de Cendrillon, tu te souviens ? J'ai réservé.

— Oh, on pourra y manger un autre jour, ai-je répliqué. C'est une super-occasion. »

Dan a capitulé. « Pour sûr. Ça t'ennuie si je t'accompagne ? »

Lil et lui ont échangé des regards lourds de sens que j'ai interprétés comme *s'il veut faire l'idiot, il faut vraiment que l'un de nous reste avec lui.* J'avais cessé de m'en soucier… j'allais affronter le lion dans sa tanière !

Tim ne semblait rien remarquer. « Alors c'est réglé ! En route. »

Sur le chemin du Hall, Dan n'a cessé de sonner ma cochlée et moi de le renvoyer directement sur ma boîte vocale. Tout en bavardant avec Tim et lui. J'étais déterminé à compenser ma déroute avec Tim dans la Mansion, à le rallier à moi.

L'équipe de Debra était installée dans les fauteuils sur scène, et les Animatroniques des présidents soigneusement empilés dans les coulisses. Affalée dans le fauteuil de Lincoln, la tête paresseusement inclinée, Debra tendait les jambes devant elle. L'habituelle odeur d'ozone et de propreté du Hall avait cédé la place à celle de sueur et d'huile de machine, à la puanteur d'une adhoc travaillant toute la nuit. Il avait fallu quinze ans pour concevoir puis construire le Hall, et quelques jours seulement pour le démolir.

Debra était « au naturel » : elle avait toujours son visage de naissance, même si celui-ci avait connu des dizaines de régénérations après ses morts. Un visage patricien, cireux, long, avec un nez fait pour vous obliger à baisser les yeux. Elle était au moins aussi âgée que moi, malgré ses vingt-deux ans apparents. Elle me donnait l'impression d'avoir choisi cet âge pour ses réserves d'énergie illimitées.

Elle n'a pas daigné se lever à mon approche, se contentant de me saluer d'un vague hochement de tête. Les autres adhocs, divisés en petits groupes, restaient penchés sur leurs terminaux. Tous avaient le masque de raton laveur, l'expression de fanatique manquant de sommeil, même Debra, qui réussissait à avoir l'air à la fois nonchalante et emballée.

C'est toi qui m'as fait tuer ? me suis-je demandé en la regardant. Après tout, elle était morte des dizaines, voire des centaines de fois. Ça n'avait peut-être pas beaucoup d'importance pour elle.

« Salut, ai-je lancé d'un ton joyeux. Tim nous a proposé de nous faire visiter ! Tu connais Dan, je crois ? »

Debra lui a adressé un hochement de tête. « Oui, bien sûr. Dan et moi sommes copains, pas vrai ?

— Bonsoir, Debra », a répondu Dan avec un impassible visage de joueur de poker.

Depuis que Lil l'avait mis au courant des menaces pesant sur la Mansion, il fréquentait les adhocs de Debra afin d'essayer de récupérer des informations utiles pour nous. Ils le savaient, bien entendu, mais Dan était un garçon plutôt charmant qui travaillait comme un forcené,

aussi le toléraient-ils. Il semblait toutefois avoir franchi les bornes en m'accompagnant, comme si ma présence faisait voler en éclats l'aimable fiction selon laquelle il appartenait davantage à l'adhoc de Debra qu'à celle de Lil.

« Je peux leur montrer la démo, Debra ? » s'est enquis Tim.

Debra a levé un sourcil. « Bien entendu, pourquoi pas. Ça va vous plaire, les gars. »

Tim nous a fait passer dans les coulisses, là où, avant, Lil et moi travaillions sur les Animatroniques et nous pelotions en douce. Tout avait été démoli, rangé, empilé. Ils n'avaient pas perdu une seconde… ils avaient passé la semaine à démanteler une attraction en place depuis plus d'un siècle. La gaze sur laquelle on projetait normalement certaines parties du spectacle gisait sur le sol, maculée de crasse, d'empreintes de pied, d'huile.

Tim m'a montré un terminal de sauvegarde à demi assemblé. L'appareil n'avait pas de boîtier et un grand nombre de claviers sans fil, de pointeurs et de gants étaient éparpillés autour. On aurait dit un prototype.

« Voilà notre liaison montante. Pour l'instant, on a une démo qui tourne dessus : un vieux discours de Lincoln, avec le montage sur la guerre de Sécession. Branchez-vous sur l'accès visiteurs, que je vous transfère l'image-mémoire. C'est dément. »

J'ai activé ma VTH et me suis connecté sur l'accès visiteurs. Quand Tim a pointé un doigt vers le terminal, mon cerveau s'est empli de l'essence de Lincoln : la moindre nuance de son discours, ses tics gestuels méticuleusement recensés, ses verrues, sa barbe, son pardessus. Un moment, j'ai presque eu l'impression *d'être* Lincoln, puis cette impression s'est évanouie. Mais je sentais s'attarder sur ma langue le goût cuivré du tir d'artillerie et du tabac à chiquer.

J'ai reculé en chancelant. Mon esprit fourmillait de sensations flashées, de sensations riches et détaillées. J'ai compris tout de suite que le Hall Of Presidents de Debra aurait du succès.

Dan a lui aussi testé la liaison. Tim et moi avons vu l'émerveillement remplacer le scepticisme sur son visage. Tim m'a regardé d'un air interrogateur.

« C'est vraiment bien, ai-je convenu. Vraiment, vraiment bien. Émouvant. »

Tim a rougi. « Merci ! C'est moi qui ai programmé la gestalt… c'est ma spécialité. »

Debra a pris la parole dans son dos… elle s'était approchée pendant que Dan testait la démo. « J'ai eu l'idée à Pékin, au moment où je mourais beaucoup. Se faire implanter des souvenirs, ça a un côté merveilleux, comme si on façonnait vraiment son cerveau. J'adore la clarté synthétique de tout ça. »

Tim a fait la moue. « Ça n'a rien de synthétique, a-t-il affirmé en se tournant vers moi. C'est agréable et feutré, non ? »

Sentant la présence d'écueils politiques, je préparais ma réplique quand Debra a dit : « Tim n'arrête pas d'essayer de rendre tout ça plus impressionniste, moins informatique. Il a tort, bien entendu. On ne cherche pas à simuler la visualisation du spectacle… on veut la *transcender.* »

Tim a hoché la tête à contrecœur. « La transcender, bien entendu. Mais on fait ça en rendant l'expérience *humaine,* en mettant un instant les gens dans la peau des présidents. Ça fonctionne à l'empathie. Quel intérêt de flasher une poignée de faits austères dans le cerveau de quelqu'un ? »

4

Cette soirée au Hall Of Presidents m'a convaincu de trois choses :

1/ les gens de Debra m'avaient bel et bien fait assassiner, rien à foutre de leurs alibis ;

2/ ils me feraient tuer à nouveau, quand viendrait pour eux le moment de s'en prendre à la Haunted Mansion ;

3/ une attaque préventive représentait notre seul espoir de sauver celle-ci : il fallait les frapper de toutes nos forces, là où ça leur ferait mal.

Dan et moi avions eu le droit à huit heures de précision d'insecte dans le Hall Of Presidents, l'équipe de Debra travaillant dans une coopération bien rodée par les problèmes rencontrés à Pékin. Debra passait d'un groupe à l'autre, suggérant autant par son langage corporel que par ses mots, laissant dans son sillage des regains d'activité inspirée.

C'est cette précision qui m'a convaincu du premier point. Une adhoc aussi soudée ne reculerait devant rien qui puisse l'avantager. Une adhoc ? Bordel, appelons-la par son nom : une armée.

Le point deux m'est apparu quand j'ai testé la construction de Lincoln, achevée vers trois heures du matin par Tim après d'intenses délibérations avec Debra. La marque d'une grande attraction est d'être encore meilleure la deuxième fois, quand vous commencez à prendre conscience des détails et des fioritures. La Mansion regorgeait ainsi de petits trucs et de petites ruses qui se glissaient dans votre ressenti à chaque nouveau passage.

Refrénant à grand-peine sa fierté, Tim agitait nerveusement les pieds lorsque je me suis connecté sur l'accès visiteurs. Il a téléchargé l'application dans mon répertoire public, application que j'ai lancée avec circonspection.

Dieu ! Dieu, Lincoln, l'artillerie, l'éloquence, la charrue, les mules, les pardessus ! Ça m'a renversé, m'a estomaqué, s'est écrasé au fond de mon crâne et y a rebondi. La première fois, j'avais eu une impression d'ordre, de récit, mais là, c'était une gestalt, un tout rassemblé et indifférencié, qui m'emplissait et se déversait en moi. J'ai eu un instant de panique quand l'essence de Lincoln a semblé menacer ma propre personnalité, mais juste au moment où j'allais me retrouver submergé, ça a reculé, laissant dans son sillage une décharge d'endorphine et d'adrénaline qui m'a donné envie de bondir.

« Tim, ai-je réussi à articuler. Tim ! C'était… » Les mots m'ont manqué. J'ai eu envie de le serrer dans mes bras. Que ne pourrions-nous pas faire pour la Mansion avec ce truc ! Quelle élégance ! Implanter directement l'expérience sans avoir besoin de recourir aux

yeux aveugles et stupides, aux oreilles sourdes et grossières.

Ravi, Tim rayonnait, et Debra sur son trône a eu un hochement de tête solennel. « Ça t'a plu ? » a demandé Tim. J'ai hoché la tête avant de regagner en titubant le fauteuil dans lequel Dan dormait, la tête renversée en arrière, la gorge vibrant d'un léger ronflement.

Petit à petit, la raison a réintégré mon esprit et, avec elle, la colère. Comment osaient-ils ? Les merveilleux compromis de technologie et d'argent qui nous avaient donné les attractions Disney – qui procuraient elles-mêmes du plaisir au monde depuis plus d'un siècle – ne pourraient jamais concurrencer pied à pied le projet sur lequel ils travaillaient.

Mes poings se sont serrés sur mes genoux. Pourquoi ne pouvaient-ils pas faire ça ailleurs, bordel ? Pourquoi fallait-il qu'ils détruisent tout ce que j'aimais pour réaliser ça ? Ils pourraient construire cette technologie n'importe où… la distribuer par le réseau afin qu'on puisse y accéder de son salon !

Sauf que ça ne leur conviendrait jamais. Le faire dans le Hall valait mieux pour ce bon vieux whuffie… ils réaménageraient Disney World et le dirigeraient, une seul adhoc là où trois cents avaient jusque-là prospéré, exploitant en douceur un parc deux fois plus grand que l'île de Manhattan.

Je me suis relevé, je suis sorti du théâtre pour me retrouver sur Liberty Square puis dans le Parc. Celui-ci s'était rafraîchi sans sécher, aussi un froid humide m'est-il remonté le long de la colonne avant de venir me coller mon haleine dans la gorge. Je me suis retourné pour observer le Hall Of Presidents, sobre et massif comme il l'était depuis mon enfance et même avant, monument aux Imagineers qui avaient anticipé, et inspiré, la Société Bitchun.

J'ai appelé Dan, qui ronflait toujours à l'intérieur, pour le réveiller. Il a poussé un grognement inintelligible dans ma cochlée.

« C'est eux qui l'ont fait… qui m'ont tué. » J'en étais certain, et ravi. Ça me facilitait la tâche pour la prochaine étape.

« Oh, mon Dieu. Ils ne t'ont pas tué… ils ont proposé leurs sauvegardes, tu te souviens ? Ils n'auraient pas pu le faire.

— N'importe quoi, putain ! » Je criais dans la nuit déserte. « N'importe quoi ! Ils l'ont fait, et ils se sont démerdés pour modifier leurs sauvegardes. C'est forcé. Tout est trop propre et net. Sinon, comment auraient-ils pu avancer si vite et si loin avec le Hall ? Ils savaient que ça allait arriver, ils ont planifié une perturbation et ils se sont installés. Tu ne crois quand même pas qu'ils avaient ces plans juste par hasard et qu'ils les ont appliqués dès que possible ? »

Dan a grogné et j'ai entendu ses articulations craquer. Il devait s'étirer. Le Parc respirait autour de moi, bruit d'équipes de maintenance s'activant dans la nuit. « C'est ce que je crois.

Manifestement, toi, non. Ça nous est déjà arrivé de ne pas être d'accord. Bon, et maintenant ?

— Maintenant, on sauve la Mansion, ai-je dit. Maintenant, on contre-attaque.

— Oh, merde. »

Je dois bien admettre que, quelque part, il n'avait pas tort.

Ma chance s'est présentée plus tard dans la semaine. Les adhocs de Debra ont annoncé avec ostentation une avant-première spéciale du nouveau Hall pour les autres adhocs du Parc : la frime habituelle consistant à admettre les personnes les plus influentes du Parc bien avant d'avoir exterminé les derniers bogues. Une démo sans accrocs provoquerait le genre de réactions impressionnées garantissant un soutien pendant les dernières mises au point, un échec pourrait signifier la fin. Beaucoup de monde dans le Parc gardait de l'affection pour le Hall Of Presidents, sentiment que les équipes de Debra auraient à prendre en compte dans leur prestation.

« Je vais le faire pendant la démo », ai-je averti Dan tout en conduisant ma voiturette de la maison jusqu'au parking des castmembers. Je lui ai glissé un coup d'œil pour évaluer sa réaction. Il affichait son visage de joueur de poker.

« Je ne dirai rien à Lil, ai-je poursuivi. Mieux vaut qu'elle ne sache rien… pour pouvoir nier de manière vraisemblable.

— Et moi ? Je n'ai pas besoin de nier de manière vraisemblable ?

— Non, ai-je affirmé. Tu n'en as pas besoin. Tu ne fais pas partie de l'adhoc. Tu pourras prétendre avoir travaillé à ton compte… avoir pété les plombs. »

Je savais que ce n'était pas loyal. Dan était venu remonter son whuffie et, si je l'impliquais dans mon vilain complot, il faudrait qu'il recommence de zéro. Ce n'était pas honnête, mais je m'en fichais. Je savais que nous nous battions pour notre survie. « C'est le bien contre le mal, Dan. Tu ne veux pas être une post-personne. Tu veux rester humain. Les attractions sont humaines. Chacun de nous les ressent à sa manière. Nous sommes physiquement en elles, elles communiquent avec nous par l'intermédiaire de nos sens. Ce que Debra et ses copains préparent… c'est une saloperie du genre ruche mentale. Implantation directe de pensées ! Nom de Dieu, ce n'est pas du ressenti, c'est du lavage de cerveau ! Il faut que tu le saches. » Je plaidais, j'argumentais autant pour moi que pour lui.

Je lui ai jeté un nouveau coup d'œil tandis que nous glissions sur les routes secondaires de Disney, bordées de pins de Floride moites et de panneaux de signalisation d'un violet irréprochable. Dan semblait songeur, comme à l'époque où je l'avais connu à Toronto. Une partie de ma tension s'est dissipée. Il y réfléchissait… j'avais réussi à

l'atteindre.

« Jules, tu as eu de meilleures idées. » Mon cœur s'est serré et Dan m'a tapoté l'épaule. Il avait le don de me mettre à l'aise, même en me traitant d'idiot. « En supposant que Debra ait commandité ton assassinat… et tu sais comme moi que ce n'est pas certain. Même dans ce cas, donc, on a de meilleurs moyens à notre disposition. Améliorer la Mansion, concurrencer Debra pied à pied, voilà qui est intelligent. On laisse passer un peu de temps, et on peut lui en remontrer, reprendre le Hall… et même les Pirates, ça la ferait vraiment chier. Bordel, si on arrive à prouver que c'est elle qui t'a fait assassiner, on peut la virer tout de suite. Le sabotage ne te fera aucun bien. Tu as des tonnes d'autres possibilités.

— Mais aucune d'assez rapide, ni de satisfaisante sur le plan émotionnel. Ma méthode a des *couilles,* putain ! »

Nous avons atteint le parking des castmembers, j'ai garé la voiturette dans un emplacement et suis descendu avant qu'elle ait pu sortir sa bitte de rechargement. J'ai su que Dan me suivait en l'entendant claquer sa portière.

Nous sommes entrés d'un pas résolu dans les utilidors. Je suis passé devant les caméras, conscient qu'elles archiveraient mon image, enregistreraient ma présence. J'avais choisi mon minutage avec soin : j'arrivais à midi pile comme chaque fois que je venais observer la dynamique des foules par temps chaud. La semaine précédente, j'avais pris soin de venir deux fois à cette heure, et de traîner à l'intendance avant de monter sur le pont. Le délai entre mon arrivée en voiturette et mon apparition à la Mansion n'aurait rien de suspect.

Dan me collait aux talons quand j'ai obliqué vers l'intendance avant de me plaquer au mur, dans l'angle mort de la caméra. À mes débuts dans le Parc, quand je courtisais Lil, elle m'avait montré l'A-Vac, le vieux système pneumatique d'évacuation des déchets, qui ne servait plus depuis les années 1920. Tout le monde savait que les gamins grandissant dans le Parc exploraient ces tubes, à l'intérieur desquels flottait encore plus ou moins l'odeur des sacs-poubelle qu'ils expulsaient autrefois à cent kilomètres-heure dans la décharge située en périphérie de la propriété, mais qui, pour un gamin agile et courageux, constituaient un merveilleux pays souterrain à explorer quand les expériences hypercontrôlées du Parc perdaient de leur lustre.

J'ai ouvert l'entrée de service avec un sourire méchant. « S'ils ne m'avaient pas tué, ai-je soufflé à Dan, j'aurais gardé mon ancien corps qui ne serait sans doute pas assez souple pour rentrer là-dedans. Quelle ironie, hein ? »

Je n'ai pas attendu sa réponse pour me glisser à l'intérieur et entamer ma progression jusque sous le Hall Of Presidents.

En concevant mon plan, j'avais réfléchi à tous les détails imaginables, sauf un, auquel je n'ai pensé qu'après quarante minutes dans le tube pneumatique, les bras tendus devant moi et les jambes allongées comme un nageur.

Comment allais-je atteindre mes poches ?

Plus particulièrement, comment allais-je, alors que je ne pouvais même pas plier les bras, récupérer mon pistolet ORHE rangé dans ma poche revolver ? Ce générateur d'Ondes Radio à Haute Énergie était indispensable à mon plan : j'allais faire traverser le sol du Hall Of Presidents à son étroit rayon directionnel afin de fondre la moindre petite saloperie électronique non blindée dans les installations. L'idée avait commencé à germer pendant la première démo de Tim, en voyant tous ces prototypes dispersés en coulisses, sans leurs capots, prêts à être bricolés. Non protégés.

« Dan, ai-je appelé d'une voix bizarrement étouffée par les parois.

— Ouais ? »

Il avait gardé le silence pendant tout le trajet et je n'avais eu comme indice de sa laborieuse progression dans le tube obscur que le bruit de frottement de ses coudes.

« Tu peux atteindre ma poche revolver ?

— Oh, merde.

— Nom de Dieu, ai-je pesté, garde tes putains de commentaires pour toi. Tu peux l'atteindre, oui ou non ? »

Je l'ai entendu grogner en approchant dans le tube, puis j'ai senti sa main m'agripper le mollet. Sa poitrine n'a pas tardé à m'écraser les jambes tandis que sa main me tripotait le fondement.

« J'y arrive », a-t-il assuré. Son ton m'indiquait qu'il n'avait pas vraiment apprécié ma réprimande, mais j'étais trop concentré pour envisager de m'excuser, malgré ce qui devait être en train d'arriver à mon whuffie tandis que Dan sentait sa colère monter.

Il a réussi à extraire le pistolet – un étroit cylindre de la longueur de ma paume – de ma poche. « Et maintenant ? a-t-il demandé.

— Tu arrives à me le passer ? »

Dan a rampé plus haut, par-dessus moi, mais est vite resté coincé quand sa cage thoracique s'est cognée à mes muscles fessiers. « Je ne peux pas aller plus loin, a-t-il affirmé.

— Bon, alors il faudra que ce soit toi qui tires. »

J'ai retenu ma respiration. Le ferait-il ? Provoquer soi-même la destruction n'était pas la même chose que de me servir simplement de complice.

« Oh, Jules…

— Réponds juste par oui ou non, Dan. Je ne veux rien entendre d'autre. »

Je bouillais de rage… contre moi-même, contre Dan, contre

Debra, contre toute cette foutue situation.

« D'accord.

— Bien. Règle-le à la dispersion maximale et pointe-le droit vers le haut. »

Je l'ai entendu enlever la sécurité, j'ai senti un grésillement parasite dans l'air, et voilà. Le pistolet ne pouvait tirer qu'un coup, je l'avais confisqué à un visiteur malveillant dix ans plus tôt, à l'époque où ils avaient connu une vogue passagère.

« Ne le lâche pas », ai-je dit. Je n'avais nullement l'intention de laisser une telle preuve derrière moi. J'ai repris ma reptation jusqu'à la prochaine trappe de service, près du parking, où j'avais caché des vêtements de rechange pour Dan et moi.

Nous sommes revenus juste avant le début de la démo. Les adhocs de Debra se tenaient en rangs sur la mezzanine à l'intérieur du Hall Of Presidents, tandis que divers castmembers influents d'autres adhocs remplissaient la zone pré-spectacle à sa capacité optimale.

Dan et moi sommes arrivés au moment où Tim barrait l'accès avec un cordon de velours. Il m'a serré la main avec un sourire sincère, et je lui ai rendu son sourire, débordant de bons sentiments maintenant que je savais qu'il allait se planter en beauté. J'ai retrouvé Lil et ai glissé ma main dans la sienne en entrant dans l'auditorium, qui, comme une voiture neuve, sentait le shampooing à moquette et l'électronique récente.

Nous nous sommes assis. Je n'ai pu m'empêcher d'agiter nerveusement le genou de haut en bas pendant que Debra, vêtue du pardessus et du haut-de-forme de Lincoln, prononçait un bref discours. Une espèce de matériel de diffusion occupait désormais la scène, qui leur servirait à communiquer leur application à l'ensemble de l'assistance en une seule et phénoménale salve.

Debra a terminé son discours et est descendue de scène sous des applaudissements polis. Ils ont lancé la démo.

Il ne s'est rien passé. J'ai retenu de mon mieux un sourire suffisant quand je m'en suis aperçu. Ni timbre dans ma cochlée signalant l'arrivée d'un nouveau fichier dans mon répertoire public, ni afflux de sensations, rien. Je me suis tourné vers Lil pour faire une remarque arrogante, mais elle avait les yeux fermés, la bouche pendante et la respiration haletante. Tous les autres castmembers de notre rangée affichaient la même expression de concentration extrême et stupéfaite. J'ai appelé une VTH de diagnostic.

Rien. Aucun diagnostic. Pas de VTH. J'ai réinitialisé à froid.

Rien.

J'étais hors ligne.

Hors ligne, je suis sorti du Hall Of Presidents. Hors ligne, j'ai pris Lil par la main pour l'emmener dans la zone de chargement du Liberty Belle, où nous avions l'habitude de nous rendre pour nos discussions privées. Hors ligne, je lui ai piqué une cigarette.

Lil était bouleversée… même hors ligne et par conséquent dans un brouillard de perplexité, je m'en suis aperçu. Des larmes lui perlaient au coin des yeux.

« Pourquoi tu ne m'as rien dit ? » a-t-elle demandé après avoir passé un bon moment à regarder le reflet de la lune sur la rivière.

« À quel propos ? ai-je bêtement interrogé.

— Ils sont vraiment bons. Ils sont même davantage. Ils sont meilleurs que nous. Oh, mon Dieu. »

Hors ligne, je n'avais ni statistiques ni signaux pour m'assister dans cette discussion. Hors ligne, j'ai essayé sans aide. « Je ne pense pas. Je ne pense pas qu'ils aient une âme, je ne pense pas qu'ils aient une histoire, je ne pense pas qu'ils aient le moindre lien avec le passé. Le monde a grandi chez Disney… les gens viennent autant pour la continuité que pour le divertissement.

C'est ce que nous leur fournissons. » Je suis hors ligne, et pas eux ? Que s'était-il passé, bordel ?

« Ça va aller, Lil. Il n'y a rien là-dedans qui soit meilleur que nous. C'est différent et nouveau, mais pas meilleur. Tu le sais bien… tu as passé plus de temps que n'importe qui dans la Mansion, tu connais les perfectionnements apportés, tu sais le travail que ça représente. Comment un truc concocté en quelques semaines pourrait-il être meilleur que ce que nous entretenons depuis tant d'années ? »

Elle s'est essuyé les yeux avec le revers de sa manche et m'a souri. « Désolée. » Elle avait le nez rouge et les yeux bouffis, et ses taches de rousseur avaient blêmi sur ses joues rubicondes. « Désolée… c'est juste difficile à supporter. Tu as peut-être raison. Et même si tu as tort… eh bien, c'est la manière de fonctionner d'une méritocratie, non ? Le meilleur survit, tout le reste se voit supplanté.

« Oh, merde, je déteste la tête que j'ai quand je pleure. Allons les féliciter. »

Je l'ai prise par la main, assez satisfait d'avoir réussi à lui remonter le moral sans assistance artificielle.

Dan avait disparu quand Lil et moi sommes montés sur la scène du Hall, où les adhocs de Debra fêtaient leur succès en partageant un caillou de crack avec un groupe de sympathisants. Débarrassée de son haut-de-forme et de son pardessus, Debra semblait extrêmement détendue, avec la pipe entre les dents et les bras autour des épaules de deux de ses camarades.

Elle a souri sans desserrer les lèvres quand Lil et moi avons

bredouillé quelques compliments manquant de sincérité, puis a hoché la tête et inspiré profondément quand Tim a approché un chalumeau du fourneau de la pipe.

« Merci », a-t-elle dit, laconique. « C'était un travail d'équipe. » Elle a serré ses camarades contre elle, manquant leur cogner la tête l'un contre l'autre.

« Quel est votre planning, maintenant ? » a demandé Lil.

Debra s'est lancée dans un long laïus sur les chemins critiques, les étapes importantes, les réunions nécessaires, et j'ai cessé de l'écouter. Les adhocs adoraient ce genre de trucs de gestion de projet. J'ai regardé mes pieds, puis le plancher, et me suis aperçu qu'il ne s'agissait pas du tout d'un plancher, mais d'un grillage de cuivre recouvert d'une peinture imitation bois… d'une cage de Faraday, en d'autres termes. Voilà pourquoi le pistolet ORHE n'avait rien donné, voilà pourquoi ça ne les avait pas gênés de laisser leurs ordinateurs ouverts pendant qu'ils travaillaient. J'ai suivi des yeux ce blindage en cuivre et constaté qu'il entourait toute la scène jusqu'au plafond, dans lequel il disparaissait. Une fois encore, j'ai été frappé par le degré de perfectionnement atteint par les adhocs de Debra, par la manière dont leur épreuve du feu en Chine les avait armés contre le genre de micmacs de seconde zone que pouvaient inventer des rigolos de Floride… comme moi.

J'estimais par exemple qu'aucun castmember du Parc, en dehors de la clique de Deb, n'aurait assez d'aplomb pour organiser un assassinat. Une fois parvenu à cette conclusion, j'ai compris que ce n'était qu'une question de temps avant qu'ils en organisent un autre, et un autre, et encore un autre. Ou tout ce dont ils pensaient pouvoir se tirer sans casse.

Debra a fini par achever son laïus, ce qui nous a permis, à Lil et à moi, de nous éloigner. Je me suis arrêté devant le terminal de sauvegarde dans le passage entre Liberty Square et Fantasyland. « Quand t'es-tu sauvegardée pour la dernière fois ? » ai-je demandé à Lil. S'ils pouvaient s'en prendre à moi, ils pourraient s'en prendre à n'importe lequel d'entre nous.

« Hier », a-t-elle répondu. Elle exsudait une lassitude extrême et ressemblait davantage à un visiteur saturé qu'à une infatigable castmember.

« Recommençons, d'accord ? On devrait vraiment se sauvegarder midi et soir… dans notre situation, on ne peut pas se permettre de perdre une demi-journée de travail, et encore moins une semaine. »

Lil a roulé des yeux. Il valait mieux éviter de se disputer avec elle quand elle était fatiguée, mais je ne pouvais pas laisser sa mauvaise humeur me faire renoncer à un point aussi important. « Tu peux te sauvegarder aussi souvent que ça si tu veux, Julius, mais ne me dis pas

ce que j'ai à faire, compris ?

— Allons, Lil… Ça ne prendra qu'une minute et je me sentirai beaucoup mieux… S'il te plaît ? »

Le ton geignard de ma voix m'a fortement déplu.

« Non, Julius. Non. Rentrons dormir un peu à la maison. Je veux travailler sur de nouveaux produits dérivés pour la Mansion… des trucs à collectionner, peut-être.

— Pour l'amour du ciel, est-ce vraiment trop demander ? Très bien. Attends-moi pendant que je me sauvegarde, dans ce cas, tu veux bien ? »

Lil a grogné et m'a décoché un regard plein de colère.

Je me suis approché du terminal en lançant le signal de sauvegarde. Il ne s'est rien passé. Ah oui, c'est vrai, j'étais hors ligne. Mon nouveau corps s'est couvert d'une sueur froide.

Lil s'est approprié le canapé dès notre retour à la maison, en marmonnant qu'elle voulait travailler sur de nouvelles idées de produits dérivés qu'elle avait eues. Je l'ai regardée avec colère subvocaliser et frapper sur un clavier virtuel, isolée de moi dans un coin. Je ne lui avais pas encore dit que j'étais hors ligne… cette difficulté personnelle semblait insignifiante, comparée aux crises qu'elle affrontait.

D'autant plus que je m'étais déjà retrouvé hors ligne par le passé, même si ça remontait à plus d'un demi-siècle, et, une fois sur deux, le système se rétablissait de lui-même après une bonne nuit de sommeil. Je pourrais toujours aller consulter un médecin au matin si la situation ne s'améliorait pas.

Je me suis donc glissé sous les draps et, quand ma vessie m'a tiré hors du lit au milieu de la nuit, j'ai dû aller dans la cuisine consulter notre vieille horloge à aiguilles pour savoir l'heure. Il était trois heures du matin, et depuis quand au juste avions-nous débarrassé la maison de toutes les horloges, aussi ?

Endormie sur le canapé, Lil a vaguement protesté quand j'ai essayé de la réveiller, aussi ai-je étalé une couverture sur elle avant de retourner me coucher tout seul.

Je me suis réveillé désorienté et ronchon, sans mon habituelle décharge matinale d'endorphine. De très frappants rêves de mort et de destruction se sont dissipés quand je me suis assis. Je préférais laisser mon inconscient fonctionner à sa guise, aussi avais-je depuis longtemps programmé mes systèmes pour me garder endormi durant les phases de sommeil paradoxal, sauf en cas d'urgence. La tête pleine du goût infect laissé par le rêve, je me suis traîné jusque dans la cuisine où Lil préparait du café.

« Pourquoi tu ne m'as pas réveillée, la nuit dernière ? s'est plainte

Lil à mon entrée. Je suis tout endolorie d'avoir dormi sur le canapé. »

Elle avait l'aspect vif et jovial de qui peut ordonner à son système nerveux de synthétiser à volonté endorphine et adrénaline. J'ai eu envie de cogner dans le mur.

« Tu ne voulais pas te lever », ai-je répondu avant de verser du café plus ou moins dans mon mug et de m'ébouillanter la langue avec.

« Et pourquoi te lèves-tu si tard ? Je comptais sur toi pour me remplacer au boulot… Mes idées de produits dérivés se précisent vraiment et je voulais passer à l'atelier d'Imagineering m'essayer à un peu de prototypage.

— J'peux pas. »

J'ai barbouillé de fromage une tranche de pain et remarqué une assiette pleine de miettes dans l'évier. Apparemment, Dan avait déjà mangé et quitté les lieux.

« Vraiment ? » a-t-elle demandé, et j'ai sérieusement commencé à perdre mon sang-froid. J'ai balancé l'assiette de Dan dans le lave-vaisselle et me suis enfoncé le pain dans le jabot.

« Oui. Vraiment. C'est ton boulot… fais-le ou fais-toi porter malade, bordel. »

Lil a cillé. En temps normal, il n'y avait pas plus gentil que moi le matin, du moins avec mes améliorations hormonales. « Qu'est-ce qui ne va pas, chéri ? » a demandé Lil en passant en mode castmember serviable. Cette fois, j'ai eu envie de taper ailleurs que dans le mur.

« Laisse-moi tranquille, d'accord ? Va t'amuser avec tes produits dérivés de merde. J'ai des choses sérieuses à faire, moi… au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, Debra est sur le point de vous bouffer et de se curer les dents avec vos os, toi et ta petite bande de courageux aventuriers. Nom de Dieu, Lil, rien ne te fout donc jamais en rage ? N'y a-t-il pas la moindre passion en toi, bordel ? »

Lil a pâli et j'ai senti mon ventre se serrer. Je n'aurais rien pu lui dire de pire.

Nous nous étions rencontrés quatre ans plus tôt, à un barbecue d'amis de ses parents, une espèce de fête entre castmembers. Elle avait alors tout juste dix-neuf ans – en apparence comme en réalité – et dégageait une impression de séduction pétillante qui m'a tout d'abord poussé à ne pas m'intéresser à elle, la prenant pour une autre de ces castmembers sans cervelle.

Par contre, j'ai trouvé fascinants ses parents, Tom et Rita. Avec d'autres, ils formaient l'adhoc originale qui s'était emparée du pouvoir à Disney World, dont ils avaient arraché le contrôle à une bande d'anciens actionnaires fortunés qui le géraient comme leur domaine privé. Rita avait un âge apparent d'une vingtaine d'années, mais irradiait une maturité et un attachement fougueux au Parc qui accentuait encore davantage la superficialité de sa fille.

Ils débordaient de whuffie, en quantité incommensurable, inutilisable. Dans un monde où même un raté au whuffie à zéro pouvait sans problème manger, dormir, voyager et accéder au Réseau, leur fortune suffisait largement pour accéder à volonté et aussi souvent qu'il leur plaisait aux quelques raretés restant sur terre.

La conversation a porté sur le premier jour, celui où ses copains et elle, vêtus de costumes et de badges nominatifs de fabrication artisanale, étaient entrés en masse après avoir découpé les tourniquets au chalumeau. Ils avaient investi les boutiques, les centres de contrôle, les attractions, d'abord par centaines puis, au fur et à mesure qu'on avançait dans cette chaude journée de juillet, par milliers. Les laquais des actionnaires – qui travaillaient au Parc pour pouvoir prendre part à la magie, même sans le moindre contrôle sur les décisions managériales – n'avaient opposé qu'une résistance de principe. La plupart avaient toutefois uni leur destin à celui des attaquants avant la fin de la journée, leur fournissant les codes de sécurité et leur portant assistance.

« Mais on savait que les actionnaires n'abandonneraient pas aussi facilement, a raconté la mère de Lil en sirotant sa limonade. On a fait fonctionner le Parc vingt-quatre heures sur vingt-quatre et sept jours sur sept pendant les deux semaines suivantes, histoire d'obliger les actionnaires, s'ils contre-attaquaient, à le faire devant les visiteurs. On s'était entendus avec quelques adhocs de lignes aériennes afin qu'ils proposent d'autres vols sur Orlando, ce qui a permis aux touristes de continuer à venir. » Elle a souri à ce souvenir, et son visage ainsi détendu ressemblait presque trait pour trait à celui de Lil. Il ne changeait qu'en parlant, le jeu des muscles lui donnant alors une expression plus âgée de quelques décennies.

« J'ai passé la plus grande partie de mon temps à tenir la boutique de produits dérivés de Madame Leota, devant la Mansion, à faire de grands sourires aux visiteurs en échangeant tout bas des méchancetés avec les actionnaires qui ne cessaient de vouloir me pousser dehors. Comme des dizaines de mes camarades, je dormais par roulements de trois heures dans un sac de couchage sur le sol de l'utilidor. Et c'est là que j'ai rencontré ce connard… » Elle a posé la main sur l'épaule de son mari « … qui s'était trompé de sac de couchage et n'a pas voulu en bouger quand je suis descendue dormir. Je me suis donc glissée à côté de lui, et tout le monde connaît la suite, comme on dit. »

Lil a roulé des yeux en produisant des bruits de haut-le-cœur. « Enfin, Rita, personne n'a besoin d'entendre cette partie-là de l'histoire. »

Tom lui a tapoté le bras. « Lil, tu es adulte… si tu n'aimes pas entendre raconter la manière dont tes parents se sont connus, tu peux soit aller t'asseoir ailleurs, soit sourire en prenant ton mal en patience.

Mais tu n'as pas à nous dicter le sujet de notre conversation. »

Lil nous a décoché à nous, les adultes, un regard de colère très juvénile et s'est éloignée avec ostentation. Rita l'a regardée faire en secouant la tête. « Il n'y a pas beaucoup de feu dans cette génération, a-t-elle regretté. Pas beaucoup de passion. C'est notre faute… Nous pensions que Disney World serait le meilleur endroit pour élever un enfant dans la Société Bitchun. On avait peut-être raison, mais… » Elle s'est interrompue et essuyé les mains sur les cuisses, geste que j'allais bientôt revoir régulièrement effectué par Lil. « J'imagine que l'époque manque de défis pour eux. Ils sont trop coopératifs. » Elle a ri et son mari lui a pris la main.

« On parle comme nos parents, a dit Tom. " Dans notre enfance, on n'avait pas tous ces nouveaux trucs pour prolonger la vie… On courait notre chance, comme les ours des cavernes et les dinosaures ! " » Tom préférait paraître plus âgé, quelque chose comme cinquante ans, avec des cheveux grisonnants autour des tempes et des rides de sourire autour des lèvres, afin de présenter aux visiteurs un air d'autorité sans menace. Parmi les adhocs de première génération, la coutume voulait que les castmembers féminins aient une apparence jeune et les masculins une apparence plus âgée. « Nous ne sommes guère qu'un couple de fondamentalistes Bitchun, j'imagine. »

Lil les a interpellés depuis une conversation proche : « Ils vous racontent quelle bande de chiffes molles on est, Julius ? Quand vous en aurez marre, pourquoi ne pas venir ici fumer un peu ? » J'ai remarqué qu'une pipe à crack circulait parmi ses comparses.

« Pour quoi faire ? a soupiré la mère de Lil.

— Oh, je ne sais pas si c'est mauvais à ce point », ai-je dit, quasiment mes premières paroles de l'après-midi.

J'avais douloureusement conscience de n'avoir été invité que par courtoisie, n'étant qu'un des multiples aspirants qui affluaient chaque année à Orlando en rêvant de se trouver une place parmi les cliques dirigeantes. « Une chose est sûre, ils sont dévoués à l'entretien du Parc. La semaine dernière, j'ai fait l'erreur de soulever une barrière de canalisation de file d'attente, au Jungle Cruise, et un castmember qui ne devait pas avoir plus de dix-huit ans m'a fait un sermon très sérieux sur le bon fonctionnement du Parc. Je pense que la création de bitchunerie ne les passionne pas autant que nous, ils n'en ont pas besoin, mais ils ne manquent pas d'énergie pour la maintenir. »

La mère de Lil m'a longuement regardé, ce qui m'a mis un peu mal à l'aise. Je me suis demandé si je l'avais offensée.

« Je veux dire, on ne peut pas être révolutionnaire une fois la révolution terminée, pas vrai ? Ne nous sommes-nous pas battus pour que des gamins comme Lil n'aient pas à le faire ?

— C'est marrant que vous disiez ça, a estimé Tom en me

regardant de la même manière que son épouse. Nous en discutions justement hier. Nous envisagions… » Il a inspiré et jeté un coup d'œil à sa femme, qui a hoché la tête. « … de nous mettre en temps mort. Un moment, du moins. Pour voir à quel point les choses changent en cinquante ou cent ans. »

J'ai ressenti une déception mêlée de honte. Pourquoi perdais-je mon temps à bavasser avec ces deux personnes qui ne seraient pas là au moment de voter mon admission ? J'ai écarté cette pensée dès qu'elle m'est venue… Je discutais avec elles parce qu'elles étaient sympas. On n'était pas obligé de se limiter à des conversations stratégiquement importantes.

« En temps mort, vraiment ? » Je me souviens avoir alors pensé à Dan, à ses considérations sur la lâcheté intrinsèque du temps mort, sur le courage d'en finir quand on s'estimait obsolète. Il m'avait réconforté un jour, quand mon dernier parent vivant, mon oncle, avait choisi de s'endormir trois mille ans. Né avant Bitchun, mon oncle n'avait jamais vraiment pris le coup. Il représentait toutefois le dernier lien avec ma famille, avec mon premier âge adulte et ma seule enfance. Dan m'avait emmené à Ganonoque où nous avions passé la journée à bondir dans la campagne en bottes de sept lieues, à naviguer loin au-dessus des lacs des Mille-Îles et du formidable tapis flamboyant des feuilles d'automne. Nous avions terminé la journée dans une communauté laitière de sa connaissance qui fabriquait encore du fromage avec du lait de vache. Mille odeurs s'y mêlaient, et nous avions bu des bouteilles de cidre fort avec une fille dont j'ai oublié le nom depuis longtemps mais dont le rire exubérant me restera toujours en mémoire. Et ce n'était pas si important, alors, que mon oncle se soit endormi pour trois millénaires, parce que, quoi qu'il arrive, il y avait les feuilles, les lacs, le vigoureux crépuscule couleur sang et le rire de la fille.

« Vous en avez parlé à Lil ? »

Rita a secoué la tête. « En fait, c'est juste une idée. On ne veut pas l'inquiéter. Elle n'est pas très douée pour les décisions difficiles… comme tous ceux de sa génération. »

Ils ont changé de sujet peu après, et j'ai senti de la gêne, j'ai compris qu'ils m'en avaient trop dit, davantage qu'ils n'en avaient eu l'intention. En m'éloignant, je suis tombé sur Lil et ses jeunes amis, et nous avons fumé un peu et nous nous sommes câlinés un peu.

Peu de temps après, je travaillais à la Haunted Mansion, Tom et Rita étaient dans des vases canopes à Kissimmee avec comme instructions de ne pas les réveiller avant que leurs newsbots aient rassemblé suffisamment de matériel pour que ça en vaille la peine, et Lil et moi venions de nous mettre en couple.

Lil avait du mal à accepter que ses parents aient opté pour le

temps mort. Elle le ressentait comme une gifle, un reproche adressé à elle-même et à sa génération de castmembers qui s'agitaient sens cesse avec un indécrottable optimisme.

Nom de Dieu, Lil, rien ne te fout donc jamais en rage ? N'y a-t-il pas la moindre passion en toi, bordel ?

Ces mots ont franchi mes lèvres avant que je m'en aperçoive, et Lil, qui avait quinze pour cent de mon âge et aurait donc pu être mon arrière-petite-fille, Lil, mon amante et ma meilleure amie, Lil qui m'avait parrainé dans l'adhocratie de Liberty Square, Lil est devenue pâle comme un linge, a tourné les talons, est sortie de la cuisine et montée dans sa voiturette pour aller au Parc reprendre son travail.

Je suis retourné me coucher et observer les paresseuses rotations du ventilateur de plafond. Je me sentais merdeux.

5

Quand je suis enfin retourné au Parc, trente-six heures plus tard, Lil n'était pas revenue à la maison. Si elle avait essayé d'appeler, elle avait obtenu ma boîte vocale… je ne pouvais pas répondre à mon téléphone. J'apprendrais par la suite qu'elle n'avait pas essayé de me joindre du tout.

J'ai occupé ces trente-six heures tour à tour à broyer du noir, à boire et à élaborer de terribles et irrationnelles vengeances contre Debra pour m'avoir tué, pour avoir détruit mon couple, pris mon bien-aimé Hall Of Presidents (du moins le chérissais-je après coup) et menacé la Mansion. Malgré mes idées confuses, j'avais conscience de me montrer très peu productif et ne cessais de me promettre de me secouer, de prendre une douche, d'avaler des dégrisants et d'aller reprendre le travail à la Mansion.

Je rassemblais justement l'énergie nécessaire quand Dan est entré.

« Nom de Dieu », a-t-il lâché, stupéfait. Je suppose que je ne devais guère paraître ragoûtant, affalé en sous-vêtements sur le canapé, pas frais, flasque, les yeux injectés de sang.

« Salut Dan. Ça roule ? »

Il m'a décoché un de ses regards désabusés brevetés et j'ai eu l'impression de la même inversion de rôles qu'à l'université de Toronto, à l'époque, quand il était devenu l'autochtone et moi l'intrus. C'était lui le type équilibré à la beauté désabusée et moi le lamentable demandeur ayant épuisé tout son capital de réputation. Par habitude, j'ai consulté mon whuffie et, quelques instants plus tard, j'ai cessé d'être surpris par mon score navrant pour m'étonner de parvenir à le consulter. J'étais revenu en ligne !

« Eh bien, qu'est-ce que tu dis de ça ? » ai-je lancé en considérant mon pitoyable whuffie.

– De quoi ? »

J'ai contacté sa cochlée. « Mes systèmes se sont rétablis », ai-je subvocalisé.

Il a sursauté. « T'étais hors ligne ? »

J'ai bondi hors du canapé et improvisé une petite gigue en sous-vêtements. « Je l'*étais,* mais c'est *fini.* » Je ne m'étais pas senti aussi bien depuis plusieurs jours, je me sentais prêt à affronter le monde… ou du moins Debra.

« Laisse-moi prendre une douche, puis allons aux labos d'Imagineering. J'ai une putain d'idée. »

Comme je l'ai expliqué à Dan dans la voiturette, mon idée consistait à réhabiliter de manière préventive la Mansion. Saboter le

Hall avait été une mauvaise idée, une idée stupide, qui ne m'avait rapporté que ce que je méritais. Tout le principe de la Société Bitchun consistait à se montrer plus honorable que les autres adhocs, à réussir au mérite et non par la supercherie, malgré les assassinats et autres.

Une rénovation de la Mansion, donc.

« À l'époque de celle de Disneyland, en Californie », ai-je expliqué, « juste derrière le premier virage des Doom Buggies, un type en armure bondissait hors de sa cachette pour flanquer une trouille bleue aux visiteurs qui passaient. Bien entendu, ça n'a pas duré : de surprise, les touristes réagissaient souvent en frappant le pauvre gars, et on ne se sent guère longtemps à son aise dans une armure. »

Dan a poussé un gloussement appréciateur. La Société Bitchun avait pratiquement fait disparaître toutes les tâches ennuyeuses et répétitives, et celles restant – tenir un bar, laver les toilettes – rapportaient un max de whuffie et une vie d'oisiveté dans vos heures libres.

« Mais ce type en armure, il pouvait *improviser*. Ce qui donnait un spectacle un peu différent chaque fois. Regarde le boniment des castmembers sur Jungleboat Cruise : ils ont chacun leur baratin, leurs blagues, du coup le spectacle vaut la peine alors que les Animatroniques ne sont pas terribles.

— Tu comptes remplir la Mansion de castmembers en armure ? » a demandé Dan en secouant la tête.

J'ai écarté ses objections d'un geste, si bien que la voiturette a fait une embardée terrifiante pour un groupe de visiteurs effectuant le tour des lieux en bicyclettes de location. « Non », ai-je répondu en adressant d'un autre geste mes excuses aux touristes blêmes de peur. « Pas du tout. Mais si tous les Animatroniques avaient des opérateurs humains, des télécontrôleurs travaillant avec des waldos ? On les laisse interagir avec les visiteurs, leur parler, leur faire peur… On se débarrasse des Animatroniques existants et on les remplace par des robots à mobilité totale, qu'on fait manipuler par l'intermédiaire du Réseau. Pense au whuffie ! On pourrait mettre, disons, mille opérateurs en ligne à la fois, dix équipes par jour, tous entichés de la Mansion. On récompense les performances exceptionnelles, on base les équipes sur un vote populaire. Ça revient à augmenter le débit de la Mansion de dix mille personnes par jour, sauf que ce sont des castmembers honoraires.

— Pas mal du tout. Très Bitchun. Debra a beau avoir l'IA et le flashage, toi, tu auras l'interaction humaine, grâce aux plus grands fans de la Mansion du monde…

— Les mêmes fans que Debra aura à convaincre pour s'attaquer à la Mansion. Vachement élégant, hein ? »

Pour commencer, il fallait appeler Lil, se rabibocher avec elle et lui vendre l'idée. Sauf que ma cochlée était à nouveau hors ligne. Mon humeur a commencé à se gâter, et j'ai demandé à Dan d'appeler Lil pour moi.

Nous l'avons retrouvée à l'Imagineering, un énorme ensemble de préfabriqués en aluminium peints en vert Go-Away{Vert spécial qui se fond dans le paysage.} bondé d'inventeurs fous depuis l'arrivée de la Société Bitchun à Disney World. Les adhocs qui avaient construit un service d'Imagineering en Floride et le dirigeaient désormais étaient les moins politiques du Parc, le genre classique blouse blanche et écritoire à pince prêt à collaborer avec n'importe qui ayant un projet *cool*. Ils ne se souciaient pas du whuffie parce qu'ils en avaient accumulé jusque par-dessus la tête.

Lil travaillait avec Suneep, alias M. Miracle pour les Produits Dérivés. Il pouvait concevoir, prototyper et produire un souvenir plus vite que n'importe qui : t-shirt, sculpture, stylo, jouet, article ménager… c'était le roi. Installés face à face sur une table, au milieu d'un labo grand comme un terrain de basket et encombré de babioles promotionnelles logomarquées, Lil et lui collaboraient sur leurs VTH en papotant tandis que leurs yeux dansaient sur d'invisibles écrans.

À notre arrivée dans le labo, Dan s'est joint à la réflexion dans l'espace collaboratif, me laissant seul à l'extérieur. Il a manifestement été ravi par ce qu'il a vu.

Je lui ai donné un coup de coude. « Sors une copie papier. »

Au lieu de s'apitoyer sur mon sort, il a tapé quelques commandes sur un clavier virtuel, et une imprimante a entrepris de cracher des pages dans un coin du labo. N'importe qui d'autre en aurait fait toute une affaire, lui s'est contenté de m'inclure dans la discussion.

S'il me fallait des preuves que Lil et moi étions faits l'un pour l'autre, les projets auxquels elle avait pensé avec Suneep auraient largement suffi. Elle avait réfléchi exactement de la même manière que moi… à des souvenirs soulignant la dimension humaine de la Mansion. Il y avait des Animatroniques miniatures des Fantômes Autostoppeurs dans une boîte à lumière noire, avec leurs squelettes robotiques visibles sous leurs habits de plastique, ainsi que des figurines communiquant par IR, si bien qu'en placer deux à proximité l'une de l'autre déclenchait des comportements inspirés par la Mansion : le grand corbeau croassait, la tête de Madame Leota lançait des incantations, les bustes chantants chantaient. Elle avait aussi conçu une tenue officielle à partir du costume des castmembers, coupée dans le style élégant de l'année.

Je veux dire par là que c'était de bons produits dérivés. J'imaginais le nouveau lancement de la Mansion, six mois plus tard, pleine d'avatars robotiques de fans habitant un peu partout sur le

globe, avec le chariot de souvenirs de Madame Leota débordant de babioles sensationnelles et des acteurs humains qui déambulaient dans la zone d'attente pour improviser avec les visiteurs…

Lil est sortie de son état médiat pour me regarder d'un air mécontent étudier les sorties papier avec des hochements de tête enthousiastes.

« C'est assez passionné pour toi ? » m'a-t-elle sèchement jeté.

J'ai senti le rouge m'envahir le visage et les oreilles. Je ressentais quelque chose entre la honte et la colère, et me suis souvenu qu'ayant plus d'un siècle qu'elle il me revenait de montrer de la maturité. En plus, c'était moi qui avais commencé la dispute.

« Putain, c'est fantastique, Lil », ai-je dit. Ce qui n'a pas eu l'air de l'amadouer. « Vraiment de première. J'ai eu une super-idée… » Je lui ai expliqué, les avatars, les robots, la rénovation. Son regard s'est radouci et elle a commencé à prendre des notes, à sourire, à montrer ses fossettes, des petites rides aux coins de ses yeux bridés.

« Ce n'est pas facile », a-t-elle fini par dire. Suneep, qui faisait poliment semblant de ne pas écouter, n'a pu s'empêcher de hocher la tête. Dan non plus.

« Je sais bien », ai-je admis. Mon visage m'a semblé encore plus brûlant. « Mais justement… ce que fait Debra n'a rien de facile non plus, c'est risqué, dangereux. Mais ils en sont sortis meilleurs, son adhoc et elle… plus malins. » *Plus malins que nous, en tout cas.* « Ils peuvent prendre très vite ce genre de décisions et les mettre en œuvre tout aussi vite. Il faut qu'on en soit capables aussi. »

Préconisais-je vraiment de ressembler davantage à Debra ? Les mots m'étaient sortis tous seuls de la bouche, mais j'ai réalisé que j'avais raison… il fallait battre Debra à son propre jeu, devenir encore plus perfectionnés que ses adhocs.

« Je comprends où tu veux en venir », a affirmé Lil. Je voyais bien qu'elle était bouleversée : elle avait repris une manière de parler de castmember. « C'est une excellente idée. Je pense que nous avons une bonne chance de la réaliser si nous la soumettons au groupe, après avoir effectué les recherches, élaboré les plans, déterminé le chemin critique et demandé en privé l'avis de quelques-uns des adhocs. »

J'ai eu l'impression de nager dans de la mélasse. À la vitesse à laquelle bougeait l'adhoc de Liberty Square, on en serait à l'audit officiel des spécifications pendant que Debra démolirait la Mansion autour de nous. J'ai donc tenté une tactique différente.

« Suneep, tu as déjà participé à des réhabilitations, je crois ? »

Il a lentement hoché la tête, une expression prudente sur le visage, comme un animal apolitique attiré dans un débat politique.

« D'accord, alors dis-moi, si on venait te voir avec ce plan en te demandant de nous préparer un calendrier de production… un sans le

moindre audit, il s'agit juste de prendre l'idée, de prévoir ce qu'il y a à faire… et de le faire. Combien de temps ça te prendrait ? »

Lil a eu un sourire guindé. Elle avait déjà eu affaire à l'Imagineering par le passé.

« Environ cinq ans, a répondu Suneep presque aussitôt.

— Cinq ans ? me suis-je étranglé. Pourquoi cinq ans ? Les gens de Debra ont remanié le Hall en un mois !

— Ah, attends… Aucun audit du tout ?

— Aucun. Tu fournis juste la meilleure solution que tu trouves, et tu la mets en œuvre. Sachant qu'on peut te fournir à volonté en personnel qualifié travaillant en trois-huit. »

Il a roulé des yeux et compté sur ses doigts tout en marmonnant dans sa barbe. C'était un homme grand et mince avec une crinière de cheveux bruns bouclés que, tout en réfléchissant, il a machinalement lissée de ses doigts étonnamment boudinés.

« Environ huit semaines. Sauf accident, en supposant des pièces détachées standard, une main-d'œuvre illimitée, une direction compétente, une disponibilité matérielle… » Il s'est interrompu, ses doigts courts se tortillant tandis qu'il activait une VTH pour commencer à dresser une liste.

« Attends un peu », est intervenue Lil, inquiète, « comment es-tu passé de cinq ans à huit semaines ? »

Ç'a été mon tour de sourire avec suffisance. J'avais déjà vu de quelle manière travaillait l'Imagineering quand on la laissait construire des prototypes et des maquettes conceptuelles… Je savais que le véritable goulot d'étranglement, c'étaient les révisions et audits continuels, le consensus toujours fluctuant de la conscience collective de l'adhoc qui leur commandait le travail.

« Eh bien », a expliqué Suneep, l'air penaud, « si j'ai juste à m'assurer que mes plans sont bons et que mes constructions ne vont pas s'écrouler, je peux progresser très vite. Bien entendu, mes plans ne sont pas parfaits. Il arrive qu'au milieu d'un projet quelqu'un me suggère une nouvelle fioriture ou une nouvelle approche qui améliore considérablement le tout. Dans ce cas, je reviens à la planche à dessin… Donc, je commence par passer un bon moment sur ma planche à dessin, je demande leur avis à d'autres Imagineers, aux adhocs, aux groupes types et au Réseau. Puis on fait des audits à chaque étape de la construction, on regarde si quelqu'un a eu une super-idée à laquelle on n'a pas pensé et on l'incorpore, ce qui oblige parfois à revenir en arrière.

« C'est lent, mais ça fonctionne. »

Lil était troublée. « Mais si tu peux mener à bien une révision complète en huit semaines, pourquoi ne pas juste la terminer, puis préparer une autre révision, faire *celle-là* en huit semaines, et ainsi de

suite ? Pourquoi prendre cinq ans avant que quelqu'un puisse se servir de l'attraction ?

— Parce que c'est comme ça que ça marche, ai-je dit à Lil. Mais pas comme ça qu'*il faut* que ça marche. C'est de cette manière que nous allons sauver la Mansion. »

Je me sentais sûr de moi, je ne doutais pas d'avoir raison. L'adhocratie était une excellente chose, une chose Bitchun, mais l'organisation avait besoin d'un petit rayon de braquage… qui serait encore *plus* Bitchun.

« Lil », ai-je affirmé en la regardant dans les yeux, en essayant de graver mon point de vue en elle, « il faut qu'on le fasse. C'est notre seule chance. On va recruter des centaines de gens qu'on va faire venir en Floride travailler sur la rénovation. On donnera à chaque fan de la Mansion de la planète une chance de participer, et on en recrutera ensuite pour y travailler, pour manipuler le matériel de téléprésence. On aura la bénédiction des plus grands super-prescripteurs du monde, et on construira plus vite et mieux que ce qu'une adhoc a jamais construit, sans trahir la vision des Imagineers d'origine. Ce sera méchamment Bitchun. »

Lil a baissé les yeux et a rougi à son tour. Elle a marché de long en large, les mains ballantes. Je voyais qu'elle m'en voulait encore, mais qu'elle était en même temps emballée, effrayée, et… passionnée.

« Ce n'est pas moi qui décide, tu sais », a-t-elle enfin répondu sans cesser son va-et-vient. Dan et moi avons échangé des sourires malicieux. Elle marchait.

« Je sais », ai-je reconnu. Alors que c'était pourtant bien elle qui décidait, enfin, presque… son opinion comptait beaucoup dans l'adhoc de Liberty Square : elle connaissait les systèmes sur le bout des doigts, prenait des décisions aussi bonnes que raisonnables, et gardait la tête froide en situation de crise. Ce n'était pas une tête brûlée. Pas le genre à préconiser des changements radicaux. Ce plan consumerait cette réputation et le whuffie qui allait avec, mais le temps que ça se produise, elle aurait récupéré beaucoup de whuffie avec la nouvelle adhoc, forte de milliers de personnes.

« Je veux dire, je ne peux rien garantir. J'aimerais étudier les plans que réalisera l'Imagineering, procéder à quelques simulations… »

J'ai voulu protester, lui rappeler que tout reposait sur la rapidité, mais elle m'a coiffé au poteau.

« … mais je ne le ferai pas. Il faut foncer. Je marche. »

Elle ne m'a pas serré dans ses bras, ne m'a pas embrassé ni dit que tout était pardonné, mais elle avait été convaincue, ce qui suffisait.

Mes systèmes se sont rétablis dans le courant de la journée, mais

je m'en suis à peine aperçu, tant j'étais occupé par la nouvelle Mansion. Merde, c'était vraiment audacieux : depuis l'ouverture de la première Mansion, en 1969 en Californie, personne n'avait jamais eu le cran d'y toucher vraiment. Bon, d'accord, Phantom Manor, la version parisienne, propose un scénario un peu différent, mais il ne s'agissait guère à l'époque que d'une variation mineure destinée à satisfaire le marché européen. Personne ne voulait bousiller la légende.

Mais qu'est-ce qui rendait la Mansion si chouette, au juste ? J'avais visité Disney World de très nombreuses fois avant de m'y installer et, pour dire la vérité, la Mansion n'avait jamais été mon attraction préférée.

Mais quand je suis retourné à Disney World, moi-même en personne, abruti par le vol de trois heures en tempsréel depuis Toronto, la foule m'a conduit à elle.

Je suis un compagnon de visite *vraiment* épouvantable, dans les parcs à thèmes. Depuis mon enfance où, petit vaurien, je m'insinuais dans la cohue des quais de métro avant de me glisser sur le seul siège disponible d'un wagon bondé, Battre La Foule m'obsède.

Aux tout débuts de la Société Bitchun, j'ai connu un joueur de black-jack, un compteur compulsif de cartes, un idiot savant des statistiques. Cet ingénieur modeste et dodu avait connu une modeste réussite en fondant une start-up de haute technologie ayant elle-même eu son petit succès en faisant quelque chose d'ésotérique avec des agents logiciels. Malgré ce succès modeste, il était fabuleusement riche : il n'avait jamais eu besoin de chercher le moindre financement pour sa société, dont il possédait toutes les parts quand il l'a revendue pour une montagne d'argent. Son secret, c'était le feutre vert des tables de Las Vegas, où il partait en pèlerinage à chaque faiblesse de son compte en banque, histoire de compter les figures et les dix, de calculer ses chances et de Battre La Banque.

Bien longtemps après avoir vendu sa société informatique, bien longtemps après avoir assuré ses arrières, il revêtait des déguisements idiots pour rejoindre les tables de black-jack, où il jouait main après main pour le seul plaisir de Battre La Banque. Pour lui, c'était une simple question de plaisir cérébral, une rasade de jus de bonheur chaque fois que le croupier sautait ou que lui-même doublait sur tout un sabot de figures.

Je n'avais jamais ne serait-ce qu'acheté un ticket de loterie, mais j'ai aussitôt attrapé sa manie, sauf que pour moi il fallait Battre La Foule, trouver le chemin de moindre résistance, remplir les intervalles, deviner la file d'attente la plus rapide, esquiver la circulation, changer de voie pour gagner un cheveu… évoluer avec précision, grâce et, pardessus tout, *opportunisme*.

Le jour de ce retour décisif, je suis allé planter ma tente au Fort Wilderness Campground, le camping de Disney World, et j'ai presque couru à l'embarcadère prendre le ferry pour aller au Parc.

Il n'y avait pas trop de monde jusqu'à ce que j'approche des caisses, devant l'entrée principale. Réprimant mon premier réflexe (foncer à la file la plus éloignée en devançant les gens arrivés avec moi en ferry, dans l'application de la méthode empirique qui déterminait l'attente la plus courte), je me suis arrêté le temps de procéder à une rapide inspection visuelle des vingt kiosques et d'évaluer la composition de la file d'attente de chacun. Avant Bitchun, je me serais surtout intéressé à l'âge des gens mais, celui-ci n'étant plus guère significatif que de leur apparence, j'ai préféré examiner avec soin leur manière d'attendre, leur mise et, plus que tout, leur chargement.

Rien ne vous en révèle davantage sur les capacités d'une personne à négocier efficacement les complexités d'une file d'attente que ce qu'elle transporte… il faudrait que davantage de monde en ait conscience. Le cas classique demeure bien entendu celui du citoyen à vide, d'une personne sans même un petit sac à bandoulière ou une sacoche banane. Aux yeux du profane, un tel spécimen peut paraître le garant d'une transaction rapide, mais une étude informelle m'avait conduit à la conclusion que ces braves iconoclastes étaient souvent les plus inconstants de tous, souriant avec une perplexité bovine, tâtant leurs poches dans leur recherche infructueuse de quelque chose pour écrire, d'une pièce d'identité, d'une carte-clé, d'une patte de lapin, d'un rosaire, d'un sandwich au thon.

Non, à mon avis, il faut toujours choisir ce que j'appelle les Inquiets de la Route, qui ont tendance à se barder avec soin de quatre ou cinq contenants de diverses sortes, depuis les proéminentes poches cargo jusqu'aux malignes petites sacoches Velcro de type militaire munies de fermetures à accord biométrique. C'est la considération ergonomique accordée à ces transports qu'il convient de surveiller : sont-ils équilibrés, sont-ils disposés de manière à minimiser leur gêne et maximiser leur facilité d'accès ? Quelqu'un qui a apporté un tel soin à son équipement va sans doute profiter de son attente dans la file pour déterminer tout ce dont il aura besoin arrivé au bout de celle-ci, et le tiendra prêt pour que l'opération se déroule le plus vite possible une fois son tour venu.

C'est une évaluation délicate à cause de la présence d'imposteurs ayant la même apparence, des goinfres d'équipement qui emportent *tout* par manque des capacités organisationnelles leur permettant de déterminer ce dont ils devraient se munir… ils ont tout autant tendance à se barder de sacs, pochettes et sacoches, mais c'est l'efficacité de ceux-ci qui sera révélatrice. Ces mules à bagages

ploieront sous leur charge, jonglant avec ceci et cela en remontant des sangles trop lâches sur leurs épaules.

J'ai repéré une file constituée d'un groupe d'Inquiets de la Route, une file un peu plus longue que les autres. Je m'y suis joint néanmoins et j'ai observé avec des tics nerveux la progression de ma file par rapport aux autres que j'aurais pu choisir. Les faits ont confirmé mon évaluation, ce qui était de bon augure pour un Disney World sans attente, et je flânais sur Main Street, USA, bien avant les personnes arrivées en ferry avec moi.

Revenir à Disney World me donnait l'impression de rentrer au pays. Mes parents m'avaient emmené là pour la première fois quand j'avais rien moins que dix ans, juste au moment où les premières idées de la Société Bitchun s'insinuaient dans la conscience de chacun : la mort de la pénurie, la mort de la mort, la lutte pour réarranger une économie dont le développement ne s'était concentré que sur la pénurie et la mort. J'ai de vagues mais chaleureux souvenirs de ce voyage : l'apaisant climat floridien, un océan de visages souriants ponctué de moments magiques et sombres à bord de wagonnets, longeant un diorama après l'autre.

J'y suis retourné à ma sortie du lycée, et j'ai été impressionné par la richesse des détails, par la grandiose magnificence du Parc. J'y ai passé une semaine tel un bovin abasourdi, à sourire et me promener d'un coin à l'autre. Un jour, je le savais, je viendrais y vivre.

Le Parc est devenu une pierre de touche pour moi, une constante dans un monde où tout changeait. Je n'ai cessé d'y revenir encore et encore, établissant mes racines, communiant avec tous ceux que j'avais été.

Ce jour-là, j'ai papillonné entre les « lands » et les attractions, à la recherche de files d'attente courtes, de l'œil du cyclone qui remplissait le Parc. Je me plaçais en hauteur, debout sur un banc ou perché sur une clôture, pour une reco visuelle de toutes les files en vue, en essayant de repérer les courants dominants dans l'écoulement de la foule, me comportant globalement comme un obsédé. À vrai dire, j'ai sans doute passé autant de temps à observer les files d'attente que je n'en aurais passé à y prendre place comme un bon petit mouton, mais je me suis davantage amusé et j'ai pris plus d'exercice.

La Haunted Mansion connaissait un important passage à vide : la Spectaculaire Parade du Samouraï Virtuel venait de passer dans Liberty Square et se dirigeait vers Fantasyland, entraînant avec elle des hordes de visiteurs, dansant sur les sons japrap de la comique Sushi K et imitant les mouvements du courageux Hiro Protagoniste. Leur départ a transformé Liberty Square en ville fantôme, ce dont j'ai profité pour faire la Mansion cinq fois de suite sans file d'attente.

De la manière dont je le raconte à Lil, je l'ai remarquée d'abord

elle, puis la Mansion, mais en réalité, ça s'est produit dans l'autre sens.

Les deux premières fois, j'ai juste profité de l'énergique climatisation et de cette délicieuse sensation de sueur en train de sécher sur ma peau. Mais, à mon troisième passage, j'ai commencé à remarquer que l'attraction était sacrement chouette. Elle ne contenait pas le moindre appareil technique plus évolué qu'un projecteur de film en boucle, mais tout était combiné avec tant d'astuce que l'illusion d'une maison hantée s'avérait parfaite : les fantômes tourbillonnant dans la salle de bal *étaient* des fantômes, tridimensionnels, éthérés, fantasmatiques. Ceux chantant dans les tableaux *vivants* comiques étaient tout aussi convaincants, véritablement amusants et en même temps effrayants.

Lors de mon quatrième passage, j'ai remarqué les *détails,* les yeux hostiles dans le motif du papier peint, le thème répété dans les moulures, les chandeliers, la galerie de photos. J'ai commencé à distinguer les paroles de « Grim Grinning Ghosts{Littéralement : « fantômes lugubres et souriants »} », la chanson répétée d'un bout à l'autre de l'attraction, soit en sinistres notes d'orgue reproduisant *troppo troppo* le thème principal, soit dans le chant, évoquant celui d'un lutin, produit par les quatre bustes musicaux du cimetière.

C'est une mélodie entraînante, que j'ai fredonnée lors de mon cinquième passage, remarquant cette fois qu'en fait de climatisation énergique il s'agissait de mystérieux courants d'air glacé soufflant dans les pièces quand les esprits vagabonds faisaient sentir leur présence. Quand j'en suis ressorti pour la cinquième fois, je sifflais l'air avec des improvisations jazzy sur un rythme confus.

C'est à ce moment-là que Lil et moi sommes tombés l'un sur l'autre. Elle ramassait un emballage de crème glacée – j'avais vu une dizaine de castmembers ramasser des déchets ce jour-là, j'en avais vu si souvent que je commençais à les imiter. Elle m'a adressé un petit sourire au moment où je retrouvais l'arôme de friture et de désinfectant du Parc, les mains dans les poches, tout à fait satisfait de moi-même après avoir si complètement *vécu l'expérience* d'une œuvre artistique vraiment belle.

Je lui ai rendu son sourire, parce que j'estimais tout naturel qu'un des rois du whuffie ayant le privilège de s'occuper d'une partie de cette merveilleuse distraction remarque à quel point j'appréciais son travail.

« C'est vraiment, vraiment Bitchun », lui ai-je lancé en admirant les gigantesques montagnes de whuffie que ma VTH lui attribuait.

Le rôle qu'elle jouait ne lui imposait pas de se montrer joyeuse, mais les castmembers de sa génération ne peuvent s'empêcher d'être aimables. Elle a transigé entre un comportement sérieux et son caractère naturellement enjoué avant de me décocher un grand sourire

puis de se plier en une révérence de mort-vivant tout en gémissant : « Merci… nous essayons vraiment de la garder pleine *d'esprits.* »

J'ai poussé un grognement appréciateur, et commencé à le trouver vraiment très mignon, ce petit bout de femme, avec sa tenue pourrissante de bonne et son plumeau qui perdait ses plumes. Elle était si propre, rayonnante, pimpante et heureuse de tout que j'ai eu envie de lui pincer les joues… et les fesses.

La balle étant dans mon camp, je lui ai dit : « Quand laissent-ils partir les goules comme vous ? J'aimerais beaucoup vous emmener boire un zombie ou un bloody mary. »

Ce qui a conduit à un scandaleux badinage et à ce que je l'emmène boire quelques verres à l'Adventurer's Club, en apprenant son âge au passage, information qui a torpillé mon assurance : je me suis dit qu'on ne pouvait rien avoir à se dire avec une différence d'un siècle.

Quand je dis à Lil que je l'ai d'abord remarquée elle et ensuite la Mansion, l'inverse est donc vrai. Il n'en est pas moins vrai, et je ne lui ai jamais dit, que ce que je préfère dans la Mansion, c'est…

… que j'y ai rencontré Lil.

Dan et moi avons passé la journée à parcourir la Mansion en écrivant des débuts de scripts pour les téléacteurs que nous espérions recruter. Nous étions en plein trip créatif, et les répliques fusaient aussi vite qu'il arrivait à les retranscrire. Difficile de trouver une manière plus géniale de passer le temps que d'amasser des idées avec Dan.

J'étais tout à fait pour qu'on divulgue tout de suite le plan sur le Réseau, histoire d'obtenir suggestions et encouragements de la part de notre cœur de cible, mais Lil a refusé.

Elle allait passer les jours suivants à faire discrètement campagne auprès du reste de l'adhoc, à obtenir du soutien pour l'idée, et mettre des personnes extérieures au courant avant l'adhoc aurait semblé inconvenant.

Parler aux adhocs, les convaincre… je n'avais jamais vraiment maîtrisé ce talent-là. Dan savait très bien le faire, Lil aussi, mais moi, je devais être trop égocentrique pour arriver à développer de réelles capacités conciliatrices. Dans ma jeunesse, je supposais que c'était parce que j'étais plus malin que tout le monde et que je manquais de la patience nécessaire pour expliquer avec des mots simples aux imbéciles les choses qu'ils n'arrivaient pas à comprendre.

En vérité, je suis un type assez brillant, mais loin du génie. Surtout en ce qui concerne les gens. Sans doute à cause de mon obsession de Battre La Foule, sans jamais voir les individus, juste la masse… l'ennemie de l'opportunisme.

Seul, je n'aurais jamais accédé à l'adhoc de Liberty Square. J'y suis arrivé grâce à Lil, bien avant que nous commencions à coucher ensemble. J'avais présumé que ses parents seraient mes meilleurs alliés pour m'intégrer à l'adhoc, mais ils étaient trop blasés, trop décidés à plonger dans le long sommeil pour prêter vraiment attention à un nouveau venu comme moi.

Lil m'a pris sous son aile, m'invitant aux fêtes d'après travail, vantant mes mérites auprès de ses camarades, faisant mine de rien circuler des exemplaires de ma thèse. Et elle se livrait au même travail dans l'autre sens, me chantait avec sincérité les louanges des autres que je rencontrais, afin que je connaisse leurs qualités et ne puisse m'empêcher de les traiter comme des individus. Au fil des ans, j'avais ensuite perdu ce respect à leur égard. Je n'avais guère d'autres copains que Lil, puis Dan après son arrivée, et des e-potes du monde entier. Les adhocs avec qui je travaillais toute la journée me témoignaient une courtoisie de base mais peu d'amitié.

J'imagine qu'ils pouvaient en dire autant de moi. Lorsque je me les représentais en esprit, je voyais une masse anonyme et passive-agressive, trop occupée par le monde guindé de l'obtention de consensus pour réaliser véritablement quoi que ce soit.

Dan et moi avons démarré à toute allure, récupérant sur le Réseau les listes d'adresses des *ota-kus* de la Mansion un peu partout dans le monde, les intégrant dans une feuille de calcul avec leur fuseau horaire, leur tempérament et, bien entendu, leur whuffie.

« Bizarre », ai-je lancé en levant les yeux du terminal à l'ancienne que j'utilisais – mes systèmes étaient à nouveau hors ligne. Ils fonctionnaient par intermittence depuis désormais deux jours et j'avais l'intention d'aller consulter le médecin, mais n'y arrivais jamais. De temps en temps, saisi d'un sentiment d'urgence, je me souvenais que cela signifiait que ma sauvegarde commençait à dater, mais la Mansion avait toujours priorité.

« Quoi ? » a demandé Dan.

J'ai tapoté l'affichage. « Tu vois ça ? » Il s'agissait d'un site de fans affichant un ensemble de maillages animés en 3D de divers éléments de la Mansion, sous-ensemble d'un immense projet collaboratif lancé des décennies auparavant avec comme objectif de construire une représentation tridimensionnelle du Parc dans ses moindres détails. Je m'étais servi de ces maillages pour élaborer mes propres simulations de tests.

« C'est génial, a estimé Dan. Ce type doit être complètement *enragé.* » L'auteur des maillages avait minutieusement modelé, enchaîné et animé tous les fantômes de la salle de bal, avec la cinématique nécessaire à l'animation intégrale. Là où un fan « normal » aurait *a priori* utilisé une bibliothèque de cinématique

humaine standard, celui-ci en avait développé spécifiquement une afin que les fantômes évoluent avec une fluidité spectrale n'ayant absolument rien d'humain.

« Qui est-ce ? a demandé Dan. On l'a déjà sur notre liste ? »

J'ai fait défiler l'écran. « Ça c'est le bouquet », a soufflé Dan en découvrant le nom de l'auteur.

Il s'agissait de Tim, le camarade elfe de Debra. Il l'avait mis en ligne une semaine avant mon assassinat.

« Qu'est-ce que ça signifie, à ton avis ? ai-je demandé à Dan même si j'avais quelques idées sur la question.

— Tim est dingue de la Mansion. Je le savais déjà.

— Tu le savais ? »

Il s'est plus ou moins mis sur la défensive. « Bien sûr. Je te l'ai dit à l'époque où tu m'as demandé de traîner avec la bande de Debra. »

Je lui avais demandé de traîner avec Debra, moi ?

Pour autant que je m'en souvenais, la suggestion venait de lui. Je commençais à m'embrouiller avec tout ça.

« Mais qu'est-ce que ça signifie, Dan ? C'est un allié ? On devrait essayer de le recruter ? Ou bien est-ce lui qui a convaincu Debra qu'il fallait s'emparer de la Mansion ? »

Dan a secoué la tête. « Je ne suis même pas sûr qu'elle veuille s'en emparer. Je connais Debra : elle ne s'intéresse qu'à la concrétisation de ses idées dans la réalité, une concrétisation aussi rapide et aussi abondante que possible. Elle choisit soigneusement ses projets. Elle est avide, bien entendu, mais prudente. Elle a eu une excellente idée pour le Hall, et elle s'en est donc emparée. Je ne l'ai jamais entendue parler de la Mansion.

— Évidemment. Elle est prudente. Tu l'avais entendue parler du Hall Of Presidents ? »

Dan a bafouillé. « Pas vraiment… je veux dire, pas explicitement, mais…

— Mais rien, ai-je tranché. Elle veut la Mansion, elle veut le Royaume Enchanté, elle veut le Parc. Elle s'empare de tout, nom de Dieu, et il faut croire que je suis le seul à l'avoir remarqué. »

J'ai révélé mon problème de systèmes à Lil ce soir-là, pendant une dispute. Nous disputer était devenu notre passe-temps habituel du soir, si bien que Dan avait préféré aller dormir dans un des hôtels du Parc.

Bien entendu, celle-là a commencé par ma faute. « On va se faire tuer si on ne se magne pas le cul pour commencer la rénovation », ai-je dit en m'affalant sur le canapé tout en décochant un coup de pied à la table basse éraflée. J'ai perçu l'hystérie et l'aliénation dans ma voix, ce qui m'a mis encore davantage en rogne. J'étais frustré de ne pas

pouvoir suivre ce que faisaient Suneep et Dan, et, comme d'habitude, la soirée était trop avancée pour appeler quelqu'un afin de remédier à la situation. Au matin, j'aurais à nouveau oublié.

« Je fais ce que je peux, Jules, a répliqué d'un ton agressif Lil depuis la cuisine. Si tu connais un meilleur moyen, je serais ravie que tu m'en fasses part.

— Arrête tes conneries. *Moi,* je fais ce que je peux, à planifier les choses. Je suis prêt à y aller. C'était ton boulot de t'occuper des adhocs, mais tu n'arrêtes pas de me dire qu'ils ne sont pas prêts. Ils le seront quand ?

— Nom de Dieu, tu ne veux pas arrêter de rouspéter ?

— Je ne rouspéterais pas si tu faisais avancer les choses, bordel. Tu fais quoi toute la journée, d'ailleurs ? Tu prends tes postes à la Mansion ? Tu ranges les chaises longues sur le Great Titanic Adventure ?

— Je me casse le cul, merde. Cette semaine, j'en ai causé au moins deux fois à chaque adhoc.

— Ouais ouais, bien sûr, ai-je braillé en direction de la cuisine.

— Putain, ne me crois pas sur parole, si tu préfères. Vérifie mon journal d'appels. »

Elle a attendu.

« Eh bien ? Vérifie !

— Plus tard », ai-je temporisé, redoutant où cela allait nous mener.

« Oh non, pas question, a-t-elle répondu en entrant d'un air furieux dans la pièce. Tu ne peux pas me traiter de menteuse et refuser ensuite de regarder les preuves. » Elle a posé d'un air résolu ses mains sur ses petites hanches et m'a fusillé du regard. Elle avait pâli, je pouvais compter toutes les taches de rousseur sur son visage, sa gorge, ses clavicules et le renflement dans le décolleté en V du vieux maillot que je lui avais offert lors d'une excursion à Nassau.

« Eh bien ? » a-t-elle demandé. Elle semblait prête à me tordre le cou.

« Je ne peux pas, ai-je admis en évitant de croiser son regard.

— Mais si tu peux, tiens, je te le mets dans ton répertoire public. »

Elle a eu une expression perplexe quand elle n'est pas parvenue à me localiser sur son réseau. « Qu'est-ce qui se passe ? »

Alors je lui ai dit. Hors ligne, proscrit, en panne.

« Eh bien, pourquoi n'es-tu pas allé voir le médecin ? Ça fait *des semaines,* enfin ! Je l'appelle tout de suite.

— Laisse tomber. Je le verrai demain. Inutile de le tirer du lit. »

Mais je ne suis pas allé le voir le lendemain, ni le surlendemain. Trop à faire, et les seuls moments où je me souvenais d'appeler quelqu'un, je me trouvais trop loin d'un terminal public, ou bien il

était trop tard, ou trop tôt. Mes systèmes sont revenus en ligne une fois ou deux, et j'étais trop occupé avec les plans pour la Mansion. Lil s'est habituée aux amoncellements de sorties papier dans la maison, à devoir imprimer ses remarques sur mes plans et à les laisser sur ma chaise préférée… à vivre comme avaient vécu les hommes des cavernes de l'ère de l'information, entourés d'arbres morts et d'horloges tictaquant. Être hors ligne m'aidait à me concentrer. Enfin, peut-être vaudrait-il mieux parler d'obsession que de concentration. Jour après jour, je restais assis du matin au soir devant le terminal que j'avais rapporté à la maison, à brasser des plans, à dicter des messages vocaux. Quand on voulait me contacter, il fallait ramener son cul à la maison et me *parler*.

Mon obsession a pris trop d'ampleur pour que je continue à me disputer avec Lil, si bien que Dan est revenu habiter à la maison et que ç'a été mon tour d'aller dormir à l'hôtel pour ne pas gêner son sommeil avec le crépitement de mon clavier. Lil et lui travaillaient à plein temps à rallier les adhocs à notre cause, et j'ai commencé à avoir l'impression que nous étions enfin en harmonie, sur le point d'atteindre notre but.

Je suis rentré à la maison un après-midi avec une liasse de sorties papier à la main et j'ai fait irruption dans le salon en déversant un flot de paroles sur une variation de mes plans initiaux qui permettrait d'ajouter une troisième section à l'attraction, accroissant le nombre d'équipements de téléprésence qu'on pourrait utiliser sans diminuer le débit.

J'étais en train de discourir quand mes systèmes sont revenus en ligne. Le bavardage public en cours dans la pièce est apparu sur ma VTH.

Ensuite, je vais t'arracher tes vêtements jusqu'au dernier et te sauter dessus.

Et après ?

Je vais te baiser jusqu'à ce que tu en aies les jambes en coton.

Mon Dieu, Lil, t'as vraiment le feu au cul !

Mes yeux se sont fermés, me coupant de tout sauf des lettres brillantes. Elles ont vite disparu. J'ai rouvert les yeux sur Lil, qui rougissait et semblait affolée. Dan, lui, semblait avoir peur.

« Qu'est-ce qui se passe, Dan ? » ai-je tranquillement demandé. Mon cœur battait fort dans ma poitrine, mais je me sentais calme et indifférent.

« Jules… », a-t-il commencé avant de renoncer et de regarder Lil.

Celle-ci avait entre-temps compris que j'étais à nouveau en ligne, que leur échange de messages n'avait plus rien de secret.

« Alors, Lil, tu t'éclates bien ? » ai-je interrogé.

Elle a secoué la tête et m'a lancé un regard furieux. « Le plus

simple est que tu t'en ailles, Julius. Je te ferai parvenir tes affaires à l'hôtel.

— Tu veux que je parte, hein ? Pour pouvoir le baiser jusqu'à ce qu'il en ait les jambes en coton ?

— C'est ma maison, Julius. Je te demande d'en partir. Je te verrai demain au boulot… à l'assemblée générale des adhocs réunie pour voter ou non la rénovation. »

C'était sa maison.

« Lil, Julius…, a commencé Dan.

— C'est entre lui et moi, l'a interrompu Lil. Ne t'en mêle pas. »

J'ai laissé tomber mes papiers… je voulais les lancer, mais je les ai lâchés, *floum,* j'ai tourné les talons et suis sorti sans prendre la peine de refermer la porte derrière moi.

Dan est arrivé à l'hôtel dix minutes après moi et a frappé à ma porte. Je lui ai ouvert tout transi. Il avait apporté une bouteille de tequila – de *ma* tequila – de la maison dans laquelle j'avais vécu avec Lil.

Il s'est assis sur le lit, les yeux fixés sur le papier peint logomarqué. Je lui ai pris la bouteille, j'ai récupéré deux verres dans la salle de bains et je les ai remplis.

« C'est ma faute, a-t-il affirmé.

— Je n'en doute pas.

— On s'est mis à boire, un soir, il y a quelques jours de ça. Elle était vraiment bouleversée. Elle ne t'avait pas vu depuis des jours et, quand elle te voyait, tu la faisais flipper. Tu lui parlais avec agressivité. Tu te disputais avec elle. Tu l'insultais.

— Alors tu te l'es faite. »

Il a secoué puis hoché la tête, et a bu une gorgée. « Oui. Il y avait longtemps que…

— Tu as couché avec ma copine, chez moi, pendant que j'avais le dos tourné à cause du travail.

— Jules, je suis désolé. Je l'ai fait, et j'ai continué ensuite. Je suis un bien mauvais ami, pour toi comme pour elle.

« Elle est un peu perdue. Elle voulait que je vienne ici te dire que tout ça n'était qu'une erreur, rien que de la paranoïa de ta part. »

Nous sommes restés assis en silence un long moment. J'ai rempli à nouveau son verre, puis le mien.

« Je ne pouvais pas, a-t-il dit. Je m'inquiète pour toi. Tu n'es pas bien, depuis quelques mois. Je ne sais pas ce qui ne va pas, mais tu devrais aller voir un médecin.

— Je n'ai pas besoin de médecin », ai-je aboyé.

L'alcool avait dissipé mon engourdissement, ne laissant que la brûlure de la colère et de la bile, mes fidèles compagnons. « J'ai

besoin d'un ami qui ne saute pas ma copine dès que je tourne le dos. »

J'ai jeté mon verre contre le mur, sur lequel il a rebondi, maculant de tequila le papier peint avant d'aller rouler sous le lit. Dan a sursauté, mais est resté assis. S'il s'était levé, je l'aurais frappé. Dan sait comment se comporter en situation de crise.

« Si ça peut t'être d'une quelconque consolation, a-t-il dit, je m'attends à mourir bientôt. » Il m'a adressé un sourire ironique. « Mon whuffie se porte bien. La rénovation devrait lui faire atteindre des sommets. Je serai prêt à partir. »

Cela m'a arrêté. D'une manière ou d'une autre, j'avais réussi à occulter le fait que Dan, mon grand ami Dan, allait se tuer.

« Tu vas le faire », ai-je dit en m'asseyant près de lui. Je souffrais d'y penser. J'aimais sincèrement ce salopard. Je n'avais peut-être jamais eu de meilleur ami.

On a frappé à la porte. Je l'ai ouverte sans jeter un coup d'oeil par le judas. C'était Lil.

Elle semblait plus jeune que jamais. Jeune, petite et malheureuse. Une remarque narquoise s'est éteinte sur mes lèvres. J'ai eu envie de la prendre dans mes bras.

Elle est passée devant moi pour rejoindre Dan qui a échappé d'un tortillement à son étreinte.

« Non », a-t-il dit avant de se lever pour aller s'asseoir sur le rebord de la fenêtre, d'où il a baissé les yeux sur les eaux du Seven Seas Lagoon.

« Dan m'expliquait justement qu'il prévoyait de mourir dans deux mois, ai-je dit. Voilà qui contrarie quelque peu tes plans à long terme, Lil, non ? »

Des larmes ont dévalé sur son visage et elle a semblé se replier sur elle-même. « Je me contenterai de ce que je peux avoir », a-t-elle dit.

Une boule de tristesse s'est formée dans mon gosier et je me suis rendu compte que c'était de perdre Dan, et non Lil, qui me bouleversait le plus.

Prenant Dan par la main, Lil l'a tiré à l'extérieur.

J'imagine que je me contenterai moi aussi de ce que je peux avoir, ai-je pensé.

6

Allongé sur mon lit d'hôtel, hypnotisé par les paresseuses rotations du ventilateur pendu au plafond, j'ai réfléchi à la possibilité que je sois cinglé.

Cela arrivait, même dans la Société Bitchun, et, s'il existait des remèdes, ils n'avaient rien de plaisant.

J'ai été marié à une folle, autrefois. Elle et moi avions dans les soixante-dix ans, et je ne vivais que pour le plaisir. Elle s'appelait Zoya, mais je l'avais surnommée Zed.

Nous nous étions rencontrés en orbite, où j'étais monté découvrir les célèbres sybarites de basse gravité. Se saouler à ne plus très bien tenir debout n'est pas spécialement rigolo à 1 g, mais à 10-8 g, c'est *génial*. On ne titube pas, on *bondit*. Et quand on bondit à l'intérieur d'une sphère en compagnie d'autres personnes turbulentes, éméchées et nues, les choses deviennent vraiment marrantes.

Je bondissais dans une sphère transparente d'un kilomètre et demi de diamètre pleine de sphères plus modestes dans lesquelles on pouvait se procurer des flacons de dangereuses mixtures fruitées.

Des instruments de musique en jonchaient le sol et, si on savait s'en servir, on en prenait un, on se l'attachait au corps et on se mettait à jouer. D'autres prendraient eux-mêmes des guitares pour taper le bœuf avec vous. Les mélodies allaient de l'affreux au sublime, mais étaient toujours vives.

Je travaillais plus ou moins régulièrement sur ma troisième symphonie et, chaque fois que je pensais en avoir mis au point un passage valable, je le jouais un certain temps dans la sphère. Les inconnus qui se mettaient à improviser sur ma musique me fournissaient parfois de nouvelles pistes, ce qui était bien. Sinon, jouer d'un instrument était le meilleur moyen de susciter la curiosité d'une étrangère dénudée.

C'est comme ça qu'on a fait connaissance. Elle s'est emparée d'un piano et a martelé des airs de bastringue à un tempo excentrique pendant que je déroulais au violoncelle le fil principal du mouvement. Ça m'a d'abord irrité, mais petit à petit je me suis rendu compte de ce qu'elle faisait à ma musique : quelque chose de vraiment super. Je raffole des musiciennes.

Nous sommes bruyamment allés jusqu'au bout de notre duo, moi m'inclinant comme un forcené tandis que des sphères de sueur perlaient sur mon corps avant de dériver avec grâce jusque dans les recycleurs hydrotropiques, elle tapant sur les touches comme si elles venaient d'assassiner son amant.

Je me suis théâtralement effondré quand la dernière note a

traversé la bulle. Les gens seuls, les couples et les groupes ont interrompu leurs coïts en apesanteur pour applaudir. Elle a salué, s'est détachée du Steinway et dirigée vers le sas.

J'ai pris appui sur mes jambes pour me propulser à toute vitesse, tenant absolument à atteindre le sas avant elle. Je l'ai rattrapée au moment où elle le franchissait.

« Hé ! me suis-je écrié. C'était génial ! Je m'appelle Julius ! Ravi de vous connaître. »

Elle a tendu les deux mains et a pressé à la fois mon nez et mon unité… pas fort, vous voyez, juste pour jouer. « Pouet ! » a-t-elle dit avant de se glisser à l'extérieur du sas tandis que, bouche bée, je regardais s'épanouir Popaul.

Je l'ai poursuivie. « Attendez ! » ai-je lancé alors qu'elle dégringolait le rayon de la station en direction de la gravité.

Elle avait un corps de pianiste : des bras et des mains remodelés s'étirant à des longueurs impossibles, dont elle se servait avec la grâce d'un vieux routier de l'espace pour se jeter rapidement en avant. Je l'ai suivie tant bien que mal sur mes jambes de bizut spatial, mais le temps que j'atteigne le pourtour à 0,5 g de la station, elle avait disparu.

Je ne l'ai revue qu'une fois le mouvement suivant terminé, quand je suis allé dans la bulle le tester au hautbois. Je commençais juste à m'échauffer quand elle a franchi le sas et s'est sanglée au piano.

Cette fois, j'ai coincé le hautbois sous mon bras pour me précipiter vers elle, puis j'ai humidifié l'anche et me suis mis à souffler. J'ai flotté au-dessus du piano, la regardant dans les yeux pendant que nous jouions. Ce jour-là, son humeur la portait à des mesures à quatre temps et à des progressions I-IV-V, dans une sensibilité qui passait du blues au rock puis au folk, brodant en marge de mes propres mélodies. Elle s'est lancée dans des pseudo-improvisations pour moi, je lui ai rendu la pareille, et ses paupières se sont plissées de manière charmante chaque fois que je parvenais à produire un semblant de trait d'esprit mélodique.

Elle était quasi dépourvue de poitrine et couverte d'une jolie fourrure rousse duveteuse, comme un de ces petits écureuils rayés qu'on trouve en Amérique du Nord. Avec un style vadrouilleur, adapté à la vie climatisée et émoussée de l'espace. Cinquante ans plus tard, je sortais avec Lil, une autre rousse, mais Zed a été ma première.

J'ai joué longtemps, transporté par la fluidité de ses mouvements sur le clavier, ses amusantes moues de concentration lorsqu'elle se lançait dans un petit riff particulièrement grisant. Lorsque je fatiguais, je nous orientais vers un pont lent ou la laissais prendre un solo. Je voulais faire durer le plus longtemps possible. Pendant ce temps-là, je manœuvrais pour me placer entre elle et le sas.

Quand j'ai soufflé la dernière note, bien que lessivé comme une vieille serpillière, j'ai rassemblé l'énergie nécessaire pour filer bloquer le sas. Elle s'est calmement détachée de son instrument et a flotté jusqu'à moi.

Je l'ai regardée dans les yeux, des yeux de chat bridés et argentés dans lesquels j'avais plongé les miens tout l'après-midi, et vu le sourire allant des coins de ceux-ci jusqu'aux longs orteils élégants. Elle m'a rendu mon regard puis, longuement, m'a une nouvelle fois agrippé l'entrejambe.

« Tu feras l'affaire », a-t-elle dit avant de me conduire dans ses quartiers, à l'autre bout de la station.

Et ce n'était pas pour y dormir.

Zoya était un des premiers ingénieurs réseau engagés par les constellations de satellites géosynchrones à large bande mises en place aux débuts de l'ascension du monde dans la Société Bitchun. Largement exposée à des rads dures et à la faible grav, elle était devenue à peu près totalement transhumaine avec le temps, s'ornant d'une diversité déconcertante d'améliorations tierces : une queue vestigielle, des yeux capables de voir dans la majeure partie du spectre radio, ses bras, sa fourrure, ses articulations réversibles du genou et une colonne vertébrale entièrement mécanique qui lui épargnait ces saloperies emmerdant la plupart d'entre nous : lombalgies, douleurs interscapulaires, sciatiques, hernies discales et autres.

Moi qui pensais vivre pour le plaisir, je n'arrivais pas à la cheville de Zed en ce domaine. Elle ne parlait que lorsque faire pouet-pouet, siffler, attraper et embrasser ne suffisaient pas, et s'octroyait systématiquement les mises à jour adaptées au caprice qui lui passait par la tête, comme la fois où elle a résolu d'aller marcher sans équipement dans l'espace et passé l'après-midi à se faire plaquer de fer et équiper de poumons d'acier. Je tombais amoureux d'elle cent fois par jour, et mourais d'envie de l'étrangler deux fois plus souvent. Elle a consacré deux jours à sa promenade dans l'espace, flottant autour de la bulle, s'admirant en train de faire des grimaces dans sa surface extérieure réfléchissante. Elle n'avait aucun moyen de savoir que je me trouvais juste de l'autre côté, mais elle supposait que je l'observais. Ou peut-être pas, après tout, peut-être grimaçait-elle juste pour elle.

Mais elle est ensuite revenue par le sas, bizarre, muette, le regard plein des étoiles vues à l'extérieur, sa peau métallique froide de l'haleine de l'espace, et m'a entraîné dans un joyeux jeu de chat d'un bout à l'autre de la station, passant par le mess où nous avons traversé en dérapage peu contrôlé une masse ovoïde et flageolante de riz au lait, puis par les serres où elle a creusé comme une marmotte et grimpé comme un singe, enfin par les quartiers d'habitation et les

bulles où nous avons interrompu mille accouplements.

On aurait pu croire que le nôtre aurait suivi, et, pour dire la vérité, c'était bel et bien mon espoir au début de ce jeu que j'en étais venu à considérer comme une course d'obstacles, mais non. Au milieu de notre cirque, mes besoins charnels ont disparu et je me suis retrouvé dans un état d'innocence puérile, ne vivant que pour le frisson de la poursuite et l'envie de glousser qui me prenait chaque fois que Zed trouvait à franchir une nouvelle borne, toujours plus extravagante que la précédente. Nous sommes sans doute devenus une légende de la station : le couple cinglé qui déboulait pour repartir tout aussi vite, comme si deux Marx Brothers, un de chaque sexe, débarquaient nus dans votre fête sans carton d'invitation.

Lorsque je lui ai demandé de m'épouser, de revenir sur Terre avec moi, de partager ma vie jusqu'à ce que le ressort principal de l'univers se détende, elle a ri, m'a fait pouet-pouet sur le nez et le zizi avant de crier : « tu feras l'affaire ! »

Je l'ai ramenée à Toronto, où nous nous sommes installés à dix étages sous terre dans une résidence de réserve de l'Université. Notre whuffie n'était pas terrible sur Terre, et les interminables couloirs institutionnels donnaient à Zed, outre la sensation de se trouver chez elle, des occasions de faire des bêtises.

Mais, peu à peu, les bêtises se sont raréfiées et elle a commencé à parler davantage. Je reconnais avoir tout d'abord été soulagé, ravi de voir mon étrange épouse muette se comporter enfin normalement et se montrer sympa avec les voisins au lieu de leur jouer sans cesse des tours avec des pouet-pouet, des coups de pied dans l'entrejambe et des pistolets à eau. Nous avons abandonné les courses d'obstacles, elle s'est fait enlever sa fourrure et ses articulations du genou réversibles, puis désargenter les yeux en une jolie couleur noisette aussi profonde que l'argent avait été impénétrable.

Nous avons porté des vêtements. Nous avons reçu à dîner. J'ai essayé de répéter ma symphonie dans des salles et des parcs à faible whuffie avec les musiciens que j'arrivais à réunir, et Zed est venue sans jouer, restant juste assise à l'écart sans se départir une seconde d'un sourire qui ne dépassait jamais ses lèvres. Elle a perdu la tête.

Elle s'est chié dessus. Elle s'est arraché les cheveux. Elle s'est coupée avec des couteaux. Elle m'a accusé de vouloir l'assassiner. Elle a mis le feu aux appartements des voisins, s'est enveloppée de feuilles de plastique, s'est frottée de manière lascive au mobilier.

Elle a perdu la tête. Elle l'a fait à grands traits, peignant de son sang les murs de notre chambre, s'agitant toute la nuit en divagations. J'ai souri, hoché la tête et supporté le tout aussi longtemps que possible, puis je l'ai attrapée pour la conduire, qui ruait comme une mule, chez le médecin du premier étage. Elle était sur la planète

depuis un an et cinglée depuis un mois, mais il m'avait fallu tout ce temps pour l'admettre.

Le docteur a diagnostiqué un dysfonctionnement non chimique, manière de dire que le problème se situait dans son esprit, et non dans son cerveau. En d'autres termes, je l'avais rendue folle.

Pour un dysfonctionnement non chimique, on peut demander un soutien psychologique, qui, globalement, consiste à en discuter, à apprendre à se sentir mieux dans sa peau. Elle n'en a pas voulu.

Elle était malheureuse, suicidaire, infernale. Durant l'un des courts moments de lucidité que lui laissaient les sédatifs, elle a consenti qu'on lui restaure une sauvegarde effectuée avant notre arrivée à Toronto.

J'étais à son chevet lorsqu'elle s'est réveillée à l'hôpital. Je lui avais préparé un résumé écrit des événements survenus depuis sa sauvegarde, résumé qu'elle a lu au cours des deux jours suivants.

« Julius », a-t-elle appelé pendant que je préparais le petit déjeuner dans notre appartement souterrain. Son ton, très sérieux et très grave, m'a aussitôt fait comprendre que les nouvelles seraient mauvaises.

« Oui ? ai-je demandé en servant œufs au bacon et café fumant.

— Je retourne dans l'espace pour revenir à une version plus ancienne. »

Elle avait préparé un sac à bandoulière et revêtu une tenue de voyage.

Et merde. « Super », ai-je dit avec un enthousiasme forcé tout en dressant un inventaire mental de mes responsabilités sur Terre. « Donne-moi une minute ou deux, que je fasse mes bagages. L'espace me manque aussi. »

Elle a secoué la tête, la colère luisant dans son regard noisette tout le contraire d'impénétrable. « Non. Je retourne à qui j'étais avant de te connaître. »

Ça m'a blessé, et méchamment. J'avais aimé l'ancienne Zed, celle des courses d'obstacles, j'avais aimé son humour et ses bêtises. Elle était devenue après notre mariage une Zed aussi épouvantable que terrifiante, avec laquelle j'étais toutefois resté par respect pour sa précédente personnalité.

Et voilà qu'elle partait restaurer une sauvegarde effectuée avant de me rencontrer. Elle allait élaguer dix-huit mois de sa vie, recommencer, retourner à une version de réserve.

Je disais que ça m'avait blessé ? Ça m'a fait un mal de chien, oui.

En retournant à la station un mois plus tard, j'ai vu Zed improviser dans la sphère avec un type pourvu de trois paires de bras supplémentaires sur les hanches. Il s'est promené dans toute la sphère pendant qu'elle jouait une gigue au piano, et, quand les yeux argentés

de Zed se sont posés sur moi, je n'y ai pas détecté la moindre lueur de reconnaissance. Elle ne m'avait jamais rencontré.

Je suis un peu mort moi aussi, me sortant l'incident de la tête en séjournant à Disney World, où je me suis réinventé avec un nouveau groupe d'amis, une nouvelle carrière, une nouvelle vie. Je n'ai jamais reparlé de Zed… Et surtout pas à Lil, qui n'avait vraiment pas besoin que je l'encombre de souvenirs de mes ex cinglées.

Si j'étais timbré, ce n'était pas du même genre de démence spectaculaire que Zed. Mais d'une folie lente, tourmentée, horrible qui me faisait m'aliéner mes amis, saboter mes ennemis et pousser ma compagne dans les bras de mon meilleur copain.

J'ai décidé d'aller consulter un médecin dès la fin de l'assemblée générale des adhocs consacrée à la rénovation. Il fallait que je mette de l'ordre dans mes priorités.

J'ai renfilé mes vêtements de la veille, puis gagné la gare du monorail, dans le hall principal. Le quai était bondé de visiteurs heureux, radieux, gais et prêts pour une journée d'amusement tranquille par hypermédiation. J'ai essayé de les considérer comme des individus mais, malgré tous mes efforts, ils ne cessaient de se transformer en foule, et il m'a fallu me camper fermement sur le quai pour m'empêcher de me glisser entre eux jusqu'au bord, le meilleur emplacement pour s'emparer d'une place assise.

L'AG se tenait au restaurant Sunshine Tree Terrace dans Adventureland, à quelques pas seulement de l'endroit où un assassin toujours non identifié m'avait transformé en débris ensanglantés. Les adhocs d'Adventureland étaient redevables à ceux de Liberty Square depuis mon assassinat chez eux, aussi nous avaient-ils prêté leur superbe salle de réunion, dans laquelle le soleil de Floride se déversait entre les lamelles des volets, projetant dans la pièce un mélange confus de bandes lumineuses dans lesquelles dansait la poussière. Le bruit lointain des tambours Tiki et le baratin des guides du Jungle Cruise s'insinuait dans la pièce, bourdonnement discret en provenance de deux des plus anciennes attractions du Parc.

Liberty Square comptait presque cent adhocs, pour l'essentiel des castmembers de deuxième génération aux grands sourires amicaux. Ils remplissaient entièrement la salle et ont échangé nombre de poignées de main et d'embrassades avant que la réunion puisse commencer. Je me suis félicité que la taille de la salle ne permette pas de disposer les chaises en cercle comme c'était de rigueur chez les adhocs : Lil a dû se tenir à un pupitre, imposant ainsi une once de respect.

« Salut tout le monde ! » a-t-elle lancé d'un ton enjoué. Elle avait toujours les yeux un peu bouffis d'avoir pleuré, quand on savait où regarder, mais elle excellait à faire bonne figure quelle que soit sa

peine.

Les adhocs ont répondu en chœur d'un bruyant « Salut Lil ! » avant de rire de la lourdeur de leur tradition. Ah ça, on savait rigoler au Royaume Enchanté.

« Tout le monde sait pourquoi nous sommes réunis, pas vrai ? » a demandé Lil avec un sourire d'autodérision. Après tout, elle exerçait une forte pression sur eux depuis plusieurs semaines. « Quelqu'un a-t-il des questions sur les plans ? On aimerait les mettre tout de suite en application. »

Un type aux traits délibérément enfantins et sains a levé la main. Lil lui a accordé la parole d'un hochement de tête. « Quand tu dis " tout de suite ", tu veux dire… »

Je l'ai interrompu. « Ce soir. Après cette AG. Nous avons un planning de production de huit semaines, et plus vite on s'y met, plus vite on aura terminé. »

Des murmures troublés se sont élevés dans la foule. Lil m'a foudroyé du regard. J'ai haussé les épaules. La politique, ce n'était pas mon truc.

« Don, a expliqué Lil, on essaye quelque chose de nouveau, en l'occurrence, un processus vraiment léger. L'avantage, c'est qu'il prend *très peu de temps.* Dans deux mois, on saura si ça fonctionne pour nous. Si ce n'est pas le cas, eh bien, ça prendra deux autres mois pour faire machine arrière. Voilà pourquoi on ne prend pas autant de temps que d'habitude en planification. Il ne faudra pas cinq ans pour mettre l'idée à l'épreuve, ce qui minimise les risques. »

Une autre castmember, à l'allure franche et maternelle de quadragénaire, est intervenue : « Je suis tout à fait d'accord pour qu'on fasse vite… Dieu sait qu'on n'a pas toujours été aussi rapides. C'est le recrutement de tous ces nouveaux qui m'inquiète… Être plus nombreux ne va-t-il pas nous ralentir au moment de prendre d'autres décisions ? »

Non, ai-je pensé avec aigreur, *parce que les gens que je vais faire venir ne sont pas accros aux réunions.*

Lil a hoché la tête. « Bonne remarque, Lisa. Nous ferons aux téléacteurs une proposition à l'essai : ils n'obtiendront le droit de vote que si nous décidons que la rénov est un succès. »

Un autre castmember s'est levé. Je l'ai reconnu : Dave, un con corpulent et imbu de lui-même qui adorait travailler à la porte d'entrée, même s'il se plantait une fois sur deux dans son baratin. « Lillian, lui a-t-il dit en lui adressant un sourire triste, je pense que là tu fais vraiment une énorme erreur. On adore tous la Mansion et les visiteurs aussi. C'est un morceau d'histoire dont nous sommes les gardiens et non les maîtres. La changer comme ça, eh bien… » Il a secoué la tête. « Ce n'est pas la bonne manière. Si les visiteurs

voulaient d'une attraction où des types sortent d'un coup de l'ombre en criant " houga-bouga ", ils iraient dans une de ces maisons des horreurs de fête foraine. La Mansion vaut mieux que ça. Je ne peux pas prendre part à un projet de ce genre. »

J'ai eu envie d'effacer à coups de poing ce sourire suffisant de son visage. J'avais soulevé mille fois une objection similaire – au sujet du travail de Debra –, et l'entendre dans la bouche de ce connard à propos du *mien* me faisait voir rouge et bouillir le sang.

« Écoute, ai-je dit, si on ne le fait pas, si on ne change pas les choses, quelqu'un les changera *pour nous.* Quelqu'un d'autre. Le problème, *Dave,* est de savoir si un gardien responsable se laisse déposséder de l'objet qu'il protège, ou s'il fait tout ce qu'il peut pour arriver à le protéger correctement. Un bon gardien ne se cache pas la tête dans le sable comme une autruche. »

Je voyais bien que je ne n'arrangeais rien. L'humeur générale s'assombrissait, les visages se marquaient. J'ai résolu de ne plus prendre la parole avant la fin de l'AG, quelle que soit la provocation.

Lil a adouci mes remarques et répondu à une dizaine d'autres. Ça m'a donné l'impression que les objections allaient durer tout l'après-midi, toute la nuit et toute la journée du lendemain, si bien que je me suis senti à la fois nauséeux, malheureux et sur les nerfs, à regarder Lil, son sourire tracassé et sa manière nerveuse de se lisser les cheveux sur les oreilles.

Elle a enfin mis la question au vote. La tradition voulait que les votes soient recueillis en secret et récapitulés publiquement sur les canaux de données. Tous les adhocs ont semblé regarder dans le vague en affichant des VTH pour assister à l'évolution des résultats au fil du vote. Étant hors ligne, je n'ai pu ni voter ni suivre celte évolution.

Lil a fini par lâcher un soupir de soulagement et a souri en se mettant les mains dans le dos.

« Entendu ! a-t-elle lancé par-dessus le brouhaha de la foule. Au travail. »

En me levant, j'ai remarqué que Dan et Lil se regardaient dans les yeux, d'un regard significatif entre nouveaux amants, et j'ai vu rouge. Littéralement. Ma vision s'est teintée de rose et un stroboscope s'est déclenché aux limites de mon champ de vision. J'ai lourdement avancé de deux pas dans leur direction et ouvert la bouche pour leur lancer une horreur, mais il n'en est sorti que « Ouaaagh ». Mon flanc droit s'est engourdi, ma jambe s'est dérobée sous moi et je me suis écroulé par terre.

Les rais de lumière venus des volets se sont frayés un chemin jusque sur ma poitrine tandis que j'essayais de me redresser sur le bras gauche, puis tout a sombré dans l'obscurité.

Je n'étais pas cinglé, finalement.

Le bureau du docteur, dans l'infirmerie sur Main Street, était propre, blanc et décoré de posters de Jiminy Cricket en blouse de docteur, un stéthoscope trop grand autour du cou. Je suis revenu à moi sur une couchette dure, avec sur le mur au-dessus de ma tête une affiche me rappelant de faire vérifier ma dentition deux fois par an, nom d'une canine ! En voulant lever les mains pour masquer la lumière trop forte et cette affiche trop guillerette, je me suis aperçu ne pas pouvoir bouger les bras. Une enquête complémentaire a révélé que j'étais sanglé par un système à quatre points d'attache.

« Ouaaagh », ai-je répété.

Le visage inquiet de Dan est entré dans mon champ de vision, ainsi qu'un médecin à l'air grave de soixante-dix ans d'âge apparent, avec un visage rassurant plein de pattes-d'oie et de rides, dans le plus pur style Norman Rockwell.

« Content de te revoir, Julius, a-t-il dit d'une voix aussi amicale que son visage. Je suis le Dr Pete. » Malgré mes récentes désillusions avec les conneries castmembers, son numéro m'a paru réconfortant.

Je me suis laissé retomber sur la couchette pendant que le docteur me projetait de la lumière dans les yeux et consultait divers appareils de diagnostic. J'ai supporté tout ça dans un silence stoïque, trop déconcerté par mes horribles « Ouaaagh » pour oser parler à nouveau. Le docteur m'informerait du problème quand il y serait disposé.

« Faut-il encore le garder attaché ? » a demandé Dan, et j'ai secoué la tête avec force. Je connaissais de meilleures distractions que de rester ligoté.

Le médecin a eu un sourire affable. « Je pense qu'il vaut mieux, pour le moment. Ne t'inquiète pas, Julius, on va vite te remettre sur pied. »

Dan a protesté, mais seulement jusqu'à ce que le docteur menace de le faire sortir. Il m'a ensuite pris la main.

Mon nez me démangeait. J'ai essayé de ne pas y penser, mais ç'a empiré au point que je n'ai plus pu penser qu'à cette démangeaison brûlante me chatouillant le bout du museau. J'ai désespérément plissé le visage et tiré sur mes sangles. Remarquant du coin de l'œil mes gesticulations, le docteur Pete m'a délicatement gratté le nez de son doigt ganté. Ce qui m'a procuré un formidable soulagement. J'ai espéré que mes roubignoles ne me démangeraient pas de sitôt.

Le médecin a fini par approcher une chaise et faire en sorte de soulever la tête du lit à un niveau me permettant de le regarder en face.

« Eh bien, a-t-il dit en se frottant le menton, Julius, tu as un problème. Ton ami ici présent m'informe que tes systèmes sont hors ligne depuis plus d'un mois. Je ne t'apprendrais rien en te disant qu'il

aurait mieux valu pour toi venir me voir tout de suite.

« Mais comme tu ne l'as pas fait, la situation s'est dégradée. » Il a désigné du menton les admonestations de Jiminy Cricket : Allez donc voir votre médecin ! « C'est un bon conseil, fiston, mais bref, ce qui est fait est fait. Je vois que tu as restauré une sauvegarde il y a environ huit semaines. Je ne peux en être certain sans tests complémentaires, mais je pense qu'on t'a installé à ce moment-là une interface cerveau/machine défectueuse qui n'a cessé de se détériorer depuis, avec des ratés et des réinitialisations incessantes. Les arrêts constituent un mécanisme de protection conçu pour éviter le genre de crise dont tu as souffert cet après-midi. Quand l'interface détecte un dysfonctionnement, elle s'éteint et lance un diagnostic pour essayer de se réparer avant de revenir en ligne.

« C'est parfait pour les petits soucis, mais dans un cas comme le tien ça ne convient pas du tout. L'interface s'est progressivement détériorée et finira tôt ou tard par provoquer de sérieux dégâts.

— Ouaaagh ? » ai-je demandé… Je voulais dire : *Très bien, mais qu'est-ce qui ne va pas avec ma bouche ?*

Le médecin a mis son doigt sur mes lèvres. « N'essaye pas. L'interface s'est bloquée, et elle a bloqué avec elle une partie de tes processus nerveux volontaires. Avec le temps, elle finira sans doute par s'éteindre, mais pour l'instant inutile de se fatiguer. Si on t'a attaché, c'est parce que tu t'agitais assez violemment quand on t'a amené ici et qu'on craignait que tu te blesses. »

Elle finira sans doute par s'éteindre ? Mon Dieu. Je pourrais bien me retrouver coincé ainsi pour toujours. Je me suis mis à trembler.

Le docteur m'a calmé en me caressant la main et en a profité pour me plaquer un transdermique sur le poignet. La panique a reflué dès que le calmant du transdermique s'est infiltré dans mon système sanguin.

« Allons, allons, a-t-il dit. Il n'y a là rien de permanent. Nous pouvons te faire pousser un nouveau clone et te rafraîchir à partir de ta dernière sauvegarde. Qui remonte malheureusement à plusieurs mois. Si nous avions détecté le problème plus tôt, nous aurions peut-être pu pratiquer une nouvelle sauvegarde, mais étant donné la dégradation dont tu as fait preuve jusqu'à ce jour… Eh bien, ça ne servirait à rien. »

Mon cœur a battu très fort. J'allais perdre deux mois… les perdre complètement, comme s'ils n'avaient jamais existé pour moi. Mon assassinat, le nouveau Hall Of Presidents, mon indigne attentat contre ce dernier, les disputes avec Lil, Lil et Dan, l'assemblée générale. Mes plans pour la rénovation ! Je serai débarrassé du tout jusqu'au dernier moment, bon ou mauvais.

Je ne pouvais pas. J'avais une rénovation à mener à bien, et moi

seul comprenais de quelle manière il fallait s'y prendre. Si je cessais un seul instant de les harceler, les adhocs reviendraient certainement à leurs vieilles habitudes sans risque. Ils pourraient même abandonner la rénovation à mi-parcours, interrompre le processus pour un audit interminable, présenter leur gorge à couper à Debra.

Je refusais qu'on me restaure d'une sauvegarde.

J'ai subi deux autres attaques avant que l'interface finisse par abandonner et s'éteindre. Je me souviens de la première, mélange confus de flashes aveuglants, de convulsions incontrôlables et de goût de cuivre dans la bouche, mais la seconde s'est produite sans me tirer d'une profonde inconscience.

Lorsque je suis revenu à moi, à nouveau dans l'infirmerie, Dan était encore là, avec une barbe d'un jour et de nouvelles rides d'inquiétude aux coins de ses yeux récemment rajeunis. Le docteur est entré en secouant la tête.

« Eh bien, il semble que le plus gros soit passé. J'ai préparé les formulaires pour le rafraîchissement et le nouveau clone sera prêt dans une heure ou deux. Je pense qu'un puissant calmant s'impose en attendant. Une fois la restauration complète, nous retirerons ce corps de la circulation et tout ne sera plus que de l'histoire ancienne. »

Retirer ce corps de la circulation ? Me tuer, oui, voulait-il dire.

« Non », ai-je dit. J'ai frissonné dans mes sangles : j'avais retrouvé l'usage de ma voix !

« Oh, allons, enfin. » Le docteur a abandonné son comportement aimable usuel pour laisser transparaître son exaspération. « Il n'y a pas d'autres solutions. Si tu étais venu me voir tout de suite, eh bien, nous aurions eu d'autres possibilités. Tu ne peux l'en prendre qu'à toi.

— Non, ai-je répété. Pas maintenant. Je ne signerai pas. »

Dan a posé sa main sur la mienne. J'ai essayé de me dérober, mais les sangles et sa poigne m'immobilisaient. « Il faut que tu le fasses, Julius. C'est la meilleure solution.

— Je ne vais pas vous laisser me tuer », ai-je dit, les dents serrées.

Il avait des cals au bout des doigts, rendus rugueux par des efforts bien supérieurs à ce qu'exigeait son devoir.

« Personne ne va te tuer, fiston », a dit le docteur. Fiston, fiston, fiston. Qui savait son âge réel ? Il pouvait avoir dix-huit ans, pour ce que j'en savais. « Bien au contraire : nous te sauvons. Si tu continues comme ça, ça ne fera qu'empirer. Les attaques, l'effondrement mental, tout le ciboulot qui ramollit. Ne me dis pas que c'est ce que tu veux. »

J'ai repensé à la spectaculaire transformation de Zed en cinglée. *Non, bien sûr que non.* « Je me fous de l'interface. Il n'y a qu'à me l'enlever. Je ne peux pas faire ça maintenant. » J'ai avalé ma salive. « Plus tard. Après la rénov. Dans huit semaines. »

Quelle ironie ! Une fois que le docteur a compris que je ne plaisantais pas, il a fait sortir Dan et révulsé les yeux le temps de passer un appel. J'ai vu sa gorge se contracter au fil de ses subvocalisations. Il m'a abandonné toujours sanglé à la couchette.

Il n'y avait pas de pendule dans l'infirmerie et j'étais privé de mon horloge interne, aussi cela a-t-il pu durer dix minutes ou cinq heures. On m'avait posé un cathéter, mais je ne m'en suis pas aperçu avant d'être saisi d'une envie pressante.

À son retour, le docteur tenait un petit appareil que j'ai reconnu tout de suite : un pistolet ORHE.

Oh, il n'était pas du même modèle que celui m'ayant servi au Hall Of Presidents, mais plus petit, mieux fait, d'une conception précise caractéristique d'un outil chirurgical. Le docteur m'a regardé, les sourcils levés. « Tu connais », a-t-il déclaré d'un ton impassible. *Il sait, il sait, pour le Hall Of Presidents,* ai-je bafouillé dans un recoin obscur de mon cerveau. Mais il ne savait rien. Cet épisode était verrouillé dans mon esprit, invulnérable à la sauvegarde.

« Je connais, ai-je confirmé.

— Celui-ci est extrêmement puissant. Il va pénétrer le blindage de l'interface et la faire fondre. *A priori* sans te transformer en légume. Je ne peux rien de mieux. En cas d'échec, nous restaurerons ta dernière sauvegarde. Il faut que tu signes le formulaire de consentement avant que je m'en serve. » Il avait abandonné tout simulacre d'affabilité et ne se donnait pas la peine de déguiser son dégoût. Je me débarrassais du miracle de la Société Bitchun, de ce qui avait rendu quasi obsolète la profession médicale : pourquoi s'embêter avec de la chirurgie quand on pouvait faire pousser un clone et restaurer une sauvegarde dans ce nouveau corps ? Certaines personnes changeaient de corps juste pour se débarrasser d'un rhume.

J'ai signé. Le docteur a poussé mon brancard roulant dans le fracas et le ronronnement des utilidors avant de le placer sur un wagonnet à marchandises qui allait au bâtiment d'Imagineering et, de là, à une grosse cage de Faraday à découvert. J'aurais dû m'en douter : utiliser des ORHE sur moi mettrait hors service tous les appareils électroniques du voisinage. Il fallait me mettre sous protection avant de presser la détente.

Le docteur a posé le pistolet sur ma poitrine puis desserré mes sangles. Il a refermé la cage et reculé jusqu'à la porte du labo, près de laquelle il a décroché un lourd tablier et un casque à visière de protection.

« Quand je serai dehors, braque-le sur ton crâne et presse la détente. Je reviens dans cinq minutes. Dès mon entrée, pose le pistolet par terre et n'y touche plus. Il est à usage unique, mais je n'ai aucune

envie de découvrir que je me trompe. »

Il a refermé la porte. J'ai pris le pistolet à la main. Il était lourd, dense d'énergie stockée, avec une extrémité en creux parabolique pour mieux concentrer son cône.

J'ai levé le pistolet jusqu'à ma tempe, contre laquelle je l'ai appuyé. Mon pouce a trouvé la protubérance servant de détente.

J'ai marqué un temps d'arrêt. Ça n'allait pas me tuer, mais pourrait bloquer l'interface à jamais, me paralysant, me transformant en un cinglé convulsif. J'ai compris que je n'aurais jamais le cran de presser la détente. Le docteur devait le savoir aussi… c'était sa manière de me convaincre de procéder à cette restauration.

J'ai ouvert la bouche pour l'appeler, et il en est sorti « Ouaaagh ! ».

La crise a commencé. Mon bras a tressauté et mon pouce a enfoncé la détente. Il y a eu un goût d'ozone. La crise a cessé.

Je n'avais plus d'interface.

Le docteur avait l'air revêche et tendu quand il m'a vu m'asseoir sur le brancard roulant en me frottant les biceps. Il a sorti un outil de diagnostic portable qu'il m'a pointé sur le crâne avant de déclarer morte la moindre parcelle de microcircuit numérique qu'il contenait. Pour la première fois depuis mes vingt ans, je n'étais, sur le plan technologique, pas plus avancé que la nature m'avait créé.

Les convulsions m'avaient laissé des contusions violettes aux poignets et aux chevilles à l'emplacement des sangles. Je me suis traîné sans aide hors de la cage de Faraday puis du labo, mais j'ai à peine eu la force d'aller plus loin : mes muscles se plaignaient des exercices isométriques que mes crises leur avaient imposés contre ma volonté.

Dan attendait dans l'utilidor, somnolant accroupi contre le mur. Le docteur l'a secoué et Dan a relevé la tête d'un coup, tandis que d'un réflexe rapide comme l'éclair sa main venait saisir celle du médecin. Dans notre Royaume Enchanté, on oubliait facilement l'ancien travail de Dan, mais quand il s'est ainsi emparé d'un geste précis du bras du docteur tout en bondissant sur ses pieds, le regard dur et alerte, je m'en suis souvenu. Mon vieux pote, le héros d'aventures.

Dan a aussitôt lâché le médecin en s'excusant. Il a évalué mon état physique et glissé sans un mot son épaule sous mon aisselle pour me soutenir. Je n'ai pas eu la force de l'en empêcher. J'avais besoin de sommeil.

« Je te raccompagne chez toi, a-t-il dit. On repoussera les assauts de Debra demain.

— D'accord », ai-je dit avant de monter à bord du wagonnet en attente.

Mais on n'est pas allés chez moi. Dan m'a reconduit à mon hôtel, le Contemporary, et est monté jusqu'à ma porte. Il a ouvert celle-ci avec la carte-clé et attendu d'un air gauche tandis que j'entrais en traînant la jambe dans la pièce vide qui me servait désormais de foyer, puis que je m'écroulais sur le lit devenu le mien.

Il s'est ensuite éclipsé avec un regard d'excuse, partant retrouver Lil dans la maison que nous avions partagée.

Je me suis appliqué le transdermique sédatif donné par le docteur, y ajoutant un régulateur d'humeur qu'il avait recommandé pour contrôler mes « sautes de personnalité ». Je me suis endormi en quelques secondes.

7

Les médocs m'ont aidé à supporter les deux jours suivants, ceux du début de la rénov de la Mansion. Nous avons passé la nuit à ériger un échafaudage devant la façade, même si aucun travail véritable ne devait être effectué sur celle-ci… nous voulions juste donner l'impression de progrès rapides, et puis j'avais une idée.

J'ai travaillé aux côtés de Dan, qui me servait de secrétaire personnel : il gérait mes appels, cherchait les plans, surveillait l'apparition sur le Réseau des premières protestations du public Disney en apprenant la fermeture de la Mansion pour rénovation complète. Nous n'échangions pas la moindre parole superflue, restant côte à côte sans même nous regarder dans les yeux. De toute manière, je ne pouvais pas vraiment me sentir mal à l'aise en sa compagnie. Il ne m'en laissait jamais l'occasion, et puis nous étions très occupés à éloigner de la Mansion les visiteurs déçus. Nous avons d'ailleurs constaté avec consternation que ces derniers se rendaient en général droit au Hall Of Presidents.

La première réaction affolée concernant la mansion n'a guère tardé. Dan me l'a lue à voix haute sur sa VTH : « Hé ! Quelqu'un a entendu parler de travaux de maintenance à la HM ? En passant à côté pour aller visiter le nouveau H Of P, j'ai vu se préparer un grand chambardement : échafaudages, entrées et sorties de groupes de castmembers, vous voyez le topo. J'espère qu'ils ne sont pas en train de bousiller notre chère HM. Ne manquez pas le nouveau H Of P, à propos : très Bitchun.

— D'accord, ai-je dit. Qui a écrit ça, et est-ce qu'il figure sur notre liste ? »

Dan a réfléchi un instant. *« Elle* s'appelle Kim Wright, et elle est sur la liste. Bon whuffie, grosse fanactivité Mansion, lectorat important.

— Appelle-la. »

Telle était notre stratégie : recruter tout de suite les fans absolus pour les placer, en costume et munis d'outils démesurés ornés de chauves-souris, sur l'échafaudage où ils se livreraient à une pesante pantomime évoquant des zombies ouvriers en bâtiment. Suneep et son équipe finiraient par produire un lot de robots de téléprésence prêts à l'emploi, robots qu'on attribuerait à ces fans pour qu'ils se baladent dans les files d'attente et interagissent avec les visiteurs curieux. On rouvrirait la nouvelle Mansion au public dans quarante-huit heures, du moins en partie. L'échafaudage faisait une chouette publicité, un spectacle visuel qui susciterait la curiosité des hordes affluant au Hall Of Presidents de Debra. D'où du bouche à oreille.

Je suis un type plutôt futé.

Dan a expédié un message à cette Kim et a pu lui parler alors qu'elle débarquait des Pirates des Caraïbes. Je me suis demandé si c'était le genre de personne qu'il nous fallait : elle semblait terriblement éprise des rénovations effectuées par Debra et son équipe. Si j'avais eu davantage de temps, j'aurais lancé une vérification complète des antécédents pour chacun des noms figurant sur ma liste, mais il aurait fallu des mois.

Dan a échangé des banalités avec Kim, parlant à voix haute par égard à mon handicap, avant d'en venir à la raison de son appel. « Nous avons lu votre billet sur la rénov de la Mansion. Vous êtes la première à la remarquer, et nous nous demandions si ça vous intéresserait de venir en découvrir un peu plus sur nos projets. »

Son visage s'est crispé. « Elle s'est mise à hurler », m'a-t-il expliqué à voix basse.

Par réflexe, j'ai voulu afficher en VTH mes fichiers sur les fans de la Mansion que nous espérions embaucher. Bien entendu, ça n'a rien donné. J'avais eu ce réflexe à plus de dix reprises durant la matinée, et ce n'était pas près de changer. Mais ça ne m'énervait pas, rien ne semblait d'ailleurs pouvoir m'agacer, pas même le suçon tout juste visible sous le col de Dan. Le transdermique équilibreur d'humeur que je portais sur le biceps, conformément aux instructions du médecin, veillait à cette équanimité…

« Bien, bien. Nous sommes près du cimetière d'animaux, deux castmembers de sexe masculin en costume de la Mansion. Environ un mètre soixante-quinze et trente ans d'âge apparent. Vous ne pouvez pas nous manquer. »

Elle ne l'a pas fait. Elle est arrivée à petites foulées, hors d'haleine, tout excitée. Elle avait vingt ans d'âge apparent et s'habillait comme si c'était son âge réel, en pèlerine thermostatique branchée qui adhérait et se détachait de ses membres longs à double rotule. Très en vogue parmi les jeunes, dont la fille m'ayant tiré dessus.

Mais sa ressemblance avec mon assassin se limitait à la tenue et au corps. Elle n'avait pas de visage griffé : le sien présentait assez d'imperfections pour être celui de sa naissance, avec des yeux rapprochés, un nez large et un peu épaté.

J'ai admiré la manière dont elle évoluait dans la foule, une manière rapide et grossière, mais sans bousculer personne. « Kim, l'ai-je appelée lorsqu'elle est arrivée à proximité. Par ici. »

Elle a laissé échappé un cri de ravissement avant de filer en ligne droite dans notre direction. Même lancée à toute vapeur, elle naviguait assez bien dans la foule pour ne pas effleurer qui que ce soit. Une fois devant nous, elle s'est immobilisée d'un coup et a oscillé un peu. « Salut, Kim, enchantée ! » a-t-elle dit en me serrant la main avec

l'étrange brusquerie des gens pourvus d'articulations supplémentaires. « Julius », me suis-je présenté avant d'attendre qu'elle répète le processus avec Dan.

« Bon, a-t-elle demandé, qu'est-ce qui se passe ? »

Je lui ai pris la main. « Kim, on a un boulot pour vous, si ça vous dit. »

Le regard brillant, elle m'a serré fort la main. « Je prends ! »

J'ai ri, Dan aussi. D'un rire poli de castmember, mais qui cachait notre soulagement. « Je devrais peut-être d'abord vous expliquer, ai-je suggéré.

— Allez-y, expliquez ! »

Elle m'a pressé à nouveau la main.

J'ai lâché la sienne avant de dresser un bref panorama de la rénovation prévue, sans évoquer Debra et ses adhocs. Kim a avalé le tout avec gourmandise. Elle m'a écouté les yeux écarquillés et la tête penchée vers moi. Déconcerté par son attitude, j'ai fini par demander : « Vous m'enregistrez ? »

Elle a rougi. « J'espère que ça ne vous gêne pas ! Je commence un nouvel album-souvenir sur la Mansion. J'en ai un pour chaque attraction du Parc, mais celui-ci va faire un carton ! »

Je n'avais pas pensé à ça. Rendre publique l'activité des adhocs était tabou à l'intérieur du Parc, aussi ne m'était-il pas venu à l'idée que les nouveaux castmembers recrutés par nos soins voudraient tout enregistrer dans le moindre détail avant de le mettre en ligne sur le Réseau, histoire de récupérer un paquet de whuffie.

« Je peux arrêter », a proposé Kim. Comme elle semblait ennuyée, j'ai vraiment commencé à comprendre l'importance de la Mansion pour ceux que nous recrutions et à quel point ce que nous leur proposions relevait du privilège.

« Inutile, ai-je décidé. Montrons au monde notre manière de travailler. »

Nous sommes descendus avec Kim par un utilidor pour nous rendre dans la salle des costumes. Elle y est arrivée à moitié nue, arrachant littéralement ses vêtements dans sa hâte de jouer un personnage. Sonya, une adhoc de Liberty Square que nous avions affectée aux costumes, lui en avait déjà préparé un, une tenue pourrissante de bonne avec une ceinture à outils démesurée.

Nous avons laissé Kim sur l'échafaudage, où elle appliquait d'une truelle énergique un substitut de ciment à base d'eau sur le mur, avant de l'enlever et de recommencer le processus à un autre endroit. La tâche me semblait ennuyeuse, mais il faudrait sans doute y arracher Kim le moment venu.

Nous avons repris notre exploration du Réseau, à la recherche du prochain candidat.

À l'heure du déjeuner, nous avions dix nouveaux castmembers en train de s'activer sur l'échafaudage avec une perceuse, un marteau ou une truelle, de pousser des brouettes noires, de chanter « Grim Grinning Ghosts » et, dans l'ensemble, de s'éclater comme des bêtes.

« Ça suffira », ai-je affirmé à Dan. J'étais épuisé et trempé de sueur, et le transdermique me démangeait sous mon costume. Malgré l'euphorisant qui circulait dans mon système sanguin, je ressentais un soupçon de mauvaise humeur peu convenable pour un castmember. J'avais besoin de passer hors scène.

Soutenu par Dan, je me suis éloigné en boitillant. « C'était une idée géniale, Julius. Vraiment », m'a-t-il murmuré à l'oreille au moment où nous atteignions l'utilidor.

Le cœur empli de fierté, j'ai pris un wagonnet avec lui jusqu'à l'Imagineering. Suneep avait affecté trois de ses assistants à la première génération de robots de téléprésence mobiles pour l'extérieur de l'attraction et promis un prototype dans l'après-midi. Les robots ne posaient guère de problèmes – il s'agissait en fait de matériel standard –, mais on ne pouvait en dire autant des costumes et de la cinématique. Penser à ce que Suneep allait inventer avec sa bande de super-génies hypercréatifs m'a un peu déridé, tout comme me trouver hors de vue du public.

On aurait dit qu'une tornade avait traversé le labo de Suneep. Des groupes d'Imagineers entraient ou sortaient avec des gadgets ésotériques, ou discutaient en petits comités dans les coins tout en criant ce qu'affichait leur VTH. Au milieu de ce maelstrôm, Suneep semblait refréner à grand-peine une envie de crier « Youpi ! ». De toute évidence, il était dans son élément.

Il a ouvert les bras en nous voyant, les a écartés pour englober tout ce chaos dément et bredouillant. « Quelle merveilleuse floumgouberie ! a-t-il crié pour se faire entendre dans le vacarme.

— En effet, lui ai-je accordé. Le prototype avance ? »

Suneep a eu un geste distrait, ses doigts trapus décrivant des banalités dans l'atmosphère. « Chaque chose en son temps, chaque chose en son temps. J'ai mis cette équipe au travail sur autre chose, une routine cinématique pour une catégorie de fantômes volants gardés en sustentation par des poches de gaz… silencieux et effrayants. C'est de la vieille technologie d'espionnage, et ça se met magnifiquement en place ! Regarde ! » Il a pointé le doigt vers moi en projetant des données dans ma direction, j'imagine.

« Je suis hors ligne », lui ai-je gentiment rappelé.

Il s'est frappé le front, a pris une seconde pour écarter les cheveux retombés sur son visage et m'a adressé un geste d'excuse. « Ah oui, bien sûr. Tiens ! » Il a déroulé un écran à cristaux liquides qu'il m'a

tendu. Un vol de fantômes a dansé sur l'écran, avec la scène de la salle de bal comme décor. Plus amusants qu'effrayants, ils étaient thématiquement cohérents avec les fantômes actuels de la Mansion et leurs visages me disaient quelque chose. En regardant autour de moi dans le labo, j'ai réalisé qu'ils caricaturaient ceux de divers Imagineers.

« Ah ! Tu as remarqué, a dit Suneep en se frottant les mains. Excellente plaisanterie, non ?

— Super, ai-je pris soin de répondre. Mais il me faut vraiment quelques robots en service demain soir, Suneep. On en a discuté, tu te souviens ? »

L'absence de robots de téléprésence limiterait mon recrutement aux fans du genre de Kim, ceux habitant la région. J'avais des projets de plus grande envergure.

Suneep a eu l'air déçu. « Bien entendu. On en a discuté. Je n'aime pas interrompre mon équipe quand elle a de bonnes idées, mais il y a un temps pour tout. Je la mets immédiatement dessus. Tu peux compter sur moi. »

Dan s'est retourné pour accueillir quelqu'un, aussi l'ai-je imité pour voir de qui il s'agissait. Lil. Bien entendu. La fatigue lui faisait des yeux de raton laveur. Elle a tendu la main vers celle de Dan et s'est ravisée en m'apercevant.

« Salut les gars ! a-t-elle lancé avec une nonchalance étudiée.

— Oh, bonjour ! » a répondu Suneep.

Il a pointé et plié le doigt dans sa direction – pour les fantômes volants, me suis-je dit. Les yeux de Lil se sont révulsés un instant, puis elle lui a adressé un signe de tête épuisé.

« Très bon, a-t-elle estimé. Je viens d'avoir des nouvelles de Lisa : les équipes d'intérieur sont dans les temps. Ils ont démantelé la plus grande partie des Animatroniques et ils sont en train de descendre le verre de la salle de bal. » On faisait apparaître les fantômes de cette pièce grâce à une énorme plaque de verre poli la coupant latéralement. Comme la plaque était trop grande pour qu'on la déplace en un seul morceau, on avait construit la Mansion autour. « Ils disent qu'il leur faudra deux jours pour le découper et le préparer à l'enlèvement. »

Nous avons senti descendre un silence gêné que le vacarme des Imagineers a aussitôt envahi.

« Tu dois être vannée, a fini par dire Dan.

— Et pas qu'un peu », ai-je répondu au moment où Lil disait : « Je suppose, oui. »

Elle et moi avons eu un sourire triste. Suneep nous a serrés dans ses bras, Lil et moi. Il dégageait une odeur exotique, cocktail de lubrifiant industriel, d'ozone et de fatigue.

« Vous devriez rentrer vous faire un petit massage, tous les deux, nous a-t-il dit. Vous méritez un peu de repos. »

Dan a croisé mon regard et secoué la tête en signe d'excuses. Je me suis extrait de l'étreinte de Suneep en le remerciant tranquillement, avant de m'éclipser pour m'accorder un bain chaud et quelques heures de sommeil au Contemporary.

Je suis revenu à la Mansion au coucher du soleil. Il faisait assez frais pour que je passe par l'extérieur, le costume roulé dans un sac à bandoulière, au lieu d'utiliser le confort climatisé et cliquetant des utilidors.

Le corps rafraîchi par la brise, j'ai soudain ressenti une irrésistible envie d'un temps *authentique,* du genre de climat dans lequel j'avais grandi à Toronto. On était en octobre, pour l'amour du ciel, et toute une vie de conditionnement me disait qu'on était en mai. Je me suis arrêté le temps de m'appuyer quelques instants à un banc, les yeux fermés. Spontanément, et avec la même netteté que sur une VTH, j'ai vu High Park à Toronto, revêtu de ses couleurs d'automne, d'ardents rouges et oranges, de teintes de conifères et de marron terreux. J'avais vraiment besoin de vacances.

En ouvrant les yeux, je me suis rendu compte que je me trouvais devant le Hall Of Presidents, dont la file d'attente passait devant moi pour s'étirer loin, très loin. Un rapide calcul mental m'a conduit à siffler entre mes dents : le nombre de personnes dans la file remplirait cinq ou six fois l'attraction… ce qui représentait au moins une heure d'attente. Le Hall n'attirait *jamais* autant de monde. Vêtue de vichy, Debra travaillait au tourniquet. Elle a croisé mon regard et m'a adressé un signe de tête assez sec.

Je suis parti vers la Mansion. Un chœur de zombies à la démarche traînante – des nouvelles recrues – s'était formé devant l'entrée, où il interprétait « Grim Grinning Ghosts » avec une nouvelle structure de chant/contre-chant. Quelques visiteurs chantaient avec eux, cédant à l'insistance des recrues perchées sur l'échafaudage.

« Eh bien, au moins, de ce côté-là, tout va bien », ai-je grommelé *in petto.* Et tout allait bien, en effet, à ceci près que je voyais, un peu à l'écart, des membres de l'adhoc nous observer, et pas avec bienveillance. Les fans les plus monomaniaques, s'ils permettent de juger la popularité d'une attraction, sont aussi assez chiants. Ils fredonnent la bande-son en silence, piquent des souvenirs et cherchent à frimer en vous harcelant de questions obséquieuses. Avec le temps, même le plus jovial des castmembers en vient à perdre patience, à les détester automatiquement.

Les adhocs de Liberty Square qui travaillaient sur la Mansion, après avoir été conduits à approuver une rénov et obligés d'y

participer, devaient maintenant subir ces mégafans crâneurs. Si j'avais été là quand ça avait commencé – et non dans les bras de Morphée –, peut-être aurais-je pu défroisser leurs ego, mais je me demandais maintenant s'il n'était pas trop tard.

Il ne me restait plus qu'à essayer. Je me suis glissé dans un utilidor où j'ai enfilé mon costume avant de revenir en scène. Je me suis joint avec enthousiasme aux chanteurs, en allant jusqu'aux adhocs pour les faire participer, de gré ou de force.

Le temps que le chœur se retire, suant et épuisé, un groupe d'adhocs se tenait prêt à le remplacer, et j'ai escorté mes recrues dans une salle de repos hors scène.

Suneep n'a pas livré les prototypes de robots avant la semaine suivante, en me prévenant de surcroît qu'il aurait besoin d'une semaine supplémentaire pour me fournir ne serait-ce que cinq exemplaires de production. Il ne l'a pas dit, mais j'ai eu l'impression que son équipe, ravie de pouvoir travailler sans supervision des adhocs, échappait à tout contrôle. Nerveux, agité, Suneep lui-même semblait presque à bout. Je n'ai pas insisté.

De toute manière, j'avais des problèmes de mon côté. Les nouvelles recrues se multipliaient. J'avais fait installer un terminal dans ma chambre d'hôtel pour continuer à surveiller la manière dont les fans réagissaient à la rénov. Kim et ses collègues des environs engrangeaient des millions de visites par jour, accumulant du whuffie de la part de fans envieux qui, un peu partout dans le monde, se connectaient pour suivre leurs activités sur l'échafaudage.

Ce qui était conforme au plan. Le plan n'avait par contre pas prévu que les nouvelles recrues procèdent à leur propre recrutement, invitant leurs e-potes à descendre en Floride et les hébergeant sur leurs canapés ou dans leurs chambres d'amis, et viennent me demander de les enrôler.

Lorsque c'est arrivé pour la dixième fois, je suis allé parler à Kim dans la salle de repos. Son gosier s'activait, ses yeux parcouraient des mots invisibles à mi-distance. Elle devait sûrement rédiger un autre billet haletant pour expliquer à quel point il était merveilleux de travailler à la Mansion. « Salut, ai-je lancé. Tu as une minute à me consacrer ? »

Elle a levé l'index puis, un instant plus tard, m'a décoché un sourire radieux.

« Salut Julius ! Bien sûr !

— Si tu te changeais, qu'on puisse discuter en se promenant dans le Parc ? »

Kim portait son costume aussi souvent et aussi longtemps que possible. J'avais dû insister assez fermement pour qu'elle le fasse laver

le soir au lieu de le porter chez elle.

Elle est passée à contrecœur au vestiaire revêtir sa pèlerine. Nous avons emprunté l'utilidor conduisant à la sortie de Fantasyland, où nous avons louvoyé entre les enfants accompagnés d'adultes qui, en cette fin d'après-midi, se précipitaient afin de former de longues files d'attente pour Blanche-Neige, Dumbo et Peter Pan.

« Tu te plais, ici ? » ai-je demandé à Kim.

Elle a eu un petit sursaut. « Oh, Julius, je vis les meilleurs jours de ma vie, promis ! Un rêve devenu réalité. Je rencontre un tas de personnes intéressantes et je me sens vraiment créative. Et puis je meurs d'envie d'essayer les équipements de téléprésence.

— Eh bien, je suis vraiment content de ce que toi et tes amis faites ici. Vous travaillez dur, vous produisez un bon spectacle. Et les chansons que vous avez mises au point me plaisent. »

Un de ces passements de pied à double rotule qu'on voyait désormais dans presque toutes les vids d'action l'a soudain placée devant moi, la main sur mon épaule, à me regarder dans les yeux.

« Un problème, Julius ? m'a-t-elle demandé d'un air grave. Parce que dans ce cas je préférerais qu'on en discute, au lieu de papoter. »

J'ai souri et lui ai ôté la main de mon épaule. « Quel âge as-tu, Kim ?

— Dix-neuf ans. Quel est le problème ? » Dix-neuf ans ! Mon Dieu, pas étonnant qu'elle soit si versatile. *Et moi, alors, quelle est mon excuse ?*

« Il n'y en a pas, Kim, je voulais juste discuter d'un truc avec loi. Les personnes que toi et les autres avez fait venir travailler avec moi sont vraiment d'excellents castmembers.

— Mais ?

— Mais nos ressources sont limitées. Les journées sont trop courtes pour que j'arrive à superviser les nouveaux, la rénov et le reste. Sans compter que jusqu'à la réouverture de la Mansion on n'a guère besoin de figurants. Je ne voudrais pas qu'on mette quelqu'un sur scène sans formation convenable, ou qu'on se retrouve à court d'uniformes ; je ne voudrais pas non plus que des gens fassent tout le voyage jusqu'ici pour s'apercevoir qu'on n'a pas de travail pour eux. »

Elle a eu l'air soulagé. « C'est *tout* ? Ne t'inquiète pas. J'ai discuté avec Debra, au Hall Of Presidents, et elle m'a dit pouvoir occuper tous ceux qu'on ne pourrait pas prendre à la Mansion… On peut même alterner entre les deux ! » De toute évidence, elle se félicitait de sa prévoyance.

Mes oreilles ont bourdonné. Debra avait toujours une longueur d'avance sur moi. Elle devait même avoir suggéré à Kim de procéder à des recrutements supplémentaires. Elle accueillerait les gens venus travailler à la Mansion, les convaincrait que les adhocs de Liberty

Square les avaient injustement traités et les enrôlerait dans sa petite usine à whuffie pour mieux s'emparer de la Mansion, du Parc, de tout Walt Disney World.

« Oh, je ne pense pas qu'on en arrivera là, ai-je pris soin de répondre. Je ne doute pas qu'on trouvera du boulot pour tout le monde à la Mansion. Plus on est de fous, plus on rit. »

Kim a penché la tête d'un air perplexe, mais n'a rien dit. Je me suis mordu la langue. La douleur m'a ramené à la réalité et je me suis mis à penser production de costumes, plannings de formation et répartition de couchettes. Mon Dieu, si seulement Suneep pouvait terminer les robots !

« Comment ça, non ? » me suis-je énervé ce soir-là.

Lil a croisé les bras en me considérant avec colère. « Non, Julius. Ça ne passera pas. Le groupe n'est déjà pas content que les nouveaux en retirent toute la gloire, il ne nous laissera jamais en faire venir d'autres. Il ne va pas non plus cesser de travailler à la rénov pour les former, les costumer, les nourrir et les materner. Et comme chaque jour de fermeture de la Mansion fait perdre du whuffie aux adhocs, ils ne veulent pas de retard supplémentaire. Dave est déjà parti rallier Debra, et je suis sûre qu'il ne sera pas le seul. »

Dave, le connard qui n'avait cessé de dénigrer la rénovation durant l'AG. Bien sûr qu'il avait changé de camp. Lil et Dan se tenaient côte à côte sur le porche de la maison dans laquelle j'avais vécu. J'étais venu convaincre Lil de persuader les adhocs d'augmenter le nombre de recrues, mais la conversation ne se déroulait pas comme prévu. Ils ne me laissaient même pas entrer.

« Qu'est-ce que je dis à Kim, alors ?

— Ce que tu veux, a répondu Lil. C'est toi qui l'as fait venir… à toi de la gérer. Assume, pour une fois dans ta vie, merde. »

La discussion n'allait pas en s'améliorant. Dan m'a adressé un regard d'excuse. Lil m'a foudroyé du regard encore un instant avant de rentrer dans la maison.

« Debra s'en sort vraiment bien, a dit Dan. Les gens n'arrêtent pas de parler d'elle sur le Réseau. Du jamais-vu. Le flashage marche du tonnerre dans les boîtes de nuit : on y balance aux clients des rafales contenant dance mix et sauvegarde du DJ.

— Mon Dieu, ai-je fait. J'ai merdé, Dan. J'ai complètement merdé. »

Il n'a pas répondu, ce qui revenait à approuver.

En rentrant à l'hôtel, j'ai décidé qu'il fallait que je parle à Kim. Elle me posait un problème dont je n'avais pas besoin, un problème que je pouvais peut-être résoudre. Après avoir fait demi-tour dans un crissement de pneus, j'ai conduit ma voiturette jusque chez elle, une petite copropriété d'un complexe délabré qui, autrefois, avant Bitchun,

avait été un village clos réservé au troisième âge.

On repérait facilement son logement : toutes les lumières en étaient allumées et un vague bruit de conversations traversait la porte à moustiquaire. J'ai monté les marches deux à deux et m'apprêtais à frapper quand j'ai reconnu une voix.

Celle de Debra : « Ah oui, oui ! disait-elle. Excellente idée ! Je n'avais jamais vraiment pensé à utiliser des acteurs de streetmosphere{Mot formé à partir de street (rue) et atmosphère qui désigne les animations des rues par des orchestres ou de faux tournages de films.} pour animer la zone d'attente, mais c'est tout à fait sensé. Vous faites tous un travail vraiment *excellent* à la Mansion… Trouvez-m'en d'autres comme vous, je les prends quand ils veulent au Hall ! »

J'ai entendu Kim et ses jeunes amis bavarder avec fierté et excitation. Envahi par la colère et la peur, je me suis soudain senti léger, froid et prêt à commettre une horreur.

J'ai redescendu les marches en silence pour regagner ma voiturette.

Il y a des gens incorrigibles. Il faut croire que j'en fais partie.

Je gloussais presque en songeant à la simplicité imparable de mon plan, au moment où je me glissais par l'entrée des artistes à l'aide de la carte d'identité obtenue quand mes systèmes étaient passés hors ligne, puisque je ne pouvais plus projeter mon autorisation sur la porte.

Je me suis changé dans des toilettes sur Main Street, enfilant une pèlerine noire qui me brouillait complètement les traits, puis coulé dans les ombres s'étalant devant les boutiques jusqu'aux douves du Château de Cendrillon. Furtif, j'ai escaladé la clôture et me suis accroupi pour gagner le quai, puis je suis descendu dans l'eau, où j'ai pataugé jusqu'à Adventureland.

En longeant l'entrée de Liberty Square, je me suis caché dans l'encoignure des portes chaque fois que j'entendais passer au loin des équipes de maintenance, et j'ai fini par arriver au Hall Of Presidents. En un clin d'oeil, j'y ai pénétré.

Fredonnant le thème de « It's A Small World », j'ai extrait un pied-de-biche de la poche à rabat de ma pèlerine et me suis mis à l'ouvrage.

Les unités de diffusion primaire étaient dissimulées derrière une toile peinte au-dessus de la scène et d'une construction étonnamment solide pour de la technique de première génération. J'ai sué sang et eau pour les fracasser, mais j'ai poursuivi mes efforts jusqu'à ce qu'il n'en reste rien de reconnaissable. ça été un travail long et bruyant dans le silence du Parc, mais qui m'a bercé et plongé dans une rêverie somnolente, un moment intemporel d'autohypnose provoqué par

l'oscillation et les boums réguliers de mon outil. Pour mettre toutes les chances de mon côté, je me suis emparé des unités mémoire que j'ai glissées dans ma pèlerine.

Localiser leurs unités de sauvegarde m'a posé un peu plus de difficultés, par chance, j'avais traîné des années dans le Hall Of Presidents pendant que Lil bricolait les Animatroniques. J'ai inspecté méthodiquement chaque coin, recoin, fente et zone de stockage jusqu'à ce que je les déniche dans l'ancien placard d'une salle de repos. Ayant désormais trouvé mon rythme, je n'en ai fait qu'une bouchée.

J'ai effectué un passage supplémentaire, détruisant tout ce qui ressemblait de près ou de loin à un prototype de la prochaine génération ou à des notes pouvant faciliter la reconstruction des unités réduites en miettes par mes soins.

Je ne me faisais pas d'illusions sur le degré de préparation de Debra : elle avait sûrement combiné hors du site quelque chose qu'elle pourrait mettre en route en quelques jours. Mon raid ne provoquerait aucun dommage permanent : il me donnait juste un ou deux jours de répit.

Je suis sorti du Parc sans me faire repérer et j'ai regagné ma voiturette, mes chaussures dégorgeant l'eau des douves.

Pour la première fois depuis des semaines, j'ai dormi comme un bébé.

Bien entendu, je me suis fait prendre. Les conspirations machiavéliques ne sont pas vraiment dans mon tempérament, et j'avais laissé une piste d'un kilomètre de large, depuis les empreintes de pieds boueuses dans l'entrée du Contemporary jusqu'au pied-de-biche bêtement oublié, avec ma pèlerine et les unités mémoire du Hall, sur la banquette arrière de ma voiturette.

Juste avant l'ouverture du Parc, sifflant ma version personnelle, jazzy et rapide, de « Grim Grinning Ghosts », je suis sorti de la salle des costumes et j'ai emprunté l'utilidor, dont je suis sorti à Liberty Square.

Je me suis retrouvé face à Lil et Debra. Debra tenait ma pèlerine et mon pied-de-biche, Lil les unités mémoire.

N'ayant pas pris mes transdermiques ce matin-là, j'ai ressenti une émotion brute, puissante et bruyante.

Je me suis enfui.

Je me suis enfui à toutes jambes en direction d'Adventureland, fuyant les deux femmes, passant devant la Tiki Room (où j'avais trouvé la mort) et l'entrée d'Adventureland (où j'avais barboté dans les douves) avant de descendre Main Street. J'ai couru sans m'arrêter, bousculant les tout premiers visiteurs, piétinant les fleurs, renversant

un chariot de pommes devant la galerie des machines à sous.

J'ai couru jusqu'à l'entrée principale où je me suis retourné en pensant avoir distancé Lil, Debra et tous mes problèmes. Erreur. Rouges et essoufflées, elles se trouvaient toutes deux à un pas de moi. Debra, qui tenait mon pied-de-biche comme une arme, l'a brandi dans ma direction.

« T'es vraiment con, tu sais ? » a-t-elle lancé. Si nous avions été seuls, elle m'aurait sans doute frappé avec le pied-de-biche.

« Alors, Debra, ai-je ricané, on supporte mal que quelqu'un d'autre ne joue pas fair-play ? »

Lil a secoué la tête de dégoût. « Elle a raison, t'es con. Assemblée générale de l'adhoc à Adventureland. Tu viens.

— Pourquoi ? ai-je demandé avec l'envie d'en découdre. Vous allez me rendre hommage pour tout mon dur labeur ?

— On va parler de l'avenir, Julius, du moins de ce qu'il nous en reste.

— Pour l'amour du ciel, Lil, tu ne comprends donc pas ce qui se passe ? Ils m'ont *tué* ! Ils l'ont fait, et maintenant on se bat entre nous au lieu d'affronter Debra ! Pourquoi ne vois-tu pas que c'est *complètement* à côté de la plaque ?

— Prends garde aux accusations que tu portes, Julius », a dit Debra d'une voix tranquille et profonde, presque sifflante. « Je ne sais pas qui t'a tué ni pourquoi, mais c'est toi, le coupable, ici. Tu as besoin d'aide. »

J'ai aboyé un rire sans joie. Les visiteurs commençaient à se déverser dans le Parc désormais ouvert et plusieurs d'entre eux observaient avec attention les trois castmembers costumés s'engueuler. Je sentais mon whuffie baisser à vitesse hémorragique. « Debra, tu n'es vraiment qu'un tas de merde, et tu produis des trucs banals sans la moindre imagination. Tu es une putain de spoliatrice qui n'a même pas le cran de le reconnaître.

— Ça *suffit,* Julius. » Le visage dur, Lil peinait à contenir sa rage. « On y va. »

Lil m'a précédé d'un pas, Debra m'a suivi d'autant, pendant tout le temps qu'il nous a fallu pour traverser la foule jusqu'à Adventureland. J'ai eu dix occasions d'échapper à mes gardiennes en me glissant dans une brèche du flux humain, mais je n'ai pas tenté ma chance. Je voulais dire au monde entier ce que j'avais fait et pourquoi.

Debra a monté derrière nous les marches menant à la salle de réunion. Lil s'est retournée. « Je ne crois pas que tu devrais y assister, Debra », a-t-elle affirmé d'un ton mesuré.

Debra a secoué la tête. « Tu ne peux pas me tenir à l'écart, tu sais. Et tu n'en as aucune envie. On est dans le même camp. »

J'ai poussé un grognement moqueur et c'est sans doute ce qui a

décidé Lil. « Viens, alors », a-t-elle dit.

Il n'y avait plus une seule place assise dans la salle, remplie à craquer par les adhocs au grand complet, à l'exception de mes nouvelles recrues. La rénov n'avançait donc pas et le Liberty Belle patientait à quai. Il y avait même les équipiers des restaurants. Liberty Square ne devait plus être qu'une ville fantôme. Ce qui donnait à la réunion un caractère d'urgence : nous avions conscience que des visiteurs erraient dans Liberty Square à la recherche de castmembers prêts à leur venir en aide. Bien entendu, l'équipe de Debra pouvait se trouver dans le coin.

Tous les adhocs avaient le visage fermé et amer, ce qui ne laissait aucun doute dans mon esprit : j'étais vraiment dans la merde. Dan lui-même, assis au premier rang, semblait en colère. J'ai failli fondre en larmes en le voyant ainsi. Dan… Oh, Dan. Mon pote, mon confident, mon pigeon, mon rival, ma némésis. Dan, Dan, Dan. J'ai eu envie tout à la fois de le battre à mort et de le serrer dans mes bras.

Lil s'est avancée vers le pupitre en rejetant une mèche folle derrière son oreille. « Bon, commençons », a-t-elle dit. Je me suis mis sur sa gauche, Debra sur sa droite.

« Merci d'être venus. J'aimerais que nous fassions vite. Nous avons tous un travail important à accomplir. Pour résumer les faits, la nuit dernière, un membre de notre adhoc a saccagé et mis hors service le Hall Of Presidents. On estime à une semaine la durée des réparations.

« Inutile de vous dire que ce n'est pas acceptable. Ce n'est jamais arrivé et n'arrivera jamais plus. Nous y veillerons.

« Je voudrais vous proposer de cesser toute activité sur la Mansion tant que le Hall Of Presidents n'aura pas retrouvé toutes ses capacités. Je me porte volontaire pour participer aux réparations. »

Il y a eu des hochements de tête dans l'assistance. Lil ne serait pas la seule à travailler sur le Hall durant la semaine. « Il n'y a pas de rivalité à Disney World, a affirmé Lil. Les diverses adhocs coopèrent dans le but de rendre le Parc aussi bon que possible. Malheureusement pour nous, nous avons perdu ce but de vue. »

J'ai failli m'étrangler de rage. « J'aimerais dire quelques mots », ai-je annoncé aussi calmement que possible.

Lil m'a jeté un coup d'œil. « D'accord, Julius. Tout membre de l'adhoc a le droit à la parole. »

J'ai inspiré à fond. « Je l'ai fait, d'accord ? » ai-je dit. Ma voix s'est fêlée. « Je l'ai fait et je n'ai aucune excuse. Ce n'est sans doute pas ce que j'ai fait de plus futé, mais je pense que vous devriez tous comprendre comment j'y ai été poussé.

« On n'est pas *censés* être rivaux les uns des autres, mais nous savons tous que ce n'est qu'un gentil bobard. En vérité, il y a une

véritable concurrence dans le Parc et les concurrents les plus coriaces sont ceux qui ont réhabilité le Hall Of Presidents. Ils vous ont *volé* le Hall ! En profitant d'une distraction de votre part, et ils se sont servis de *moi* pour provoquer cette distraction, ils m'ont *assassiné* ! » J'avais conscience que ma voix dérapait dans les aigus, mais je ne pouvais rien y faire.

« Ce bobard selon lequel nous sommes tous dans le même camp est bénéfique, en général, puisqu'il nous permet de travailler tranquillement ensemble. Mais la situation a changé le jour où ils m'ont fait tirer dessus. Si vous continuez à croire ce bobard, vous allez perdre la Mansion, le Liberty Belle, Tom Sawyer Island… tout. Tout le passé que nous avons en commun avec cet endroit, nous et les millions de gens qui nous ont rendu visite, sera détruit et remplacé par la saloperie stérile et brutale qui a repris le Hall. Et quand ce se sera produit, cet endroit n'aura plus rien de particulier. N'importe qui pourra vivre la même expérience sans décoller les fesses de son canapé ! Et qu'arrivera-t-il alors, hein ? Combien de temps pensez-vous que cet endroit restera ouvert une fois qu'il n'y aura plus personne ici à part *vous ?* »

Debra a eu un sourire condescendant. « Tu as terminé ? a-t-elle gentiment demandé. Très bien. Je sais bien que je ne fais pas partie du groupe, mais comme c'est mon travail qu'on a détruit la nuit dernière, j'aimerais répondre à Julius, si vous n'y voyez pas d'inconvénient. » Elle a marqué un temps d'arrêt, mais personne n'a rien dit.

« Pour commencer, je tiens à ce que vous sachiez tous que nous ne vous tenons pas pour responsables des événements de la nuit passée. Nous connaissons le responsable, nous savons qu'il a besoin d'aide. Je vous conseille vivement de veiller à ce qu'il l'obtienne.

« Ensuite, j'aimerais dire qu'en ce qui me concerne nous sommes dans le même camp… celui du Parc. C'est un endroit spécial qui ne pourrait exister sans tous nos efforts. Ce qui est arrivé à Julius est horrible et j'espère sincèrement qu'on arrêtera et jugera le responsable. Mais ce responsable, ce n'est ni moi ni personne de mon adhoc.

« Lil, je voudrais te remercier pour ta généreuse proposition de nous aider, nous te prendrons au mot. Ça vaut d'ailleurs pour vous tous : venez au Hall, nous vous mettrons au travail. Il ne va pas nous falloir longtemps pour reprendre du service.

« Maintenant, en ce qui concerne la Mansion, permettez-moi de vous le dire une bonne fois pour toutes : ni moi ni mon adhoc n'avons le moindre désir de la reprendre. C'est une attraction splendide, et qui s'améliore avec le travail que vous fournissez. Si vous vous inquiétiez là-dessus, soyez rassurés. Nous sommes tous dans le même camp.

« Merci de m'avoir écoutée. Il faut que j'aille retrouver mon

équipe, maintenant. »

Elle a abandonné le pupitre et quitté la salle sous un tonnerre d'applaudissements.

Lil a attendu qu'il s'éteigne pour reprendre la parole : « Bon, nous avons du travail, nous aussi. J'aimerais tout d'abord vous demander une faveur. Je voudrais que nous gardions pour nous les détails de l'incident de la nuit dernière. Mettre les visiteurs et le monde entier au courant de cette sale petite affaire ne fera du bien à personne. Nous sommes tous d'accord sur ce point ? »

Il y a eu un instant de silence pendant que les résultats s'affichaient sur les VTH, puis Lil leur a adressé un sourire resplendissant. « Je savais que vous accepteriez. Merci à tous. Au boulot. »

J'ai passé la journée dans ma chambre d'hôtel à surfer mollement sur mon terminal. Lil m'avait fait comprendre de manière très claire, après l'AG, de ne pas me montrer dans le Parc avant d'avoir « reçu de l'aide », quoi que ça puisse vouloir dire.

À midi, la nouvelle avait filtré dans le grand public. Difficile de déterminer précisément l'origine de la fuite, mais elle semblait se situer du côté des nouvelles recrues. L'une d'elles avait raconté à ses e-potes le drame survenu à Liberty Square en mentionnant mon nom.

Deux sites disaient déjà du mal de moi et je m'attendais à ce que d'autres en fassent bientôt autant. J'avais clairement besoin d'aide.

J'ai alors pensé à partir, à tout abandonner, à quitter Walt Disney World pour recommencer une fois de plus ma vie, sans whuffie ni souci.

Ce qui n'aurait pas été si terrible. J'avais déjà souffert d'un déficit de réputation, il n'y avait pas si longtemps. Quand on était devenus copains, Dan et moi, à l'époque de l'université de Toronto, j'étais au centre de pas mal de sentiments ambivalents, et aussi pauvre en whuffie qu'on pouvait l'être.

Je dormais sur le campus dans un petit cercueil doté d'une climatisation irréprochable. C'était exigu et morne, mais j'avais un accès gratuit au réseau et largement de quoi m'occuper. Quand je ne pouvais pas obtenir une table au restaurant, rien ne m'empêchait de faire la queue à n'importe lequel des synthétiseurs de la ville pour obtenir ce que je voulais manger et boire au moment où je le voulais. Comparé aux 99,99999 % des humains ayant vécu depuis le début des temps, je jouissais d'un luxe sans égal.

Même selon les standards de la Société Bitchun, je n'étais pas vraiment une exception. Le nombre d'individus peu estimés en circulation était considérable, et ces gens-là s'en sortaient très bien, traînant dans les parcs, débattant, lisant, montant des pièces de

théâtre, jouant de la musique.

Bien entendu, ce n'était pas la vie que je menais. J'avais Dan avec qui copiner, Dan, un individu exceptionnel à haut whuffie prêt à fraterniser avec un couillon comme moi. Il m'invitait à déjeuner à des cafés avec terrasse, m'offrait des concerts au SkyDome, descendait en flammes les morveux qui ricanaient du niveau de mon whuffie. La compagnie de Dan m'obligeait à réévaluer en permanence mes convictions en ce qui concernait la Société Bitchun, et je n'avais jamais vécu de moments plus touchants et plus stimulants sur le plan intellectuel.

J'aurais pu quitter le Parc, partir en temps mort dans n'importe quel coin du monde, recommencer de zéro. J'aurais pu tourner le dos à Dan, à Debra, à Lil et à tout ce gâchis.

Je ne l'ai pas fait.

J'ai appelé le médecin.

8

Le docteur Pete a répondu à la troisième sonnerie, en mode audio seulement. J'ai entendu des pleurs d'enfants, habituel fond sonore de l'infirmerie du Royaume Enchanté.

« Salut, toubib.

— Bonjour, Julius. Que puis-je pour toi ? » Sous le vernis d'amabilité professionnelle du médecin et du castmember, j'ai décelé de l'irritation.

Faire que tout aille à nouveau bien. « Je ne sais pas trop. Je voulais te demander s'il serait possible d'en discuter ensemble. J'ai de sacrés problèmes.

— Je finis mon service à cinq heures. Ça peut attendre jusque-là ? »

J'ignorais complètement si j'aurais encore le courage de le voir à cette heure-là. « Je ne pense pas… j'espérais te voir tout de suite.

— S'il s'agit d'une urgence, je peux t'envoyer une ambulance.

— C'est une urgence, mais pas au sens médical. J'ai besoin d'en discuter face à face. Je t'en prie. »

Il a soupiré d'une manière peu convenable pour un médecin et un castmember. « Julius, j'ai des trucs importants à faire, ici. Tu es sûr de ne pas pouvoir patienter ? » J'ai ravalé un sanglot. « Certain, docteur.

— Très bien. Tu arrives quand ? »

Lil avait clairement spécifié qu'elle ne voulait pas de moi dans le Parc. « Tu pourrais venir me voir ? Je ne peux pas vraiment me déplacer. Je suis au Contemporary, tour B, chambre 2334.

— Je ne fais guère de visites à domicile, fiston.

— Je sais, je sais. » Le ton misérable de ma voix me déplaisait souverainement. « Pourrais-tu faire une exception pour moi ? Je ne sais pas à qui d'autre m'adresser.

— J'arrive dès que possible. Il faut que je trouve quelqu'un pour me remplacer. Que cela reste une exception, d'accord ? »

J'ai soupiré de soulagement : « Promis. » Il a abruptement coupé la communication et je me suis retrouvé à appeler Dan. « Oui ? a-t-il demandé d'un ton prudent.

— Le docteur Pete vient me voir, Dan. J'ignore s'il peut m'aider… si qui que ce soit peut m'aider, d'ailleurs. Je voulais juste te tenir au courant. »

Sa réponse m'a surpris et rappelé pourquoi il restait mon ami malgré tout. « Tu veux que je vienne ?

— Ce serait très gentil, ai-je tranquillement répondu. Je suis à l'hôtel.

— Donne-moi dix minutes », a-t-il dit avant de raccrocher.

Il m'a retrouvé sur mon balcon, d'où je regardais le Château et les sommets de Space Mountain. Sur ma gauche s'étalaient les eaux scintillantes du Seven Seas Lagoon, sur ma droite, d'impeccables kilomètres de la Propriété. Le soleil me chauffait la peau, le vent m'apportait de vagues restes de rires joyeux et les fleurs étaient écloses. À Toronto, j'aurais eu de la pluie glacée, des bâtiments gris, le bruit du transport urbain rapide (un monorail est passé en chuintant) et le visage dur de l'anonymat. Ça me manquait.

Dan a tiré une chaise près de moi et s'est assis sans un mot. Nous avons longuement profité de la vue.

« Incroyable, hein ? ai-je fini par lancer.

— J'imagine, a-t-il répondu. Julius, je voulais te dire un truc avant l'arrivée du médecin.

— Vas-y.

— C'est fini entre Lil et moi. Ça n'aurait jamais dû commencer et je ne suis pas fier de moi. Vous alliez peut-être vous séparer, ce ne sont pas mes affaires, mais je n'avais pas le droit de précipiter les choses.

— D'accord. »

J'étais trop vidé pour ressentir une émotion.

« J'ai pris une chambre ici et déménagé mes affaires.

— Lil réagit comment ?

— Oh, elle me prend pour un vrai salaud. Elle doit avoir raison.

— Elle doit avoir en partie raison », ai-je rectifié.

Il m'a donné une petite tape sur l'épaule.

« Merci. »

Nous avons attendu ensemble et en silence l'arrivée du médecin.

Il est entré d'un air affairé, ses traits habituellement souriants pincés par l'amertume, et a attendu avec impatience. Je suis allé m'asseoir sur le lit en laissant Dan sur le balcon.

« Je crois que je suis en train de débloquer, ai-je expliqué. Je me suis comporté de manière incohérente, parfois violente. Je ne sais pas ce qui ne va pas. » J'avais répété mon petit discours, ce qui ne le rendait pas moins difficile à prononcer pour autant.

« Toi et moi savons ce qui ne va pas, Julius, a répondu avec agacement le médecin. Il faut restaurer ta sauvegarde, repartir avec un clone tout neuf et retirer celui-là de la circulation. On en a déjà parlé.

— Je ne peux pas, ai-je avoué en fuyant son regard. Je ne peux tout simplement pas… y a-t-il un autre moyen ? »

Le médecin a secoué la tête. « Julius, je ne dispose que de ressources limitées. Il existe un traitement idéal pour ton problème et, si tu n'en veux pas, je ne peux pas grand-chose pour toi.

— Et les médicaments ?

— Il ne s'agit pas d'un déséquilibre chimique mais d'un défaut

mental. Ton *cerveau* fonctionne *mal,* fiston. Les médicaments ne feront que masquer les symptômes, sans empêcher ton état de s'aggraver. Je ne suis malheureusement pas en mesure de te dire ce que tu souhaites entendre.

Maintenant, si tu es prêt à suivre ce traitement, je peux retirer tout de suite ce clone de la circulation et te restaurer dans un nouveau en quarante-huit heures.

— N'y a-t-il vraiment pas d'autre moyen ? Vraiment ? Il faut que tu m'aides… je ne peux pas perdre tout ça. »

Je ne pouvais avouer, ni même m'avouer, les véritables raisons pour lesquelles je tenais tant à ce chapitre particulièrement lamentable de ma vie.

Le docteur s'est levé pour partir. « Écoute, Julius, ton whuffie est trop faible pour que quelqu'un prenne la peine de chercher une autre solution à ce problème que celle que toi et moi connaissons. Je peux te donner des suppresseurs d'humeur, mais c'est une solution temporaire.

— Pourquoi ? »

Il a hésité : « Tu ne peux quand même pas prendre des médocs jusqu'à la fin de ta vie, fiston. Quelque chose finira par arriver à ce corps… ton dossier médical indique une prédisposition aux attaques… et, à ce moment-là, on restaurera ta sauvegarde. Plus tu attends, plus ce sera traumatisant. Tu hypothèques ton moi futur pour ménager ton présent égoïste. »

La pensée m'avait déjà traversé l'esprit. Chaque jour qui passait rendait ce remède plus difficile à prendre. S'endormir pour se réveiller ami avec Dan, pour se réveiller à nouveau amoureux de Lil. Pour s'éveiller avec une Mansion telle que je m'en souvenais, un Hall Of Presidents où je pourrais trouver Lil penchée, la tête dans les entrailles d'un président. Pour s'éveiller sans la disgrâce, sans savoir que la femme que j'aimais et mon meilleur ami allaient me trahir, m'avaient *déjà* trahi.

Je ne pouvais tout simplement pas… du moins, pas encore.

Dan… Dan allait bientôt se tuer et, si je restaurais ma vieille sauvegarde, j'allais perdre ma dernière année avec lui. J'allais perdre *sa* dernière année.

« Présentons la situation de cette manière, docteur : je comprends tes arguments, mais ce n'est pas si simple. Je pense que pour le moment je vais prendre les suppresseurs d'humeur. »

Il m'a considéré froidement. « Bon, je vais te faire une ordonnance. Je n'avais pas besoin de venir pour ça. Sois gentil, ne m'appelle plus. »

J'ai été stupéfait de le voir ainsi en colère et je n'ai compris celle-ci qu'après son départ, quand j'ai raconté notre entrevue à Dan.

« Nous autres, les anciens, nous prenons les médecins pour des pros très qualifiés… à cause de l'époque pré-Bitchun avec ses facs de médecine, ses longs internats et ses exercices d'anatomie… En fait, le médecin moyen, de nos jours, est moins formé en biologie qu'à la manière de se comporter avec les malades. Le " docteur " Pete est un technicien, pas un docteur en médecine, pas dans le sens où toi et moi l'entendons. Les personnes qui possèdent ce genre de connaissances travaillent dans la recherche historique, pas dans la médecine.

« Mais ça ne correspond pas à l'illusion. Le toubib est censé être une autorité sur le plan médical, même s'il ne connaît qu'une procédure : la restauration d'une sauvegarde. Tu le rappelles à Pete, ce qui ne lui plaît pas. »

J'ai attendu une semaine avant de retourner dans le Royaume Enchanté, une semaine à prendre le soleil sur la plage de sable blanc du Contemporary, à faire du jogging sur Walk Around the World, à aller en canoë sur Discovery Island, sauvage et recouverte de végétation et, plus généralement, à me calmer. Dan passait me voir tous les soirs et, comme au bon vieux temps, on discutait des avantages et des inconvénients du whuffie, de la Société Bitchun, de la vie en général, assis sur mon balcon avec une cruche de limonade fraîche.

Le dernier soir, il m'a donné un astucieux petit terminal mobile, une pièce de musée dont je me souvenais avec affection, des premiers jours de la Société Bitchun. L'appareil remplissait une grande partie des fonctions de mes systèmes défunts et tenait dans ma poche de chemise. On aurait dit une pièce de costume, comme les oignons que les acteurs de streetmosphere incarnant Benjamin Franklin portaient dans un gousset à American Adventure.

Pièce de musée ou pas, cela me permettait de faire à nouveau partie de la Société Bitchun, bien que moins rapidement et moins efficacement qu'auparavant. Le lendemain matin, emportant le terminal, je suis parti me garer sur le parking des castmembers du Royaume Enchanté.

C'était du moins mon intention. Sauf qu'en arrivant sur le parking du Contemporary j'ai constaté que ma voiturette avait disparu. Une petite vérification à l'aide du terminal mobile m'a appris le pire : mon whuffie était descendu si bas que quelqu'un était entré dans ma voiturette et parti avec elle, persuadé de pouvoir en faire un usage plus populaire que moi.

Accablé, traînant les pieds, je suis remonté dans ma chambre. Mais quand j'ai glissé ma carte-clé dans la serrure, celle-ci a émis un petit bourdonnement mécontent et affiché : *Merci de vous adresser à la réception.* On avait aussi réaffecté ma chambre. Tous les inconvénients

d'un mauvais whuffie me tombaient dessus.

Par chance, il n'y avait aucun contrôle obligatoire de whuffie sur le quai du monorail. Les autres passagers ne se sont toutefois guère montrés amicaux et ne m'ont pas un seul instant accordé davantage d'espace personnel que nécessaire. J'avais atteint le fond.

Après avoir fixé mon badge nominatif sur mon polo Disney Opérations, j'ai accédé au Royaume Enchanté par l'entrée des castmembers et ignoré les regards de mes collègues dans les utilidors.

Je me suis servi du terminal mobile pour contacter Dan. « Salut », m'a-t-il dit d'un air radieux. J'ai tout de suite compris qu'il voulait me faire plaisir.

« Où es-tu ? lui ai-je demandé.

— Oh, sur Liberty Square. Près de l'Arbre de la Liberté. »

Devant le Hall Of Presidents. J'ai pingué manuellement quelques whuffies à l'aide du mobile. Celui de Debra montait tellement qu'il semblait incapable de redescendre un jour, tout comme celui de Tim et de l'ensemble de l'équipe. Ils le recevaient de millions de visiteurs, ainsi que de castmembers et de personnes ayant lu les très populaires récits de leur combat contre les forces de la jalousie mesquine et du sabotage… c'est-à-dire contre moi.

J'en ai eu le vertige. Je me suis dépêché d'aller enfiler mon costume vert profond de la Mansion, puis j'ai remonté les marches quatre à quatre jusqu'à Liberty Square.

J'ai trouvé Dan en train de siroter un café sur un banc au pied du gigantesque Arbre de la Liberté, dont les branches s'ornaient de nombreuses lanternes. Il avait commandé une autre tasse pour moi et a tapoté la place à côté de lui sur le banc. Je me suis assis et j'ai bu à petites gorgées en attendant de connaître les mauvaises nouvelles qu'il avait à m'annoncer ce matin-là… je les sentais dans les environs, comme des nuages annonciateurs de tempête.

Il n'a toutefois rien dit avant que nous ayons terminé notre café. Il s'est ensuite levé pour s'approcher tranquillement de la Mansion. Le Parc n'était pas encore ouvert, aussi ne voyait-on aucun visiteur… tant mieux, vu ce qui allait se passer.

« Tu as jeté un coup d'œil au whuffie de Debra, récemment ? » a-t-il fini par demander alors que, debout près du cimetière d'animaux, nous regardions les échafaudages vides.

Il a posé la main sur mon bras quand j'ai voulu ressortir le mobile. « Te fatigue pas, a-t-il dit avec morosité. Il suffit de savoir que la bande à Debra bat tous les records. Depuis que la nouvelle du saccage du Hall s'est répandue, ils en récoltent des quantités folles. Ils peuvent faire ce qu'ils veulent, Jules, personne ne dira rien. »

Mon ventre s'est noué et je me suis surpris à grincer des molaires.

« Et alors, Dan, qu'est-ce qu'ils ont fait ? » ai-je demandé en connaissant déjà la réponse.

Il n'a pas eu besoin de me la fournir parce qu'à ce moment précis Tim est sorti de la Mansion, l'air songeur et vêtu d'une légère blouse de travail en coton. Quand il nous a vus, son sourire d'elfe a illuminé son visage et il est venu nous retrouver.

« Salut les gars !

— Bonjour, Tim », a dit Dan.

J'ai hoché la tête, ne sachant trop quelles paroles pourraient me sortir de la bouche. « Plutôt top, hein ? a demandé Tim.

— Je ne lui ai encore rien dit, a répondu Dan avec une légèreté forcée. Si tu lui expliquais ?

— Eh bien, je dois admettre que c'est plutôt radical. Le Hall nous a appris quelques trucs qu'on voulait mettre en application et, en même temps, on voulait reproduire une partie du caractère historique de l'histoire de fantômes. »

J'ai ouvert la bouche pour élever une objection, mais Dan a posé la main sur mon avant-bras. « Vraiment ? a-t-il demandé d'un ton innocent. Et comment comptez-vous vous y prendre ?

— Eh bien, on garde les robots de téléprésence – c'est vraiment une super-idée, Julius –, mais on les équipe tous d'une liaison satellite afin qu'ils puissent flasher. Quelques écrivains d'horreur à haut whuffie nous préparent une série de récits sur la vie de chacun des fantômes, leur fin tragique, ce qu'ils ont fait depuis, vous voyez ce que je veux dire.

« Sur notre story-board, les visiteurs traversent l'attraction à peu près de la même manière que maintenant, en passant par la zone pré-spectacle avant de prendre place à bord des Doom Buggies. Mais le grand changement, c'est qu'on *ralentit le tout.* On remplace le débit par l'intensité, on tire vers le haut de gamme.

« Donc, imaginez-vous en visiteur : de la file d'attente jusqu'à la zone de déchargement, vous êtes pourchassé par des fantômes, c'est-à-dire des robots de téléprésence, et ils font vraiment peur… J'ai renvoyé les artistes concepteurs de Suneep à leur planche à dessin pour qu'ils trouvent des trucs capables de flanquer une trouille bleue aux visiteurs. Quand un fantôme vous attrape, il pose les mains sur vous… Boum ! Flashage ! Vous récupérez en trois secondes son histoire macabre dans votre lobe frontal. Quand vous reparlez de la Mansion, vous avez été en contact avec au moins dix fantômes et, à votre prochaine visite, vous aurez des fantômes différents avec une histoire différente. De la manière dont le Hall les attire, le succès est assuré. »

Il a mis les mains dans son dos en se balançant sur les talons, manifestement fier de lui.

La première ouverture de l'Epcot Center, il y a bien, bien longtemps, avait marqué le début d'une décennie maudite pour la conception d'attractions. L'Imagineering avait trouvé une formule gagnante pour Spaceship Earth, l'attraction principale dans la balle de golf géante, et, dans son souci d'établir une continuité thématique, avait reproduit la formule comme à l'emporte-pièce, produisant une demi-douzaine de clones pour chacune des zones « thématiques » d'Epcot. Cela se déroulait ainsi : nous étions tout d'abord des hommes des cavernes, puis il y a eu la Grèce antique, puis Rome a brûlé (envoyez l'odeur de soufre), puis il y a eu la Grande Dépression, et nous voilà enfin à l'âge moderne. Qui sait ce que nous réserve l'avenir ? Nous ! Nous aurons tous des vidéophones et nous vivrons au fond des océans. Une fois, c'était mignon – et même aussi irrésistible que stimulant –, mais six, ça devenait embarrassant. Pour les Imagineers comme pour tout le monde, une fois qu'on a déniché un bon marteau, tout commence à ressembler à un clou. Les adhocs d'Epcot continuaient d'ailleurs à reproduire les péchés de leurs prédécesseurs : ils concluaient chaque attraction par une scène d'utopie Bitchun.

Et Debra répétait l'erreur classique en se frayant un chemin dans le Royaume Enchanté avec son pistolaser prêt à flasher.

« Tim », ai-je dit, conscient du tremblement dans ma voix, « je croyais vous avoir entendu dire que vous ne convoitiez pas la Mansion, que Debra et vous n'essayeriez jamais de nous la prendre. J'avais mal entendu ? »

Tim a eu un mouvement de recul, comme si je venais de le gifler, et le sang a déserté son visage. « Mais nous ne la prenons pas ! C'est *vous* qui nous avez demandé de l'aide. »

J'ai secoué la tête, perdu. « Ah bon ?

— Bien entendu, a-t-il assuré.

— C'est vrai, est intervenu Dan. Hier, Kim et une partie des autres castmembers de la rénov sont allés trouver Debra pour lui demander d'auditer le projet de rénov actuel et de suggérer des modifications. Elle a eu l'amabilité d'accepter, et ils ont eu d'excellentes idées. »

J'ai lu entre les lignes : tes nouvelles recrues sont passées à l'ennemi et on va tout perdre à cause d'elles. Je n'ai plus su où me mettre.

« Au temps pour moi », ai-je prudemment articulé.

Le sourire de Tim est réapparu et il s'est tapé dans les mains. *Il est vraiment fana de la Mansion,* me suis-je dit. *On aurait pu l'avoir dans notre camp, si on avait bien mené notre barque.*

Dan et moi sommes passés par les utilidors où nous avons emprunté deux bicyclettes pour foncer au laboratoire de Suneep,

écartant à coups de sonnette les castmembers que nous croisions à toute vitesse. « Ils n'ont pas le droit de faire venir Debra, ai-je haleté en poussant sur les pédales.

— Et pourquoi donc ? a demandé Dan.

— Ça figurait dans notre accord… ils savaient depuis le début n'être castmembers qu'à l'essai. Ils n'avaient même pas le droit de participer aux réunions de conception.

— Faut croire qu'ils ont décrété la fin de leur période d'essai. »

Suneep nous a décoché un regard glacial quand on est entrés. Des cernes sombres sous les yeux, les mains tremblant d'épuisement, il semblait ne tenir debout que par pure colère.

« Construction sans ingérence, hein ? nous a-t-il lancé. On était convenus que ce projet ne changerait pas en cours de route. Il a changé, ce qui va m'obliger à annuler d'autres engagements parce qu'on ne va pas tenir le planning. »

Mes mains ont produit des gestes d'apaisement et d'excuses. « Suneep, crois-moi, la situation me contrarie tout autant que toi. Elle ne nous plaît pas du tout. »

Il s'est raclé la gorge. « On avait conclu un marché, Julius. Je m'occupais de la rénov pour toi, pendant ce temps-là, tu te débrouillais pour que les adhocs me fichent la paix. J'ai tenu parole, mais toi, où diable étais-tu passé ? S'ils changent de rénov maintenant, je vais être *obligé* de les suivre. Je ne peux tout de même pas laisser la Mansion à moitié terminée. Je me ferais assassiner. »

Un début de plan s'est formé dans mon esprit. « Suneep, nous n'aimons pas le nouveau projet de rénov et nous allons le stopper. Tu peux nous aider. Refuse simplement de coopérer… dis-leur qu'ils vont devoir chercher d'autres Imagineers s'ils veulent le faire, que tu es débordé. »

Dan a posé sur moi un de ses longs regards pensifs avant d'approuver d'un infime hochement de tête. « Ouais, a-t-il lâché d'une voix traînante. Ça nous aidera bien. Dis-leur juste qu'ils peuvent faire tous les changements qu'ils veulent, *si* ils arrivent à trouver quelqu'un pour les mettre en œuvre. »

Suneep n'a pas eu l'air ravi. « Génial… ils vont donc aller trouver quelqu'un d'autre pour le faire, et ce quelqu'un s'attribuera tout le mérite du travail effectué jusqu'ici par mon équipe. Je jette tous mes efforts aux oubliettes.

— On n'en arrivera pas là, me suis-je dépêché de lui assurer. Si tu peux juste dire ça deux jours, on s'occupe du reste. »

Suneep n'avait pas l'air convaincu.

« Promis », ai-je ajouté.

Suneep a passé ses doigts boudinés dans ses cheveux déjà en bataille. « D'accord », a-t-il dit d'un air morose.

Dan lui a donné une tape dans le dos. « Super ! »

Ç'aurait dû marcher. Ç'a failli marcher.

Je suis resté assis au fond de la salle de réunion d'Adventureland pendant que Dan tentait de les persuader.

« Écoutez, vous n'êtes pas obligés de vous tourner vers Debra et son équipe ! C'est *votre* jardin, vous l'avez entretenu de manière responsable pendant des années. Elle n'a pas le droit de mettre la main sur vous… vous avez tout le whuffie nécessaire pour défendre la Mansion, si vous travaillez tous ensemble. »

Aucun castmember n'aime les conflits et pousser à l'action ceux de Liberty Square n'a pas été facile. Dan avait arrêté la climatisation une heure avant la réunion et fermé toutes les fenêtres, afin que la pièce soit un four dans lequel une vague irritation se transformerait en rage. Je suis docilement resté dans le fond, aussi loin que possible de Dan. Il se servait de ses dons pour moi et je ne demandais pas mieux que de le laisser faire.

À son arrivée, Lil avait évalué la situation avec une moue amère : devait-elle s'asseoir au premier rang, près de Dan, ou au fond près de moi ? Elle avait choisi le milieu de la salle et, pour me concentrer sur Dan, je devais me forcer à détourner les yeux de la sueur luisant sur le long cou pâle de mon ex-petite amie.

Les yeux jetant des éclairs, Dan a arpenté les allées à la manière d'un prédicateur. « Ils vous *volent* votre avenir ! Ils vous *volent* votre *passé !* Ils affirment avoir votre soutien ! »

Il a baissé la voix. « Je ne pense pas que ce soit la vérité. »

Il a attrapé une castmember par la main et l'a regardée dans les yeux. « Est-ce la vérité ? » lui a-t-il demandé si bas qu'on aurait presque dit un murmure.

« Non », a répondu la femme.

Il lui a lâché la main et, d'une volte-face, s'est adressé à un autre castmember. « Est-ce la vérité ? a-t-il demandé d'une voix à peine plus forte.

— Non ! »

La réponse du castmember a retenti avec une force étrange après tous ces murmures. Un gloussement nerveux a parcouru l'assemblée.

« Est-ce la vérité ? a-t-il cette fois crié en regagnant son pupitre.

— Non ! a rugi la foule.

— NON ! leur a-t-il crié en réponse.

« Vous n'avez *pas* à lâcher prise ! Vous pouvez vous défendre, poursuivre le plan initial, les envoyer paître. Ils ne prennent la Mansion que parce que vous les laissez faire. Allez-vous les laisser faire ?

— NON ! »

Les guerres Bitchun sont rares. Bien avant d'essayer de s'emparer de quoi que ce soit, on envisage toutes les possibilités pour s'assurer que les adhocs qu'on supplante n'ont aucune chance de pouvoir riposter.

Pour ces derniers, il ne reste qu'à se laisser gentiment faire en sauvant un peu de réputation… riposter ne manquerait pas de réduire à néant jusqu'à cette maigre récompense.

Personne n'a intérêt à se défendre… ce pourquoi se bat tout ce petit monde encore moins. Exemple :

Pendant ma deuxième année à l'université, j'avais deux matières principales : ne pas causer d'ennuis à mes profs et tenir ma langue. On était aux débuts du Bitchun, et la plupart d'entre nous ne comprenaient pas encore bien le concept.

La plupart, mais pas tous ; il y avait à la pointe de la révolution un groupe de fouteurs de merde du campus, composé d'étudiants en troisième cycle de sociologie, qui savait ce qu'il voulait : contrôler la faculté, renvoyer les profs tyranniques et barbants, obtenir des chaires d'où prêcher l'évangile Bitchun à une génération de jeunes étudiants impressionnables trop écrasés de travail pour s'apercevoir que l'université leur fourguait de la merde.

C'est du moins ce que la corpulente pasionaria qui s'est emparée du micro pendant mon cours de sociologie générale a dit, par ce matin endormi de milieu de semestre à l'université de Toronto. Il y avait mille neuf cents étudiants dans l'amphithéâtre, toute une foule de buveurs de café épuisés qui attendaient la fin du cours et se sont éveillés en sursaut quand la véhémente harangue de la femme a jailli au-dessus de leurs têtes.

J'ai tout vu depuis le début. Petite tache équipée d'un micro-cravate, le prof radotait sur ses transparents loin là-bas sur l'estrade quand une masse confuse d'une demi-douzaine d'étudiants de troisième cycle a pris d'assaut celle-ci. Ils portaient le genre de tenues misérables à la mode à l'université : des pantalons froissés et des blousons de sport tout déchirés, et cinq d'entre eux ont formé un rempart humain devant l'enseignant pendant que la sixième, la femme corpulente aux cheveux bruns et au proéminent grain de beauté sur la joue, le privait de son micro pour le fixer à son propre revers.

« Debout là-dedans ! » a-t-elle lancé, et c'est alors que j'ai pris conscience de la situation : cela ne faisait pas partie du cours.

« Allez, on se réveille ! Ceci n'est *pas* un exercice. La faculté de sociologie de l'université de Toronto a changé de direction. Si vous passez vos mobiles en mode " réception ", nous vous transférerons les nouveaux programmes pédagogiques. Ceux d'entre vous qui ont oublié leur mobile pourront toujours les télécharger plus tard. De toute

manière, je vais vous les présenter dans un instant.

« Mais tout d'abord, je vous ai préparé une déclaration. Vous la réentendrez sans doute encore plusieurs fois aujourd'hui, dans les autres cours. Elle vaut la peine d'être répétée. La voici :

« Nous rejetons la férule tyrannique et barbante des profs de cette faculté. Nous exigeons des chaires nous permettant de prêcher l'évangile Bitchun. À compter de maintenant, l'adhoc de la fac de sociologie de l'université de Toronto *prend le contrôle.* Nous vous promettons un enseignement très pertinent avec comme principaux sujets l'économie de la réputation, la dynamique sociale post-pénurie et la théorie sociale de la prolongation infinie de la vie. Fini Durkheim, les enfants, place au temps mort ! Ça va être *chouette. »*

Elle a fait le cours comme une pro – on voyait qu'elle l'avait bien préparé. De temps en temps, dans son dos, le rempart humain frémissait quand le prof essayait, en vain, de le franchir.

Elle a terminé à exactement dix heures moins dix. L'amphi avait bu ses moindres paroles. Au lieu de sortir mollement pour nous diriger vers notre prochain cours, mes mille huit cent quatre-vingt-dix-neuf camarades et moi-même nous sommes levés et, comme un seul homme, avons commencé à discuter avec nos voisins, brouhaha d'incrédules « t'as vu ça ? » qui nous a suivis jusqu'à la porte puis jusqu'à notre prochaine rencontre avec l'adhoc de la fac de sociologie.

C'était génial, ce jour-là. J'ai eu un autre cours de sociologie, *Construction de la Déviance Sociale,* où nous avons eu le droit au même exercice, à la même propagande vibrante, au même spectacle comique du professeur se heurtant à un rempart humain d'adhocs.

Les journalistes se sont jetés sur nous à la sortie, nous fourrant des micros sous le nez et nous inondant de questions. Je leur ai répondu en levant bien haut les pouces et en prononçant : « Bitchun ! » avec une éloquence classique d'étudiant de deuxième année.

Les profs ont contre-attaqué le lendemain matin. Je me brossais les dents quand le bulletin d'information m'a appris que le doyen de la faculté de sociologie avait indiqué à un journaliste que les cours des adhocs ne seraient pas pris en compte pour les UV, que lesdits adhocs étaient une bande de voyous dépourvus de toute qualification nécessaire pour enseigner. Un entretien avec un porte-parole des adhocs a ensuite établi que tous ces nouveaux « enseignants » écrivaient depuis des années des programmes et notes de cours pour les profs qu'ils remplaçaient, et qu'ils avaient aussi écrit la plupart de leurs publications académiques.

Les profs ont fait intervenir les services de sécurité de l'université pour les aider à récupérer leurs pupitres, mais ceux-ci ont été repoussés par leurs homologues des adhocs, vêtus d'uniformes maison. La sécurité de l'université a compris le message – personne n'est

irremplaçable – et s'est tenue à l'écart.

Les profs ont mis en place des piquets de grève. Ils ont fait cours dehors pour les lèche-cul soucieux de leurs notes craignant que ceux des adhocs ne comptent pas pour leurs UV. Les idiots qui, comme moi, alternaient entre les cours à l'extérieur et à l'intérieur des locaux ne grappillaient guère de connaissances.

Personne ne progressait. Les profs passaient leurs heures de cours à se prostituer pour du whuffie, menant les travaux dirigés comme des séances de psychothérapie de groupe plutôt que comme des cours. Les adhocs passaient leur temps à dire du mal des profs et à dénigrer leur enseignement.

À la fin du semestre, tout le monde a eu son UV et le Conseil d'Université a dissous le programme de sociologie au profit d'une proposition d'enseignement à distance de l'université Concordia, à Montréal. Quarante ans plus tard, la hache de guerre était définitivement enterrée. Une fois qu'on avait adopté le système de sauvegarde/restauration, le reste de la Bitchunerie suivait automatiquement, vous imposant un système de valeurs.

Ceux qui n'avaient pas adopté la sauvegarde/ restauration auraient pu soulever une objection… mais, ah tiens ? Ils sont tous morts.

Les adhocs de Liberty Square sont partis au coude à coude dans les utilidors et, tous ensemble, ont repris la Haunted Mansion. Dan, Lil et moi marchions au premier rang, en prenant soin de ne pas nous toucher, quand nous avons rapidement franchi la porte des coulisses avant d'établir une chaîne pour déplacer le matériel entassé là par les gens de Debra, chacun passant un par un les objets à son voisin dans une file qui serpentait jusque devant l'entrée du Hall Of Presidents où on les lâchait sans cérémonie.

Une fois le gros du matériel évacué, nous nous sommes séparés pour parcourir toute l'attraction, ses couloirs de service et ses dioramas, sa salle de repos et ses passages secrets, ramassant la moindre saleté de Debra pour l'emporter à l'extérieur.

Dans le décor du grenier, je suis tombé sur Kim et trois de ses petits camarades qui n'arrêtaient pas de rire bêtement, les yeux luisant dans la pénombre. Ce troupeau de gamins transhumains m'a serré l'estomac, m'a fait penser à Zed, à Lil, à mon cerveau dépourvu de médiateur, et j'ai soudain ressenti le besoin de les réduire verbalement en pièces.

Non.

Non. Ce genre de réaction conduisait à la folie et à la guerre. Il s'agissait de reprendre ce qui nous appartenait, pas de punir les intrus. « Kim, je pense que tu devrais partir », ai-je déclaré d'un ton posé.

Elle a ricané en me décochant un regard noir. « Le chef est mort et tu as pris sa place ? » a-t-elle demandé. Ses copains ont trouvé ça très courageux, ce qu'ils ont montré sans ambiguïté par des mouvements de hanche à double jointure et des regards furieux.

« Kim, tu peux partir tout de suite ou plus tard. Plus tu attends, plus ton whuffie et toi en souffrirez. Tu as merdé et tu ne fais plus partie de la Mansion. Rentre chez toi, va retrouver Debra. Ne reste pas là, ne reviens pas. Ne reviens plus jamais. »

Plus jamais. Sois bannie de cette chose que tu adores, qui t'obsède, sur laquelle tu as travaillé. « Tout de suite », ai-je dit, calme, dangereux, me contrôlant à peine.

Ils sont partis dans le cimetière en me lançant des phrases au vitriol. Oh, ils ne manquaient pas de nouveau matériel pour alimenter les sites antimoi de messages qui leur rapporteraient du whuffie de la part de gens me prenant pour le rebut de l'humanité. Une opinion assez répandue à ce moment-là.

Je suis sorti de la Mansion regarder la chaîne que j'ai suivie jusque devant le Hall. Le Parc avait ouvert une heure auparavant et une troupe de visiteurs observait nos activités sans les comprendre. Les adhocs de Liberty Square se passaient les objets avec un embarras manifeste, sachant qu'ils violaient tous les principes auxquels ils tenaient.

J'ai vu des trous se former dans la chaîne au fur et à mesure que des castmembers s'éclipsaient, le visage écarlate de honte. Devant le Hall Of Presidents, Debra dirigeait avec méthode un transfert de son matériel qu'un joyeux groupe de ses castmembers transportait rapidement hors scène. Je n'ai pas eu besoin de consulter mon mobile pour savoir ce qui arrivait à notre whuffie.

Le soir venu, nous étions à nouveau dans les temps. Suneep a supervisé l'installation de ses équipements de téléprésence et Lil a soigneusement passé en revue tous les systèmes, dirigeant à cet effet une équipe d'adhocs qui s'étirait derrière elle pour tout vérifier deux ou trois fois.

Suneep m'a souri quand il m'a aperçu en train de répandre à la main de la poussière dans le salon.

« Félicitations, chef, m'a-t-il dit en me serrant la main. C'était magistralement mené.

— Merci, Suneep. Je ne sais pas trop à quel point c'était magistral, mais l'important est qu'on l'ait fait.

— Dis, tes associés, je ne les ai jamais vus aussi heureux depuis que toute cette histoire a commencé. Et je les comprends ! »

Mes associés ? Ah oui, Dan et Lil. Je me suis demandé s'ils étaient vraiment heureux. Assez pour se remettre en ménage ? Mon moral a fondu, même si une partie de moi m'affirmait que Dan ne ferait jamais

ça, pas après tout ce que nous avions traversé ensemble.

« Je suis content que tu le sois. On n'aurait pas pu y arriver sans ton aide et, apparemment, on sera prêts à rouvrir dans une semaine.

— Il me semble, oui. Tu viens à la fête, ce soir ? »

Une fête ? Sans doute un truc organisé par les adhocs de Liberty Square. J'y serais presque à coup sûr *persona non grata*. « Je ne pense pas, ai-je répondu avec prudence. Je crois que je vais rester ici à travailler toute la soirée. »

Il m'a reproché de travailler trop dur, mais m'a laissé quand il a compris qu'il n'arriverait pas à me convaincre de venir.

Voilà pourquoi je me trouvais à la Mansion à deux heures du matin, à somnoler dans une salle de repos en coulisses, quand j'ai entendu de l'agitation dans le salon. Des voix joyeuses et fortes, une ambiance festive, aussi ai-je supposé que les adhocs de Liberty Square revenaient de leur fête.

Je me suis secoué et je suis entré dans le salon.

Kim et ses amis y poussaient des chariots remplis de matériel de Debra. Je m'apprêtais à leur crier quelque chose d'affreux quand Debra est entrée. J'ai réduit mon cri à un claquement de mâchoire, ai rouvert la bouche pour parler, me suis interrompu.

Derrière Debra se trouvaient les parents de Lil, gelés depuis des années dans leurs vases canopes à Kissimmee.

Le monde est petit, après tout.

9

Les parents de Lil avaient intégré leurs vases sans trop de cérémonie. Je les ai vus juste avant, quand ils sont passés chez Lil et moi embrasser leur fille et lui souhaiter plein de bonnes choses.

Gênés, Tom et moi nous sommes tenus à l'écart des adieux douloureusement enjoués et polis qu'échangeaient Lil et sa mère.

« Le temps mort, donc », ai-je dit à Tom.

Il a haussé un sourcil. « Ouaip. On s'est sauvegardés ce matin. »

Ils s'étaient sauvegardés avant de venir voir leur fille. À leur réveil, cet événement, comme tout ce qui suivait leur sauvegarde, ne se serait jamais produit à leurs yeux.

Quels salauds, quand même.

« Vous revenez quand ? » ai-je demandé sans me départir de mon visage de castmember et en dissimulant avec soin mon dégoût.

« On échantillonnera tous les mois, juste pour télécharger un résumé. On reviendra quand la situation aura l'air assez intéressante. » Il m'a menacé de l'index. « Je garderai l'œil sur Lillian et sur toi… occupe-toi bien d'elle, compris ?

— Vous allez bien nous manquer, tous les deux, ai-je répliqué.

— Taratata ! Vous ne remarquerez même pas notre absence. C'est votre monde, maintenant… on se met juste en retrait quelque temps, en vous laissant à tous le soin de le faire tourner. On ne partirait pas si on n'avait pas confiance en vous deux. »

Lil et sa mère se sont embrassées une dernière fois. Je n'avais jamais vu Rita aussi affectueuse, elle a même versé quelques larmes. Sa conscience n'allant pas tarder à s'éteindre, elle pouvait se permettre d'être qui elle voulait : elle savait que ça n'aurait aucune importance à son réveil.

« Julius, a-t-elle dit en me prenant et me serrant les mains. Des moments merveilleux t'attendent… Entre Lil et le Parc, ce sera pour toi une période sensationnelle, j'en suis convaincue. » Elle manifestait une sérénité et une compassion infinies, et je savais que ça ne voulait rien dire.

Sans cesser de sourire, ils sont remontés dans leur voiturette et partis recevoir leur injection létale, devenir des consciences désincarnées, perdre leurs derniers moments avec leur fille chérie.

Revenir d'entre les morts ne leur plaisait guère. Ils avaient des corps insupportablement jeunes, pubères, bourrés d'hormones, tristes et équipés à la dernière mode. Kim, ses copains et eux formaient une masse compacte d'adolescents furieux.

« Que crois-tu faire au juste, bordel ? » a demandé Rita en me

repoussant sans ménagement. J'ai reculé en trébuchant, ce qui a soulevé la poussière que je venais de répandre avec soin.

Rita m'a suivi, mais Tom l'a retenue. « Julius, va-t'en. Tes actions ne sont absolument pas justifiables. Ne dis rien et va-t'en. »

J'ai levé la main, essayé d'écarter ses paroles d'un geste, ouvert la bouche pour parler.

« Ne prononce pas un mot, a-t-il ordonné. Va-t'en. Maintenant.

— *Ne reste pas là, ne reviens pas. Ne reviens plus jamais,* a lancé Kim avec une expression mauvaise.

— Non, me suis-je obstiné. Non, sacré nom de nom. Vous allez m'écouter, ensuite je vais aller chercher Lil et les autres qui vont me soutenir. Ce n'est pas négociable. »

Nous nous sommes affrontés du regard dans la pénombre du salon. Sur un petit geste de Debra, tout l'éclairage s'est allumé. Cette lumière crue a anéanti le demi-jour expertement mis au point et nous nous sommes retrouvés dans une pièce poussiéreuse dotée d'une fausse cheminée.

« Laissez-le parler », a dit Debra. Furibonde, Rita a croisé les bras.

« J'ai fait des trucs vraiment horribles, ai-je reconnu en gardant la tête haute et sans détourner le regard. Je ne peux pas les justifier et je ne vous demande pas de les pardonner. Ça ne change rien au fait qu'on s'est investis corps et âme dans cet endroit, et qu'il n'est pas juste de nous le prendre.

Ne peut-on avoir un coin du monde qui reste tel quel, un petit morceau figé dans le temps pour ceux qui l'aiment tel qu'il est ? Pourquoi votre succès signifie-t-il notre échec ?

« Ne voyez-vous pas que nous poursuivons votre œuvre ? Que nous nous occupons de l'héritage que vous nous avez laissé ?

— Tu as fini ? » a demandé Rita.

J'ai hoché la tête.

« On n'est pas dans une réserve historique, ici, Julius, mais dans une attraction. Si tu ne le comprends pas, tu n'as rien à faire ici. Bordel, ce n'est pas ma faute si tu as décidé de faire ces sottises en mon nom, et ça ne les rend pas moins stupides. Tu n'as fait que confirmer mes pires craintes. »

Le masque d'impartialité de Debra a disparu. « Espèce de connard délirant et sans cervelle, a-t-elle dit à voix basse. Tu traînes partout en râlant et en te plaignant de ton petit meurtre, de tes petits problèmes de santé – j'en ai entendu parler, oui –, avec ta fixette sur les choses à conserver comme elles sont. Tu as besoin de retrouver le sens des proportions, Julius. Il faut que tu partes d'ici : Disney World n'est pas ce qu'il te faut et, pour sûr, tu n'es pas ce qu'il faut à Disney World. »

Cela m'aurait moins blessé si je n'étais pas déjà parvenu moi-même à la même conclusion.

J'ai trouvé l'adhoc au camping Fort Wilderness, occupé à chanter, à rire et à se bécoter autour d'un feu. À fêter la victoire. Je me suis inséré dans le cercle et y ai cherché Lil.

Assise sur un tronc d'arbre, elle contemplait le feu, distante d'un million de kilomètres. Mon Dieu, comme elle était belle quand elle se rongeait les sangs. Je suis resté une minute entière debout juste devant elle sans qu'elle me voie, aussi lui ai-je tapé sur l'épaule. Elle a laissé échapper un glapissement qui l'a fait sourire.

« Lil », ai-je commencé avant de m'interrompre. *Tes parents sont rentrés et se sont joints au camp adverse.*

Pour la première fois depuis une éternité, elle m'a regardé sans acrimonie, m'a même souri. Elle m'a fait signe de prendre place à côté d'elle sur le tronc d'arbre et j'ai obtempéré, sentant la chaleur du feu sur mon visage et celle du corps de Lil contre le mien. Mon Dieu, comment avais-je pu bousiller ça ?

Sans prévenir, elle m'a pris dans ses bras et serré fort contre elle. Je l'ai serrée aussi, le nez dans ses cheveux, dans leur odeur de feu de bois, de shampooing et de sueur. « On l'a fait », a-t-elle murmuré d'un ton farouche. Je me suis accroché à elle. *Non, on ne l'a pas fait.*

« Lil, ai-je répété en m'écartant.

— Quoi ? »

Ses yeux brillaient. Je me suis enfin aperçu qu'elle était défoncée.

« Tes parents sont de retour. Ils sont venus à la Mansion. »

Troublée, elle a eu un mouvement de recul. J'ai continué :

« Ils sont avec Debra. »

Elle a chancelé comme si je l'avais giflée.

« Je leur ai dit que je ramènerais tout le monde pour qu'on en discute. »

Elle a baissé la tête et ses épaules ont tremblé, aussi ai-je voulu passer mon bras autour. Elle s'est dégagée et redressée, pleurant et riant en même temps. « Je vais faire venir un ferry », a-t-elle décidé.

Assis au fond du bateau avec Dan, loin des adhocs désorientés et furieux, j'ai répondu à ses questions par des paroles très laconiques, aussi a-t-il fini par renoncer à m'interroger. Nous avons effectué la traversée en silence, tandis que sur les berges du Seven Seas Lagoon la cime des arbres s'agitait en tous sens à l'approche d'une tempête.

L'adhoc a coupé par le parking ouest puis progressé avec inquiétude dans les rues silencieuses de Frontierland, cortège funèbre devant lequel l'équipe de surveillance nocturne s'arrêtait net.

En approchant de Liberty Square, j'ai vu que l'éclairage brillait et qu'une immense bande d'adhocs de Debra allait du Hall à la Mansion, annulant notre démolition de leur travail.

Tom et Rita, les parents de Lil, s'activaient à leurs côtés, manches relevées, avant-bras noueux de muscles nouveaux et toniques. Notre groupe s'est immobilisé sur place, laissant Lil s'avancer vers eux d'une démarche mal assurée sur le trottoir en bois.

Je m'attendais à des embrassades. Il n'y en a pas eu. Fille et parents ont préféré se tourner autour, changeant de pied d'appui et de position pour se suivre en maintenant entre eux une distance d'observation constante.

« Qu'est-ce que vous foutez ? » a fini par demander Lil. Elle ne s'est pas adressée à sa mère, ce qui m'a surpris. Cela n'a pas surpris Tom, par contre.

Il s'est penché en avant et le traînement de ses pieds s'est très nettement entendu dans la nuit calme. « On travaille, a-t-il répondu.

— Non, pas du tout, a répliqué sa fille. Vous détruisez. Arrêtez. »

La mère de Lil s'est précipitée aux côtés de son mari, sans rien dire, juste pour se tenir près de lui.

Sans un mot, Tom a soulevé le carton qu'il tenait et s'est dirigé vers la Mansion. Lil lui a secoué le bras pour lui faire lâcher prise.

« Tu n'écoutes pas. La Mansion est à *nous. A-rrê-tez. »*

La mère de Lil a détaché sans brutalité la main de Lil du bras de Tom avant de la tenir dans la sienne. « Je me réjouis que tu la défendes avec autant de passion, Lillian, a-t-elle dit. Je suis fière de ton engagement. »

Les dix mètres qui nous séparaient ne m'ont pas empêché d'entendre le sanglot étouffé de Lil et de la voir s'effondrer sur elle-même. Sa mère l'a prise dans ses bras, l'a bercée. Je me suis fait l'effet d'un voyeur, mais n'ai pu me résoudre à détourner les yeux.

« Chhhh », a soufflé sa mère, chuintement assorti au murmure des feuilles de l'Arbre de la Liberté. « Chhhh. On n'est pas obligés d'être du même bord, tu sais. »

Elles sont restées immobiles dans les bras l'une de l'autre. Lil s'est ensuite redressée avant de se pencher à nouveau pour ramasser le carton de son père et l'emporter dans la Mansion. Un par un, le reste de son adhoc s'est avancé pour l'imiter.

Voilà à quoi ressemble de toucher le fond : on se réveille dans la chambre d'hôtel de son ami, on allume son mobile, et il ne se connecte pas. On appelle l'ascenseur et le bouton d'appel se contente de vous adresser un bourdonnement hostile. On descend par les escaliers dans le hall de l'hôtel, et les gens vous croisent en vous bousculant mais sans vous regarder.

On devient une non-personne.

Ça fait peur. Je tremblais quand j'ai remonté les escaliers jusqu'à la chambre de Dan, à la porte de laquelle j'ai frappé plus fort et plus

bruyamment que j'en avais l'intention, comme pris de panique.

Dan est venu m'ouvrir et j'ai vu son regard aller consulter sa VTH avant de revenir se poser sur moi. « Mon Dieu », a-t-il lâché.

Je me suis assis au bord de mon lit, la tête entre les mains.

« Quoi ? » ai-je dit. Qu'était-il arrivé, que m'était-il arrivé ?

« Tu ne fais plus partie de l'adhoc, a-t-il précisé. Tu n'as plus de whuffie. Tu es à zéro. »

Voilà à quoi ressemble de toucher le fond à Walt Disney World, dans un hôtel avec le chuintement du monorail et le soleil entrant par la fenêtre, avec au loin le sifflet des locomotives à vapeur et le hurlement enregistré des loups à la Haunted Mansion. Le monde vous échappe, recule jusqu'à vous réduire à une simple petite tache, un grain de poussière dans le noir.

J'hyperventilais, la tête me tournait. Je me suis forcé à respirer moins vite et à me mettre la tête entre les genoux jusqu'à la disparition du vertige.

« Emmène-moi voir Lil », ai-je demandé.

Dans la voiturette, fumant cigarette sur cigarette, je me suis souvenu de cette soirée où Dan était arrivé à Disney World et où je l'avais conduit chez moi – chez *Lil* —, je me suis souvenu du bonheur et de la sécurité dont je jouissais alors.

J'ai regardé Dan, qui m'a tapoté la main. « Drôle d'époque », a-t-il dit.

Ça a suffi. Nous avons retrouvé Lil dans une salle de repos souterraine, assoupie sur un canapé miteux, la tête sur les genoux de Tom et les pieds sur ceux de Rita. Tous trois ronflaient doucement. La nuit avait été longue, pour eux.

Dan a secoué Lil, qui s'est réveillée puis étirée avant d'ouvrir les yeux et de poser sur moi un regard endormi. Le sang a alors déserté son visage.

« Salut, Julius », a-t-elle prononcé d'un ton froid.

Tom et Rita se sont réveillés aussi. Lil s'est redressée.

« Tu comptais me prévenir ? ai-je demandé avec calme. Ou bien tu allais te contenter de me jeter dehors et de me laisser le découvrir par moi-même ?

— J'allais venir t'avertir, a-t-elle assuré.

— Alors je t'ai fait gagner du temps. » J'ai tiré une chaise. « Raconte-moi.

— Il n'y a rien à raconter, est intervenue Rita. Tu es viré. Tu devais bien te douter que ça allait arriver… tu étais en train de réduire Liberty Square en miettes, nom de Dieu !

— Comment pourrais-tu le savoir ? » ai-je demandé. Je me suis efforcé de garder mon calme. « Tu viens de passer des années en sommeil !

— Nous avons eu des mises à jour, a expliqué Rita. C'est pour ça qu'on est revenus, on ne pouvait pas laisser les choses continuer ainsi. On le devait à Debra.

— Et à Lillian, a complété Tom.

— Et à Lillian », a distraitement répété Rita. Dan a lui aussi tiré une chaise. « Vous n'êtes pas justes avec lui », a-t-il affirmé. Au moins, j'avais quelqu'un de mon côté.

« On a été plus que justes, a dit Lil. Et tu le sais mieux que personne, Dan. On a pardonné, pardonné et pardonné encore, on a tenu compte de tout. Il est malade et il ne veut pas se soigner. On ne peut rien faire de plus pour lui.

— Vous pourriez être ses amis », a répliqué Dan.

Comme le vertige me reprenait, je me suis affaissé sur ma chaise en essayant de contrôler ma respiration et les battements paniques de mon cœur.

« Vous pourriez essayer de comprendre, de l'aider. Vous pourriez lui rester fidèles comme il vous est resté fidèle. Vous n'êtes pas obligés de l'éjecter cul par-dessus tête. »

Lil a eu la bonne grâce de manifester une vague honte. « Je vais lui trouver une chambre, a-t-elle promis. Pour un mois. À Kissimmee. Un motel. Je rétablirai son accès au réseau. C'est honnête ?

— Plus qu'honnête », a estimé Rita. Pourquoi me détestait-elle autant ? J'avais été là pour sa fille pendant son absence… Ah. C'était peut-être bien pour ça. « Je ne pense pas que ce soit justifié. Si vous voulez prendre soin de lui, monsieur, faites donc. Ça ne regarde pas ma famille. »

Le regard de Lil a flamboyé. « Laisse-moi m'occuper de ça, d'accord ? » a-t-elle dit.

Rita s'est brusquement levée. « Fais comme tu veux », a-t-elle lancé en sortant comme un ouragan.

« Pourquoi êtes-vous venu chercher de l'aide ici ? » a demandé Tom, toujours la voix de la raison. « Vous semblez plutôt capable de l'aider vous-même.

— Je me fais administrer une injection létale à la fin de la semaine, a répondu Dan. Dans trois jours. C'est personnel, mais vous avez posé la question. »

Tom a secoué la tête. *Tu as de drôles d'amis.* Je voyais bien qu'il le pensait. « Si vite ? » s'est enquis Lil, la voix tremblante. Dan a hoché la tête.

Au milieu d'un bourdonnement irréel, je me suis levé et suis sorti dans l'utilidor avant de m'éloigner par le parking ouest des castmembers.

J'ai flâné le long de Walk Around the World, une attraction pavée et désaffectée où chaque dalle portait le nom d'une famille ayant visité

le Parc un siècle auparavant. Les noms devant lesquels je suis passé me semblaient des épitaphes.

Le soleil a atteint son zénith au moment où j'atteignais la plage courbe et désertée située entre les hôtels Grand Floridian et Polynesian. Lil et moi y étions souvent venus observer le coucher de soleil, installés dans un hamac et dans les bras l'un de l'autre, le Parc étalé devant nous comme un village miniature illuminé.

Il n'y avait plus personne sur la plage et le silence régnait dans le pavillon des mariages. J'ai soudain eu froid, alors que je suais abondamment. Très froid.

Comme dans un rêve, je suis entré dans le lac, l'eau a envahi mes chaussures, infiltré mon pantalon, chaude comme du sang, chaude sur ma poitrine, sur mon menton, ma bouche et mes yeux.

J'ai ouvert les lèvres et inspiré à fond, l'eau m'a rempli les poumons, chaude, étouffante. J'ai d'abord toussé et craché, mais je me contrôlais, maintenant, et j'ai inspiré à nouveau. L'eau a miroité au-dessus de mes yeux, puis l'obscurité est venue.

Je me suis réveillé sur le lit de camp du docteur Pete, au Royaume Enchanté, chevilles et poignets immobilisés par des sangles, un tube dans le nez. J'ai fermé les yeux, croyant un instant avoir été restauré d'une sauvegarde, que mes problèmes étaient résolus, mes souvenirs derrière moi.

Le chagrin m'a transpercé quand j'ai réalisé que Dan devait être mort, maintenant, et que mes souvenirs de lui avaient disparu à jamais.

Petit à petit, j'ai compris que je raisonnais de travers. Le fait que je me souvienne de Dan signifiait qu'on ne m'avait pas restauré, que mon cerveau malade était toujours là, à mijoter dans un isolement dépourvu de médiateur.

J'ai toussé à nouveau. J'avais mal aux côtes, lancinement qui s'ajoutait à ma migraine. Dan m'a pris la main.

« T'es vraiment casse-couilles, tu sais ? a-t-il lancé avec un sourire.

— Désolé, ai-je répondu d'une voix étranglée.

— Non, vraiment. Heureusement pour toi que quelqu'un t'a trouvé… Une ou deux minutes de plus et je serais en train de t'enterrer. »

Non, ai-je confusément pensé : *on me restaurerait une sauvegarde.* Puis je me suis souvenu : j'avais signé un refus de restauration de sauvegarde recommandée par un professionnel de la médecine Personne ne m'aurait restauré après cela. J'aurais été vraiment et définitivement mort. Je me suis mis à trembler.

« Doucement, a conseillé Dan. Doucement. Tout va bien,

maintenant. D'après le toubib, tu as quelques côtes fêlées à cause du massage cardiaque, mais pas le moindre dommage cérébral.

— Pas le moindre dommage cérébral *supplémentaire »,* a précisé le docteur Pete en entrant dans mon champ de vision.

Son apparence de calme professionnel m'a rassuré malgré moi.

Il a chassé Dan et pris sa chaise. Une fois Dan sorti, il m'a projeté de la lumière dans les yeux avant de jeter un coup d'œil dans mes oreilles, puis de se reculer pour me regarder bien en face. « Eh bien, Julius, quel est le problème, au juste ? On peut te faire une injection létale, si c'est ce que tu veux, mais te buter dans le Seven Seas Lagoon, ce n'est vraiment pas un spectacle intéressant. En attendant, veux-tu qu'on en discute ? »

Une partie de moi a eu envie de lui cracher dans l'œil. Quand j'avais essayé d'en discuter avec lui, il m'avait envoyé paître, et voilà qu'il changeait d'avis ? Mais je voulais qu'on en discute.

« Je ne cherchais pas à mourir, ai-je commencé.

— Ah bon ? Il me semble que nous avons la preuve du contraire.

— Je n'essayais pas de mourir, ai-je protesté. J'essayais de… »

De quoi ? J'essayais de… de *renoncer*. De me faire restaurer sans l'avoir choisi, sans dire adieu à la dernière année de la vie de mon meilleur ami. De me sauver de la fosse puante dans laquelle je m'étais enfoncé sans jeter Dan aux toilettes par la même occasion. C'est tout, rien de plus.

« Je ne pensais pas… je faisais juste du cinéma. C'était une crise ou je ne sais quoi. Ça veut dire que je suis cinglé ?

— Oh, sans doute, a répondu avec désinvolture le docteur Pete. Mais laissons ça de côté pour le moment. Tu peux mourir si tu le souhaites, c'est ton droit. Je préférerais que tu vives, si tu veux mon avis, et je ne pense pas être le seul, nom d'un whuffie. Si tu veux vivre, j'aimerais t'enregistrer en train de le dire, juste au cas où. On a une sauvegarde de toi quelque part… je n'aimerais pas du tout avoir à la détruire.

— Oui, ai-je affirmé. Oui, j'aimerais être restauré si c'est la seule solution. »

Je disais la vérité : je ne voulais pas mourir.

« Très bien, a dit le docteur Pete. C'est enregistré et j'en suis heureux. Bon, maintenant, es-tu cinglé ? Sans doute. Un peu. Rien dont une assistance psychologique et du repos ne puissent venir à bout, à mon avis. Je peux te trouver un endroit, si tu veux.

— Pas tout de suite. Merci, mais j'ai quelque chose à faire d'abord. »

Dan m'a ramené dans sa chambre et mis au lit avec un transdermique somnifère qui m'a assommé pour le reste de la journée.

À mon réveil, la lune brillait au-dessus du Seven Seas Lagoon et on n'entendait aucun bruit de monorail.

J'ai passé un moment sur le balcon à penser à tout ce que le Parc avait signifié pour moi pendant plus d'un siècle : le bonheur, la sécurité, l'efficacité, la fantaisie. Tout cela avait disparu. Il était temps que je m'en aille. Que je retourne dans l'espace, peut-être, retrouver Zed et voir si je pouvais à nouveau la rendre heureuse. N'importe où, mais ailleurs qu'ici. Une fois Dan mort – mon Dieu, je finissais par l'assimiler –, je pourrais descendre à Cap Canaveral trouver un lancement.

« À quoi tu penses ? » a demandé Dan dans mon dos, ce qui m'a fait sursauter. Il était en caleçon, mince, grand, élancé, poilu.

« À poursuivre mon chemin », ai-je répondu.

Il a gloussé. « J'y pense aussi. »

J'ai souri. « Pas de cette manière. Juste partir ailleurs, recommencer. M'éloigner de tout ça.

— Tu vas te faire restaurer ? » a-t-il demandé. J'ai détourné les yeux. « Non. Je ne crois pas.

— Ça ne me regarde peut-être pas, mais pourquoi, bordel ? Bon Dieu, Julius, de quoi as-tu donc peur ?

— Mieux vaut que tu n'en saches rien.

— Laisse-moi en juger.

— Buvons d'abord un coup », ai-je proposé. Dan a révulsé les yeux un instant, puis a annoncé : « D'accord, arrivée imminente de deux Corona. »

Après le départ du robot du service en chambre, nous avons ouvert les bières et tiré des chaises sur le balcon.

« Tu es sûr de vouloir le savoir ? » ai-je demandé.

Il a incliné sa canette dans ma direction. « Un peu, mon neveu.

— Je ne veux pas être restauré parce que ça me ferait perdre la dernière année. »

Il a hoché la tête. « Et tu veux dire par là " ma dernière année ". Pas vrai ? »

J'ai hoché la tête et bu une gorgée.

« Je m'attendais à une réponse de ce genre. Julius, tu es beaucoup de choses, mais pas difficile à cerner. Il faut que je te dise un truc qui pourrait t'aider à prendre ta décision. Si tu veux l'entendre, bien sûr. »

Que pouvait-il avoir à dire ? « Oui, ai-je répondu. Évidemment. » En esprit, je me trouvais loin de tout cela, à bord d'une navette montant en orbite.

« C'est moi qui t'ai fait tuer. Debra me l'a demandé, alors j'ai organisé ton assassinat. Tu avais raison depuis le début. »

La navette a explosé dans l'espace silencieux bougeant au ralenti, et je me suis éloigné d'elle en tournoyant. J'ai ouvert et refermé la

bouche.

Dan a détourné les yeux à son tour. « L'idée est de Debra. On parlait des gens que j'avais rencontrés pendant mon boulot de missionnaire, des cinglés que j'avais dû éconduire après qu'ils avaient rejoint la Société Bitchun. L'un d'eux, une nana de Cheyenne Mountain, m'a suivi jusqu'ici, elle n'arrêtait pas de me laisser des messages. J'ai raconté cette histoire à Debra et ça lui a donné cette idée.

« Je me suis arrangé pour que la fille te tire dessus et disparaisse. Debra me donnerait du whuffie, des tonnes de whuffie, et son équipe suivrait le mouvement. Ça me ferait gagner des mois sur mon objectif. Je n'arrivais à penser à rien d'autre, à l'époque, tu te souviens ?

— Je me souviens. »

Le parfum de réjuv et de désespoir dans notre petite maison, et Dan qui complotait ma mort.

« Nous l'avons organisée, puis Debra s'est fait restaurer une sauvegarde : aucun souvenir de l'événement, juste le whuffie pour moi.

— Oui », ai-je convenu.

Ça fonctionnerait. Organiser un meurtre, se tuer, se faire restaurer une sauvegarde effectuée juste avant. À combien d'horreurs Debra s'est-elle livrée en effaçant ses souvenirs de cette manière ?

« Oui. On l'a fait, j'ai honte de l'avouer. Je peux aussi le prouver : non seulement j'ai ma sauvegarde, mais je peux demander à Jeanine de parler. » Il a terminé sa bière. « C'est ce que j'ai prévu. Demain. Je raconte tout à Lil, à ses parents, à Kim et ses amis, à toute l'adhoc. Un cadeau d'adieu de la part d'un ami dégueulasse. »

J'avais la gorge sèche et serrée. J'ai bu encore un peu de bière. « Tu savais depuis le début, ai-je dit. Tu aurais pu le prouver à n'importe quel moment. »

Il a hoché la tête. « Exact.

— Tu m'as laissé… » J'ai cherché mes mots. « Tu m'as laissé devenir… »

Ils ne voulaient pas venir.

« C'est vrai », a-t-il reconnu.

Tout ce temps. Lil et lui, debout devant *ma* maison, m'affirmant que j'avais besoin d'aide. Le docteur Pete, insistant pour que je me fasse restaurer, et moi qui répondais non, non, non, par peur de perdre ma dernière année avec Dan.

« J'ai fait des trucs assez crades dans ma vie, a-t-il avoué. Celui-là est le pire. Tu m'as aidé, et moi, je t'ai trahi. Je suis bien content de ne pas croire en Dieu… Ça rendrait encore plus effrayant ce que je vais faire. »

Dan allait se tuer dans deux jours. Mon ami et assassin. « Dan »,

ai-je croassé. Je ne savais plus où j'en étais. Dan, qui prenait soin de moi, m'aidait, prenait ma défense, avec cette honte affreuse tout ce temps. Prêt à mourir, voulant partir sans tache sur la conscience. « Tu es pardonné », ai-je dit. Sans la moindre hypocrisie.

Il s'est levé.

« Où vas-tu ? ai-je demandé.

— Chercher Jeanine, la fille qui a pressé la détente. Rendez-vous demain matin neuf heures au Hall Of Presidents. »

J'ai pénétré dans le Parc par l'entrée principale, non plus comme castmember mais comme visiteur, disposant juste d'assez de whuffie pour être admis, utiliser les fontaines à eau et faire la queue. Avec de la chance, un castmember m'accorderait peut-être une banane glacée au chocolat. Mais sans doute pas.

Je me suis placé dans la file d'attente du Hall Of Presidents. Les autres visiteurs détournaient les yeux après avoir consulté mon whuffie. Y compris les enfants. Un an plus tôt, ils engageaient la conversation pour m'interroger sur mon travail au Royaume Enchanté.

Je me suis installé sur mon siège à l'intérieur du Hall Of Presidents, où j'ai regardé le petit film avec les autres, restant patiemment assis pendant qu'ils se balançaient dans leurs fauteuils sous la décharge du flashage. Une castmember a pris un micro pour nous remercier de notre visite, les portes se sont ouvertes et tous les visiteurs sont sortis du Hall… tous sauf moi. La castmember a plissé les yeux pour me regarder et, lorsqu'elle m'a reconnu, elle a tourné les talons pour aller accueillir le groupe suivant.

Ce n'est pas le groupe suivant qui est entré, mais Dan et la fille que j'avais vue sur la reconstitution.

« On a fermé pour le reste de la matinée », m'a informé mon ami.

Je regardais la fille, revoyant son petit sourire au moment où elle pressait la détente, observais maintenant son expression contrite, effrayée. Elle avait une peur bleue de moi.

« Vous devez être Jeanine », ai-je dit. Je me suis levé pour lui serrer la main. « Julius. »

Sa main était froide, elle l'a retirée avant de l'essuyer sur son pantalon.

Mon instinct de castmember a pris le dessus. « Je vous en prie, asseyez-vous. Ne vous inquiétez pas, tout ira bien. Vraiment. Je ne vous en veux pas. » Je me suis arrêté avant de lui proposer d'aller lui chercher un verre d'eau.

Tranquillise-la, me chuchotait une méchante voix intérieure. *Elle fera un meilleur témoin. Ou rends-la nerveuse, pitoyable… ça marchera aussi, ça fera paraître Debra encore pire.*

J'ai dit à cette voix de la fermer et suis parti chercher un gobelet

d'eau à Jeanine.

À mon retour, tout le monde était là, Debra, Lil, ses parents, Tim. Les équipes de Debra et de Lil, désormais unies. Et bientôt dispersées.

Dan est monté sur scène et s'est servi du micro afin que tout le monde entende sa voix. « Il y a onze mois, j'ai fait quelque chose d'horrible. J'ai conspiré l'assassinat de Julius avec Debra. Je me suis servi d'une amie un peu troublée à l'époque, je me suis servi d'elle pour presser la détente. C'est Debra qui a eu l'idée de faire tuer Julius afin de créer assez de confusion pour s'emparer du Hall Of Presidents. Ça a fonctionné. »

Un brouhaha s'est élevé. J'ai regardé Debra, j'ai vu qu'elle restait calmement assise, alors même que Dan venait de l'accuser d'avoir volé une autre part du gâteau. Assis à côté d'elle, les parents de Lil paraissaient moins confiants. Tom serrait les mâchoires, l'air furieux, tandis que Rita parlait avec colère à Debra. Dans l'ancien Hall, Hickory Jackson disait : *je pendrai au premier arbre que je trouve le premier homme sur lequel je mets la main.*

« Debra s'est fait restaurer après que nous avons organisé l'assassinat, a poursuivi Dan comme si personne ne disait rien. J'étais censé l'imiter, mais je ne l'ai pas fait. J'ai placé une sauvegarde dans mon répertoire public, ceux qui le désirent peuvent l'examiner. Pour le moment, je vais demander à Jeanine de me rejoindre : elle aimerait vous dire quelques mots. »

J'ai aidé Jeanine à monter sur scène. Elle tremblait toujours et les récriminations des adhocs généraient un tumulte insensé. Malgré moi, je m'en réjouissais.

« Bonjour », a doucement dit la jeune fille. Elle avait une voix et un visage ravissants. Je me suis demandé si nous pourrions êtres amis une fois toute cette histoire terminée. Elle ne se souciait sans doute pas beaucoup de whuffie.

La discussion s'est poursuivie. Dan a repris le micro à Jeanine : « S'il vous plaît ! Un peu de respect pour notre invitée, je vous en prie ! S'il vous plaît ! »

Le vacarme s'est calmé petit à petit. Dan a rendu le micro à Jeanine. « Bonjour », a-t-elle répété. Sa voix dans la sono du Hall l'a fait sursauter. « Je m'appelle Jeanine. C'est moi qui ai tué Julius, il y a un an. Parce que Dan me l'a demandé. Je n'ai pas demandé pourquoi. Je lui faisais… je lui fais confiance. Il m'a dit que Julius se serait sauvegardé quelques minutes avant que je lui tire dessus, et qu'il pouvait me faire sortir du Parc sans qu'on me voie. Je suis vraiment désolée. » Elle avait un je-ne-sais-quoi d'excentrique, une manière de parler et de se tenir qui montrait qu'elle n'était pas là tout entière. Grandir dans une montagne pouvait sans doute vous rendre ainsi. J'ai jeté un coup d'oeil à Lil, qui serrait les lèvres. Grandir dans un parc à

thèmes pouvait sans doute vous rendre comme ça aussi.

« Merci, Jeanine, a dit Dan en reprenant le micro. Tu peux retourner t'asseoir. J'ai dit tout ce que j'avais à dire… Julius et moi en avions déjà discuté en privé. Si quelqu'un d'autre veut prendre la parole… »

Les mots avaient à peine quitté ses lèvres que la foule explosait en paroles et en mains qui s'agitaient. À côté de moi, Jeanine a tressailli. Je lui ai pris la main en criant dans son oreille : « Vous êtes déjà allée aux Pirates des Caraïbes ? »

Elle a secoué la tête.

Je me suis levé et l'ai aidée à en faire autant. « Vous allez adorer », ai-je affirmé avant de sortir du Hall avec elle.

10

J'ai réservé des sièges aux premiers rangs du dîner-spectacle polynésien, profitant d'un afflux récent de whuffie de compassion, et Dan et moi avons bu une douzaine de lapu-lapus dans des ananas évidés avant d'abandonner notre idée de nous enivrer.

Jeanine a suivi les danses de feu et l'allumage des torches avec des yeux grands comme des soucoupes, sans jamais les baisser vers les travers de porc qu'elle picorait délicatement d'une main. Au moment de la danse rapide du hula, ils n'ont cessé de s'agiter. J'ai gloussé.

De notre place, je voyais l'endroit où je m'étais avancé dans le Seven Seas Lagoon pour y inspirer l'eau à température corporelle, je voyais le Château de Cendrillon, de l'autre côté du lagon, je voyais les monorails, les ferrys, les bus qui s'affairaient dans le Parc à transférer des masses grouillantes de visiteurs d'un endroit à un autre. Dan a porté un toast à mon intention avec son ananas, je lui ai rendu la politesse, ai bu mon cocktail cul sec et roté de satisfaction.

Se trouver le ventre plein avec de bons amis et le soleil qui se couchait derrière une troupe de danseuses de hula bronzées à moitié nues… Quel besoin avait-on de la Société Bitchun, après tout ?

Après la danse, les orteils enfoncés dans le sable blanc et propre, j'ai assisté avec Dan et Jeanine au feu d'artifice sur la plage. L'un a glissé sa main dans ma main gauche, l'autre a pris la droite. Lorsque le ciel s'est obscurci et que les barques illuminées se sont éloignées dans la nuit, nous nous sommes assis tous les trois dans le hamac.

En promenant le regard sur le Seven Seas Lagoon, j'ai réalisé que c'était la toute dernière soirée de ma vie à Walt Disney World. Il était temps de me réinitialiser à nouveau, de repartir de zéro. Voilà à quoi servait le Parc, sauf que cette fois, allez savoir pourquoi, j'y étais resté coincé. Dan m'avait décoincé.

La conversation a porté sur sa mort imminente.

« Bon, dites-moi ce que vous pensez de ça, a-t-il dit en tirant sur une cigarette rougeoyante.

— On t'écoute, ai-je répondu.

— Je me disais… pourquoi me faire faire l'injection létale ? Je veux dire, j'en ai peut-être fini ici pour l'instant, mais pourquoi prendre une décision aussi définitive ?

— Pourquoi voulais-tu le faire, au départ ? ai-je demandé.

— Oh, parce que je trouvais ça macho, je pense. Le côté irrévocable et tout. Mais merde, je n'ai rien à prouver, pas vrai ?

— Bien sûr que non, ai-je répondu avec magnanimité.

— Du coup, a-t-il poursuivi d'un ton songeur, je me demande maintenant… combien de temps puis-je me mettre en temps mort ? Il

y a des gens qui disparaissent pendant mille, dix mille ans, pas vrai ?

— Tu penses à quoi, un million d'années ? » ai-je plaisanté.

Il a ri. « Un *million* ? Petit joueur ! J'envisage plutôt la mort thermique de l'univers, comme durée.

— La mort thermique de l'univers, ai-je répété.

— Bien sûr », a-t-il confirmé d'une voix traînante, et je l'ai entendu sourire dans le noir. « 10 puissance 100 années environ. La Période Stellifère… quand les trous noirs se seront taris et que tout aura prodigieusement ralenti, tu vois. Et refroidi, aussi. Je me disais donc… pourquoi ne pas régler le réveil pour cette époque-là ?

— Ça ne m'a pas l'air agréable, ai-je dit. Brrrr.

— Mais pas du tout ! Je songeais à un vase canope autoréparateur à base de nanoéléments, avec assez de masse pour l'alimenter… un astéroïde d'un milliard de tonnes, par exemple… et beaucoup de solitude le moment venu. Je sors la tête à peu près tous les siècles, juste pour jeter un coup d'oeil, mais si rien de vraiment prodigieux ne se présente, je continue le long voyage. Vers l'ultime frontière.

— C'est vachement *cool,* a dit Jeanine.

— Merci, a répondu Dan.

— Tu ne plaisantes pas, là, hein ? ai-je demandé.

— Non, pas du tout. »

On ne m'a pas invité à réintégrer l'adhoc, même après le départ de Debra, le whuffie à zéro, et le début des travaux pour restaurer la Mansion dans son état initial. Tim m'a appelé pour me dire qu'avec un soutien suffisant de l'Imagineering ils pensaient pouvoir rouvrir en une semaine. Je vous promets que Suneep était prêt à tuer quelqu'un. *Une maison divisée contre elle-même ne peut* pas *subsister,* comme disait M. Lincoln au Hall Of Presidents.

J'ai mis trois jeux de vêtements et une brosse à dents dans mon sac à bandoulière avant de quitter à dix heures du matin ma chambre au Polynesian. Jeanine et Dan m'attendaient près du voiturier devant l'entrée. À l'aide de mon whuffie, Dan avait obtenu une voiturette dans laquelle je suis monté, Jeanine s'installant entre nous. Nous avons joué de vieux morceaux des Beatles sur la stéréo pendant tout le trajet jusqu'à Cap Canaveral. Notre navette décollait à midi.

Elle a accosté quatre heures plus tard, mais le temps que nous passions par la décontamination et l'orientation, c'était l'heure du dîner. Presque aussi dépourvu en whuffie que Debra après sa confession, Dan a néanmoins tenu à nous offrir à manger dans la grande bulle, un repas d'alcool capiteux et de pâte goût steak en tube à presser, et nous avons regardé un certain temps l'univers refroidir.

Deux personnes jouaient de la musique, reliées à une guitare et à un ensemble de toms, et elles n'étaient vraiment pas mauvaises.

Jeanine n'aimait pas trop traîner là nue. Elle était partie dans

l'espace avec ses parents après que Dan avait quitté la montagne, mais à bord d'une arche stellaire. Qu'elle avait abandonnée au bout d'un an ou deux pour revenir en temps mort sur terre à bord d'une capsule de survie. Elle finirait – ou pas – par s'habituer à la vie dans l'espace.

« Eh bien, a fait Dan.

— Ouaip », ai-je répondu, singeant son laconisme.

Il a souri.

« Le moment est venu. »

Des larmes salines sphériques se sont formées au coin des yeux de Jeanine. Je les ai essuyées, les expédiant dériver dans la bulle. Je m'étais vraiment pris d'affection pour elle, d'une affection fraternelle, depuis que je l'avais vue déambuler regard ébahi dans le Royaume Enchanté. Il ne s'agissait pas d'amour – pas pour moi, merci bien ! – mais de camaraderie et de sentiment de responsabilité.

« À dans 10 puissance 100 ans », a dit Dan avant de se diriger vers le sas. Je l'aurais suivi si Jeanine ne m'avait pas pris la main.

« Il déteste les adieux qui s'éternisent, a-t-elle dit.

— Je sais », ai-je répondu avant de regarder Dan partir.

L'univers vieillit. Moi aussi. Ma sauvegarde aussi, en attente dans un espace de stockage distribué et redondant sur Terre, prête pour le jour où l'espace, l'âge ou la stupidité me tueront. Elle s'éloigne avec le temps, et je rédige ma vie à la main, lettre destinée à la personne que je serai quand on me restaurera dans un clone, quelque part, tôt ou tard. Il est important d'informer qui je serai alors des événements de cette année, et il va me falloir de nombreuses tentatives pour réussir à la raconter correctement.

En attendant, je travaille sur une autre symphonie, qui contient une bribe de « Grim Grinning Ghosts » ainsi qu'un hommage à « It's A Small World After All » et surtout à « There's A Great Big Beautiful Tomorrow »{Respectivement : « Le monde est petit, après tout » et : « Un avenir magnifique et radieux nous attend. »}.

Elle plaît beaucoup à Jeanine, mais qu'est-ce qu'elle y connaît ? Elle n'a même pas cinquante ans.

Nous avons tous deux encore longtemps à vivre avant de savoir quelque chose.

…Fin